This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

33 d. 10.

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

TIRÉ A 300 EXEMPLAIRES NUMÉRÉTÉS, TOUS SUR PAPIER DE HOLLANDE.

Exemplaire N° 70

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES

TOME PREMIER

LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

1876

33.4.10

AVERTISSEMENT

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Dépouillez-vous de toute affection ;
En le lisant, ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ni infection.
Vrai est qu'ici peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire.
Autre argument ne peut mon cœur élire,
Voyant le deuil qui vous mine et consomme.
Mieux est de ris que de larmes écrire,
Parceque rire est le propre de l'homme.
Vivez joyeux.

RABELAIS (Prologue de *Gargantua*.)

DÈS *les premiers temps de son établissement, la Société des Bibliophiles Cosmopolites s'est occupée de réunir en une grande Anthologie les meilleures chansons et les meilleures poésies joyeuses de la langue française parues depuis le commencement du XVI*e *siècle jusqu'aujourd'hui. Plusieurs de nos anciens collaborateurs, dont nous avons malheureusement déjà à regretter la perte* (1), *ont participé activement au choix et à la correction de ces diverses pièces. Nous nous demandions d'abord s'il fallait disposer ce vaste recueil dans l'ordre chronologique des auteurs ou bien classer les pièces régulièrement, les distiques avec les distiques, les sonnets*

(1) MM. Percheron, le duc d'Otrante, Heirisson, Alfred Delvau, Kassatkine, etc.

avec les sonnets, etc. Nous nous sommes décidés, au contraire, pour la disposition apportant la plus grande variété possible, l'ordre alphabétique selon les premiers vers de chaque pièce. A la fin du dernier volume, on trouvera une table générale des pièces et des auteurs admis dans le recueil ; de cette manière, les recherches à faire seront on ne peut plus faciles.

D'après notre titre et d'après l'épigraphe empruntée à notre ami Rabelais, on voit que notre principal objet est de cultiver la gaîté, de rire et de faire rire les gens d'esprit, de faire passer d'une manière agréable les instants de désœuvrement qui se rencontrent quelquefois dans l'existence d'un homme, si occupé qu'il soit. Mais, combien de spécimens de mauvais goût et de mauvais style, combien de sottises ne nous a-t-il pas fallu écarter ?

Car, malheureusement, ce qui vicie abonde.

Les amphigouris, les phrases alambiquées, les flandres, les langueurs prétentieuses, les fadeurs, puis les insolences et les grossièretés dues à quelque esprit de camaraderie ou de présomptueuse rivalité ; tout cela, qui ne serait bon qu'à être jeté dans le fleuve d'Oubli, inonde souvent les recueils même les plus estimés.

Désireux de suivre au pied de la lettre le précepte d'Horace, nous avons voulu joindre l'utile à l'agréable. La morale enveloppée dans de spirituelles joyeusetés, sera adoptée par beaucoup d'esprits, qui l'eussent peut-être bafouée si elle s'était présentée sous un autre costume et ne l'eussent jamais laissée approcher d'eux ; et, d'une autre part, cet objet moral augmente la confiance avec laquelle nous présentons notre recueil aux esprits intelligents.

Faisons nos efforts pour rétablir dans le monde le langage qui caractérise la véritable honnêteté, langage que l'hypocrisie, d'une part, la peur des hypocrites, de l'autre, ont, de plus en plus, corrompu et défiguré. A la place du mot propre (que les hypocrites et les niais appellent maintenant le mot sale), *on a introduit des tours affectés qui ne sont qu'une*

mauvaise foi de l'esprit, antipathique à la droiture du cœur.

Que résulte-t-il de cette sotte habitude? Non-seulement la vérité ne peut plus être dite, exposée, ni connue; non-seulement l'ignorance, la sottise et les erreurs les plus grossières se répandent partout, mais le vice triomphe insolemment et amène les résultats les plus fâcheux et les plus déplorables pour notre pauvre espèce.

Pendant que les autres sciences et les autres arts progressent, la science et l'art de vivre en société reculent, et des doctrines ineptes et funestes allument le feu de tous côtés. C'est aux esprits sains à l'éteindre en jetant dessus l'eau souveraine de la sincérité.

La pudeur et l'honnêteté consistent dans une intention pure, et non dans l'assemblage de quelques lettres; et la sincérité consiste à dire clairement ce qu'on pense. Quand Boileau disait : J'appelle un chat, un chat..., *il parlait bien; mais lorsqu'il ajoute :* et Rolet, un fripon, *il ne dit plus qu'une injure. S'il avait remplacé cela par :* J'appelle un con, un con, *il eut dit une vérité beaucoup plus incontestable, plus hardie, et il se fut montré moins insolent, moins courtisan et plat valet.*

En vertu de quels principes avouables a-t-on déshonoré quelques termes dont se sert à peu près tout le monde? On n'osera jamais (et nous en faisons ici le défi formel) discuter ouvertement ce sujet. Eh bien, si, d'un côté, on ne veut employer que le silence et la terreur, nous, de notre côté, nous emploierons des exemples philosophiques des esprits les plus distingués, des exemples de la gaîté de bonne compagnie de nos maîtres en l'art d'écrire et en celui de raconter : Andrieux, Arnauld d'Andilly, Baïf, la comtesse Fanny de Beauharnais, Rémi Belleau, Benserade, Béranger, Genlis Bernard, Bernis, Boisrobert, Bordes, Boufflers, Bussy-Rabutin, Chaulieu, Collé, Roger Bontemps, Coquillart, Corneille, Désaugiers, Mesdames Deshoulières et Desjardins, Favart, Ferrand, Gallet, Gombauld, Armand Gouffé, Grécourt, Guichard, Henri IV, Hamilton, La Fontaine, La Monnoye, La Motte, Lattaignant, Nép. Lemercier, Du Laurens, Clément Marot, Malherbe, Maynard, Molin, Mellin

Saint-Gelais, Panard, Parny, Piron, Math. Regnier, Ronsard, J.-B. Rousseau, Saint-Amand, Scarron, Tabourot, Théophile Viaud, Vadé, Vergier, Voltaire, etc., etc.

Mais, nous dira-t-on, vous n'avez pris de ces auteurs que des pièces libertines. — Nous n'éprouvons nul embarras à répondre : Laissez-nous mettre aux mains d'une jeunesse avide de tout connaître et de tout juger par elle-même des livres faits librement par des esprits d'élite, par des hommes de bonne compagnie, et vous la verrez bientôt mépriser complétement d'autres livres sottement obscènes, inepties grossières et avilissantes, n'enseignant que l'hypocrisie et la tartuferie, ne menant qu'au crime, et produisant beaucoup trop de bons frères Léotade, de Mingrat, de Contrafatto et de Saints-Pères infaillibles comme Alexandre VI.

O très-dévotes créatures !
En hypocrisie d'amours,
Que vous quérez d'étranges tours
Pour venir à vos avantures !
Vous cuidez (*croyez*) bien par vos peintures,
Nous faire sots, aveugles, sourds,
O très-dévotes créatures !

CHARLES, DUC D'ORLÉANS,
oncle de François Ier.

ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVIe, XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

PERTE SUR L'AUNAGE

A bien auner le gros Jean maladroit
A sa Catin promit grande mesure,
Gageant qu'auroit douze pouces de roi,
Et que six coups de suite, sans rature,
Sans débrider, en un jour lui feroit.
Jean pris au mot : Voyons, dit la drôlesse,
Quelle grandeur ; gros bélitre, viens ça.
L'outil auné, Catin onze trouva,
Dont la ribaude étoit fort en détresse.
— Vois-tu ce poil ? vois-tu ce joyau-là ?

Se récrioit le grossier personnage.
J'allons, dit-il, faire bonne maison.
— Enda, reprit Catin, c'est bien raison
De s'ébaudir quand on perd sur l'aunage.

(*Légende joyeuse*, 1764, II, 22.)

LES TORTS DE L'ABSENCE

Absens ont tort. Chez une Toulousaine
Maillac, un temps, fut domicilié ;
Maillac partit seulement pour quinzaine.
Un autre vint : Maillac fut oublié.
Maillac revint : Quoi, dit-il, infidèle !...
C'est donc ainsi que ton cœur inconstant...
— Mon grand ami, j'ai tous les torts, dit-elle ;
Gronde-moi vite, et finissons querelle,
Car, entre nous, l'autre est là qui m'attend.

Attribué à La Popelinière. (*Contes théologiques*, p. 268.)

GRINGALET AU PRÉFET DE POLICE

PÉTITION A SEULE FIN DE FAIRE ÉLARGIR MADEMOISELLE TROUFILLETTE

Air : *Tout le long de la rivière.*

A caus' qu'un' pauvre fill' su' l' tard
A sa porte humait le brouillard,
V'là qu' deux moûch's sans délicatesse,
En traîtres pincent c'te jeunesse.
Pourquoi défendre aux gens d' veiller,
S'ils veul'nt honnêt'ment travailler ?
L'hiver est long et nous n'avons pas d'rente,
Monsieur l' préfet, rendez-moi mon amante,
Ah ! rendez-moi ma sensible amante !...

Elle est née de tendres parents
Qui, pour la produire à quinze ans,
Ont vendu sa fleur printanière,
Pour un terme au propriétaire,
Pour deux panach's au plumassier,
Et pour trois falourd's au fruitier;
Elle est l'espoir d'un' famill' conséquente,
Monsieur l' préfet, etc.

Le passant loue sa probité,
Son adresse et sa charité;
Lorsqu'elle soutire le riche,
Le pauvre n' la trouve pas chiche;
Des quais, des faubourgs, du Marais,
L'habitant dira quels bienfaits
Sont échappés de sa main obligeante...
Monsieur l' préfet, etc.

Ell' montra toujours d' l'attach'ment
Pour les chos's du gouvernement,
Criant viv' Gisquet! rue Trouss'-Vache,
L'autre soir, v'là qu'on lui détache
Un coup d' poing dont, vous pourrez voir,
Il lui reste un œil au beurre noir.
As s' f'rait piler pour la famill' régnante.
Monsieur l' préfet, etc.

Quand, par malheur, ell' va d' son tout,
Elle est bonn' mère jusqu'au bout,
Et n' fait pas comm' ces saint's nitouches
Qui tous les ans font deux fauss's couches;
Elle a (tous ces faits sont prouvés)
Six moutards aux Enfants-Trouvés :
Si la patrie est un peu r'connaissante,
Monsieur l' préfet, etc.

Quand la parfumeuse du coin
Allume le chaland de loin,
Ou bien qu'elle est sur le derrière
Pour traiter de certaine affaire,
A minuit, bravant les sergens,
Sa boutique est ouverte aux gens :
Comm' c'te chipie, nous payons la patente,
Monsieur l' préfet, etc.

Depuis qu' les grand's dam's en plein jour,
Font commerce de leur amour,
Qu' les grisett's non autorisées
A la brun' vont sur nos brisées,
Il faut attendr' comme un fanal,
La fin d'un spectacle ou d'un bal;
C' n'est qu'à minuit que l'ouvrag' se présente.
Monsieur l' préfet, etc.

Mon magistrat, pour bien agir,
Vous devez la faire élargir.
Son âme est désintéressée,
Et quand ell' n' s'ra plus enfoncée,
Si l'envie vous prend de monter,
Fait's-moi l' plaisir d' la visiter.
En tête-à-tèt', gratis, elle est charmante.
Monsieur l' préfet, rendez-moi mon amante,
Ah! rendez-moi ma sensible amante.

LOUIS FESTEAU.

BALLADE.

A caution tous amants sont sujets.
Cette maxime en ma tête est écrite.
Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets;
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite.

Dans cœur humain probité plus n'habite;
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'Astuce au monde fût venue :
Mais pour d'effets, la mode en est perdue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, tables, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amants soumis, constants, discrets,
Il est encor, la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amants brutaux sont les plus applaudis,
Soupirs et pleurs feroient passer pour grue,
Faveur est dite aussitôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets
Aux jouvenceaux, cette engeance maudite
Fait bande à part; près des plus doux objets
D'être indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse et s'habitue,
Don de merci seul il n'a pas en vue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets,
Quand il fut vieux, le diable fut hermite,
Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
Par maints hivers désirs sont refroidis.
Par maux fréquents humeur devient bourrue,
Quand une fois on a tête chenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI

Fils de Vénus, songe à tes intérêts ;
Je vois changer l'encens en camouflets :
Tout est perdu si ce train continue.
Ramène-nous le siècle d'Amadis.
Il t'est honteux qu'en cour d'attraits pourvue,
Où politesse au comble est parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Mme DESHOULIÈRES.

BOUTS-RIMÉS

SUR CELA

Accordez-moi *cela*, mais, Philis, je . . . . . recule,
Et crains de ne pouvoir pousser à bout mon . . bac,
Ce *cela* m'interdit, le cœur me fait tic . . . . tac,
Et ce *cela* pourtant n'est qu'une . . . . . particule.

Comprenez-moi, ma belle, et perdez tout . . . scrupule,
Ou l'amour réduira mon pauvre corps à . . . sac.
Voulez-vous sur *cela* consulter l'. . . . . almanach ?
Ah ! il n'est pas besoin de tant de . . . . . préambule.

Ne me refusez pas, et je vous jure . . . . . par...
Mais donnez sans jurer, sans dire si ni. . . . car.
N'entendez-vous pas bien *cela* sans qu'on le . . nomme ?

Cela partout se trouve : à Rome, dans . . . . Madrid,
Et puisqu'il faut tout dire, enfin, il est fait . . comme...
Mais vous riez, Philis, c'est assez quand on . . rit.

(*Les Nouvelles fleurs du Parnasse*, 1667, p. 125.)

LE TEMPLE DE MÉMOIRE

Accourez tous, fils de l'histoire,
Venez au temple de mémoire ;
Vous verrez, de cette façon,
Trois poils du cul de Démosthènes
Trouvés sur les ruines d'Athènes,
Et de Cléopâtre le con.

REFRAIN (*ad libitum*)

Bandais-tu, cher Alcindor,
En patinant les tétons d'Arsène ?
Bandais-tu, cher Alcindor,
En patinant d'aussi beaux trésors ?

Vous verrez aussi la carcasse
Toute remplie encor de crasse,
Du premier-né des morpions ;
Cet animal, pendant sa vie,
Sur la motte d'Iphigénie
Fixa son habitation.

Vous y remarquerez l'urine
De la pompeuse Césarine
Enfermée au sein d'un flacon.
C'est un excellent spécifique ;
Pour rendre une femme lubrique,
Il suffit d'en frotter son con.

Puis, vous y verrez la matrice
De la superbe impératrice
Qui donna le jour à Néron ;
Ce prince fit ouvrir sa mère
Afin de voir par quel mystère
Il était sorti de son con.

Vous verrez aussi Pénélope,
Qui, dans la cuisine d'Esope,
Branlait la pine aux marmitons;
Il fallait voir ce saint ermite,
Qui déchargeait dans la marmite
Pour faire écumer le bouillon.

Vous y verrez le grand Ulysse
Atteint par une chaude-pisse
Qui, lui tombant dans un rouston,
Força ce prince bon et sage
A porter, pendant un voyage,
Ses couilles dans un vieux chausson.

Vous verrez aussi Diogène,
L'un des plus grands fouteurs d'Athène:
Le bougre, pour passer son temps,
A coups de vit, sur une assiette,
S'amuse à casser la noisette
Qu'il offre gratis aux passants.

Vous verrez enfin Esculape,
De son vit enculant le pape
Pendant la bénédiction;
Il faisait beau voir le saint-père,
Comme il trémoussait du derrière,
En recevant le goupillon.

Bandais-tu, bel Alcindor,
En patinant les tétons d'Arsène?
Bandais-tu, bel Alcindor,
En patinant d'aussi beaux trésors?

THÉOPHILE GAUTIER.

LA SEMAINE DU PAYSAN

Accoutez l'aventure
D'un pauvre villageois ;
Moi qui, de ma nature,
Suis honnête et courtois.
Un biau jour je promis
A ma chère Claudeine,
De la servir gratis
Le long de la semaine.

Le lundi, pour lui plaire,
Je pris la bêche en main ;
La matinée entière
Je bêchis son jardin :
Puis fus tout droitement
M'asseoir au pied d'un chêne,
Où d'un baiser charmant
Alle m' payit ma peine.

Mardi, j'eus l'ordonnance
De garder son troupiau,
Alle eut la complaisance
De venir sous l'ormiau :
Là, me sentant presser
D'une ardeur sans pareille,
Je lui rends le baiser
Qu'alle m' donnit la veille.

Le mercredi d'ensuite,
Au bois alle m'menit ;
Ma tâche y fut réduite
A lui charcher un nid :
V'là, lui dis-je, un moineau
D'un très-joli plumage ;
Si vous le trouvez biau,
Boutez-le vite en cage.

Jeudi je nous joignîmes
Drès le soleil levé,
A la grange j'allîmes
Pour y battre le blé ;
J'y vacquions tour à tour
Avec le même zèle,
Stapendant au retour
J'étions bian plus las qu'elle.

Vendredi, la futée,
Me présentant le bec,
Me dit, toute attristée,
Mon moulin est à sec.
A ce travail nouviau
Il fallut me résoudre ;
J'y fis venir tant d'iau,
Qu'il fut aisé d'y moudre.

Samedi, queul ouvrage !
Du matin jusqu'au soir
J'allis, d'un grand courage,
Fouler à son pressoir :
Quoique ce mouvement
Me mit presque hors d'haleine,
Je foulis tant et tant,
Que la cuve en fut pleine.

Dimanche, la bargère
Me dit : Mon doux ami,
N'avons-nous rien à faire ?
— Nanni pour aujourd'hui.
Six jours sans relâcher
J'ai sarvi ce que j'aime ;
Je veux me reposer
Tout au moins le septième.

(*Chansons choisies*, (Cazin) II, p. 162.)

PRIAPE

MOT DONNÉ

Air d'*Octavie* ou la *Valse des Comédiens*.

A ce banquet, lorsque je me présente,
Je vous en prie, excusez mon émoi :
Je cherche encore une forme décente
Pour me montrer et vous parler de moi.

Et cependant il faut que je déploie
Des mots couverts d'un gênant attirail,
Et que chacun des termes que j'emploie
Puisse garder les portes du sérail.

C'est vainement, pour enfourcher Pégase,
Que je m'épuise en efforts superflus :
Sous ce costume et sous ces flots de gaze,
Le malheureux ne me reconnaît plus.

En ennemi d'abord il me regarde...
Bientôt son œil s'anime tout à coup...
Je saute en selle et me donne bien garde
De lui laisser la bride sur le cou.

Ne croyez pas pourtant, à me voir prendre,
Avant d'entrer, tant de précautions,
Que je me plaise à causer une esclandre
Et que je sois l'effroi des nations.

Non, je sais bien que nul se dérobe
A l'influence, au charme du désir,
Et que je cache, en un pli de ma robe,
Pour l'attiser, l'amour et le plaisir.

Je sais aussi que ma puissance est grande,
Qu'elle a pour tous un invincible attrait,
Qu'on met pour moi bien souvent à l'offrande,
Et que sans moi le monde finirait.

Mais ce pouvoir, par malheur, est occulte
Et je n'ai pas de niche au Panthéon :
On veut bien être esclave de mon culte,
On rougirait de prononcer mon nom.

Combien de gens, vous les premiers peut-être,
Si j'arrivais ici trop court-vêtu,
Affecteraient de ne pas me connaître
Pour se donner un masque de vertu !

Oui, je le sais, quand la porte est fermée,
Quand les verroux sont tirés prudemment,
Je suis le dieu de la maîtresse aimée
Qui s'abandonne aux bras de son amant.

Dans son ardeur, dans son désir de plaire,
Sur mes autels elle brûle l'encens,
Et trouve alors tout un vocabulaire
De mots mignards, de gestes caressants.

Mais mon triomphe est de courte durée :
Du genre humain la plus belle moitié,
Bientôt après, sur l'idole adorée
Ne jette plus qu'un regard de pitié.

Puis elle tient, en portant haut la tête,
Pour femme honnête à passer en tout lieu,
Et dans ce but on la voit toujours prête,
Comme saint Pierre, à renier son Dieu.

Que, par hasard, une jeune fillette
Espérant fuir les regards indiscrets,
Le cœur ému, vienne un soir, en cachette,
Me confier ses plus jolis secrets.

La médisance ausculte sa conduite,
Proclame au loin qu'elle a perdu l'honneur,
Et brusquement change en vierge séduite
La pauvre enfant dont je fais le bonheur.

On me recherche à l'ombre du mystère,
Mais au grand jour je parais odieux ;
Je suis ainsi tout à la fois sur terre
Le plus fêté, le plus honni des dieux.

A ce banquet lorsque je me présente,
Je vous en prie, excusez mon émoi :
Il est causé par la forme décente
Que j'ai dû prendre en vous parlant de moi.

LOUIS PROTAT.

RÉPARATION BIEN FAITE

A certain mousquetaire aimable
Alix son honneur immola :
C'étoit aux champs, près d'une étable ;
Lucas les vit, Lucas parla.
Alix furieuse, implacable,
Devant le juge l'appela.
Le manant dans sa peau trembla,
Se dédit, s'avoua coupable
Le juge, qui ne s'en tint là
Et ne prenait le vrai pour fable,
Dit à Lucas : Homme pendable,
Qui t'a fait inventer cela ?
Il faut bien que ce soit le diable..?
— Oui, Monsieur, il m'ensorcela :
Je crus la chose véritable,
La voyant comme nous voilà.

PIRON.

LE SANG POUR TROIS ET LE TROIS POUR CENT

CONTE

A la princesse de Polignac, née Mirès.

A certain prince qui voulait
S'encanailler dans la finance,
Son beau-père futur disait :
— De l'honneur de votre alliance
Je suis vraiment très-satisfait.
Mais votre faubourg est sévère,
Et notre famille est d'un sang
Que chez vous l'on n'estime guère.
— Ce scrupule est une misère,
Dit le prince en se rengorgeant ;
J'ai du sang pour trois, cher beau-père.
— Alors, terminons notre affaire :
Moi, prince, j'ai du trois pour cent.

ROGER DE BEAUVOIR.
(*Nouveau Parnasse, XIX*e, p. 67.)

L'AMOUR REGRETTÉ

A cet enfant qu'on accuse sans cesse,
Et dont sans cesse on veut suivre les lois,
Je consacrai ma première jeunesse ;
Mais le perfide, abusant de ses droits,
Se fit un jeu des troubles de mon âme ;
Je détestai son empire et sa flamme,
Il me quitta, sûr d'être regretté.
Las ! il est vrai ; malgré tes injustices,
Reviens, Amour, j'aime mieux tes caprices
Que cet ennui qu'on nomme Liberté.

(*Anthol. française*, 1816, II, p. 359.)

STANCES

SUR LE JEU DU TOTON.

A ce toton ta main sçavante
Selon le temps, donne le tour,
Et moi, d'une façon plaisante,
Je le veux passer en amour.

Pour passer ma mélancolie,
Un jour la belle Jeanneton,
D'une façon gaie et jolie,
M'entretint au jeu du toton.

Cette fille toute folastre
S'assit dessus un oreiller,
Et m'ouvrant sa table d'albastre,
Me fit près d'elle agenouiller.

Tenté du gain et de la gloire
Qui s'offroient à moi sans travail,
Je tirai mon toton d'ivoire
Marqué de branches de corail.

Aussitôt, d'une main pillarde,
Et par un coup anticipé,
La belle tourna, frétillarde,
Et commença par *accipe*.

Voyant une humeur tant accorte,
Et le jeu si bien ordonné,
Je la laissai jouer de sorte
Qu'après elle fit un *pone*.

Que je recommence, dit-elle,
Je serrerai mieux le baston :
Ah! c'est fait, et la chance est telle,
Qu'enfin j'ai gagné le toton.

Elle s'emporte d'allégresse,
Et suivant l'heur qu'elle avoit eu,
Reprend le toton, et le dresse
Aussitôt qu'il est abattu.

Ses mains, au jeu bien assorties,
Continuoient à m'égayer :
Mais je perdis tant de parties,
Que je n'eus plus de quoi payer.

La belle me voyant sans feinte,
Plutôt repu que dégousté,
Prit le toton et fut contrainte
De le tourner sur *dimitte*.

Dieu ! que ce jeu m'est délectable !
Me dit à l'heure Jeanneton :
Je servirai toujours de table
Si tu veux fournir de toton.

MOTIN (*Cabinet sat.*, T. Ier.)

LE SOLÉCISME

A cette époque où vers le pédantisme
Le peuple docte était si fort enclin,
Que tel savant d'un péché libertin
Se courrouçait moins que d'un solécisme,
Un juge à Reims, interprète des lois,
Voyait courir maint élève à sa voix.
Le maître absent, l'Amour tenait école
Dans sa maison : et ce nouveau docteur,
Non moins subtil, voyait à sa parole
Courir aussi plus d'un jeune auditeur.
Un jour, sa fille, on la nommait Thérèse,

Comptant à peine un an par dessus seize,
Sur son châlit avec un bachelier
Etait au bout de sa troisième thèse,
Quand le père entre et surprend l'écolier.
Lui, pour ses jours prêt à demander grâce :
— Je disais bien, Thérèse, qu'il fallait
Que j'aille au droit. — Dites donc que j'allasse,
Répond le maître. Un présent ne se met
Jamais, monsieur, après un imparfait.

Le comte de CHEVIGNÉ.

LE CURÉ DE POMPONNE

A confesse m'en suis allé
Au curé de Pomponne :
Le plus gros péché que j'ai fait,
C'est d'embrasser un homme.
Ah ! il me souviendra
La-ri-ra,
Du curé de Pomponne.

Le plus gros péché que j'ai fait,
C'est d'embrasser un homme.
— Ma fille, pour ce péché-là,
Il faut aller à Rome.
Ah ! il me souviendra, etc.

Ma fille, pour ce péché-là,
Il faut aller à Rome.
— Dites-moi, monsieur le curé,
Y ménerai-je l'homme ?
Ah ! il me souviendra, etc.

Dites-moi, monsieur le curé,
Y ménerai-je l'homme ?
— Ah ! vous prenez goût au péché...

Je vous entends, friponne.
Ah ! il me souviendra, etc.

Ah ! vous prenez goût au péché...
Je vous entends, friponne,
Bien, baisez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
Ah ! il me souviendra, etc.

Bien, baisez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
— Grand merci, monsieur le curé,
La pénitence est bonne.
Ah ! il me souviendra,
La-ri-ra,
Du curé de Pomponne.

(*Anthologie française*, 1765, IV, p. 65.)

LA RAGE D'AMOUR

A Cupidon, la belle et jeune Aminte,
Malgré l'Hymen sacrifiait toujours.
Son pauvre époux toujours était en crainte
Qu'elle ne fît de nouvelles amours.
Il ne pouvait en fermer la paupière,
Veilles, soucis l'eurent tôt emporté.
Lui mort, Aminte, en pleine liberté,
A son humeur donna belle carrière.
On en jasa. Son curé crut devoir
L'en avertir. — Vous vous perdez, madame.
Changez de vie, ou c'est fait de votre âme.
— Hélas ! monsieur, je voudrais le pouvoir,
Lui répondit la trop fringante veuve ;
Mais plaignez-moi, tel est mon ascendant
Que je ne puis avoir l'esprit content,
Si chaque mois je n'ai pratique neuve.

Cela me vient d'un accident fatal :
A quatorze ans d'un chien je fus mordue,
Chien enragé ; pour prévenir le mal
L'avis commun fut qu'il me fallait, nue,
Plonger en mer. Nue on me dépouilla.
Honteuse alors de me voir sans chemise,
Incontinent, je portai la main là
Où vous savez, sans jamais lâcher prise.
On me plongea. Mais qu'est-il arrivé ?
C'est que mon corps, ô pudeur trop funeste !
Partout, ailleurs, du mal fut préservé,
Hors cet endroit où la rage me reste.

Attribué au chev. DE RHULIÈRES, dans le *Libertin de bonne compagnie*, p. 92, et à MÉNAGE, par Louandre, *Chefs-d'œuvre des conteurs français*, II, 255.

LA FAUSSE RETRAITE

(1693)

A dame Alix, que point ne connaissez,
Ainsi, du moins, seigneur, je le soupçonne,
D'autant qu'était peu chaste sa personne,
Et que déjà cent ans se sont passés
Depuis qu'elle est entre les trépassés ;
A dame Alix, dis-je, vint un scrupule,
Que quelques-uns trouvèrent ridicule :
D'autres aussi le trouvèrent sensé.
Elle craignit que le ciel offensé
Ne la punît du métier de tendresse
Qu'elle avait jà plusieurs ans professé.
Donc, bien qu'alors de mille cœurs maîtresse,
Et bien qu'elle eût encor tous ses appas,
(Point remarquable et qu'on ne trouve pas

Communément) elle renonce au monde.
Vers la retraite elle tourne ses pas,
Couvre son sein, coupe sa tresse blonde,
Manches d'aller jusques au bout des doigts,
Habit grossier, enfin toute la suite,
Tout l'attirail que prend souventes fois
Femme galante en changeant de conduite.
Dans cet état elle passa trois mois,
Fuyant le monde et méprisant sa voix.
D'impurs désirs son cœur elle nettoye,
Et sa vertu chancelante elle étaye
Par jeûne austère et macérations.
Mais c'est pitié que nos complexions!
Leur doux penchant malgré nous nous entraîne;
A cet écueil, quelque soin que l'on prenne,
Vont se briser nos résolutions.
Alix avait choisi pour sa retraite
Une maison solitaire et secrète,
Où les hiboux n'avaient voulu nicher.
Là toutefois Amour vint la chercher,
Il vous lui va bourdonnant à l'oreille
Certain récit de ses plaisirs passés,
Et fait si bien qu'en son cœur il réveille
Mille désirs non encore effacés.
Jà dame Alix moins close et moins couverte,
Se montre au jour, laisse sa porte ouverte.
Elle s'en va promener dans les bois,
Rêve souvent, et d'une voix touchante,
Chanson d'amour en rêvant elle chante,
Avec plus d'art mêmement qu'autrefois.
Jà sur les bords d'une onde gazouillante,
Dont se paraît ce séjour écarté,
Alix parfois va mirer sa beauté.
Elle s'y plaît, s'y trouve encor brillante,
S'y lave bras, jambes, cuisses, partout,
Se va frottant de l'un à l'autre bout,
Aime à revoir chez elle toutes choses
Au même état, rondeur et fermeté,

Lis répandus où toujours l'ont été,
Roses où sont d'ordinaire les roses.
Or, bien voudrais savoir si sainte Alix
Put parcourir ses roses et ses lis,
De tant d'endroits toucher la beauté nue,
Sans tant soit peu sentir son âme émue ?
Quant est de moi, pas ne les toucherais
Du bout du doigt que je me sentirais
Comme salpêtre ardre et pétiller l'âme.
Eh ! par saint Jean, dans ce même moment
Que je ne fais qu'y penser seulement,
Je m'aperçois que je suis tout en flamme.
Mais laissons-là cette réflexion,
Et revenons à la dévotion,
Aux soins pieux de notre pénitente.
Dans le moment que d'elle si contente,
Elle se mire et se lave au ruisseau,
Passe un chasseur galant et jouvenceau,
Qui, par malheur, ayant perdu la trace
D'un animal qu'avec ardeur il chasse,
Vient altéré pour boire de cette eau.
Il voit Alix, Alix le voit de même,
De tous les deux la surprise est extrême.
Occasion, glissante occasion,
Pour résister à la tentation
Faut-il qu'en vain toujours nos cœurs travaillent
Alix voudrait soutenir sa vertu,
Mais tout trahit son esprit abattu.
Veut-elle fuir, les jambes lui défaillent.
Si le chasseur, charmé de ses appas,
A ses genoux la presse d'un air tendre,
De ses efforts veut-elle se défendre ?
Dans cet instant elle n'a plus de bras.
Quand le galant ores sans retenue,
Tout au plus loin s'avance, s'insinue,
Alix voudrait par ses cris l'effrayer ;
La voix lui manque, elle ne peut crier.
Veut-elle enfin essayer de distraire

De ce projet cet amant téméraire,
Par un regard plein d'ire et de courroux ?
Son regard prend une route contraire,
Et vous diriez qu'elle fait les yeux doux.
Que faire donc ? Elle perd patience ;
Pour moins aussi patience l'on perd ;
Et de dépit d'avoir jà tant souffert,
Plus ne lui fait la moindre résistance.
De ce dépit si trop se courrouça
Notre chasseur, je vous en fais le juge.
Jugez aussi ce qui lors se passa,
Depuis qu'Alix ravisée embrassa
Ce beau dépit pour son plus sûr refuge ;
Car pas ne sais, du moins précisément,
Ce qui fut fait en cet heureux moment ;
Mais bien je sais, dans une telle affaire,
Ce qu'aurais fait et ce qui se doit faire.

VERGIER.

L'ORIGINE DU COCUAGE

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.*

Adam, notre premier père ;
Des cocus fut le premier ;
Sa femme fit la première
Des coquettes le métier.
Homme, garçon, femme ou fille,
Nous composons leur famille :
Ergo, tout le genre humain
Est vraiment fils de putain.

(*Anthologie française*, 1765, IV, p. 44.)

LE SERMENT LÉGER

Air : *Le démon malicieux et fin.*

A Damon vous avez tout permis,
Pour l'hymen qu'il vous avoit promis :
Mais, Iris, savez-vous la coutume ?
Avez-vous pu l'en croire à son serment ?
Ceux que l'on fait sur un autel de plume
Sont aussitôt emportés par le vent.

(*Anth. fr.*, 1765, t. 4.)

A UN SIEN AMI QUI VEUT SE MARIER

SATIRE

A d'autres vos conseils, avis et réprimandes,
Je me veux marier, c'est ce que tu me mandes.
Fais ce que tu voudras, je ne t'en parle plus ;
Il se faut abstenir de discours superflus.
Sois marié demain, puisque tu le veux être.
De tes déportements, je ne suis pas le maître.
Ce que je t'en ai dit n'est que par amitié,
Joins, crois-le si tu veux, que tu me fais pitié.
Ta maîtresse à présent te flatte et te cajole :
Le sucre semble amer au prix de sa parole.
A ce commencement afin de t'engager,
Toute son action ne tend qu'à t'obliger.
Pleine de complaisance en quantité de choses,
Elle a plus d'entretien que les Métamorphoses.
Mais sitôt que le prêtre aura lié vos cœurs
Par les mots que l'on sait, ô Dieu ! que de rigueurs,
Que de cruels mépris te fera cette dame,
Qui ne portait jadis qu'un petit bas d'étame.
La vois-je pas déjà changer souvent d'habits,
Ses mains qu'elle savonne éclater de rubis ?
Dieu sait si c'est à toi qu'elle désire plaire.
Fût-ce à d'autres, toujours n'est-ce pas mon affaire

Quand tu serais cocu plus que Charles ne l'est,
C'est à quoi (cher ami) je ne prends intérêt.
C'est l'honneur où ton front de nature fort tendre,
Sans être ambitieux, a toujours dû prétendre.
Qui prend femme est sujet à ce bel accident :
Il ne s'en peut sauver, fût-il un président.
Quoi qu'en puisse arriver, avant qu'entrer en lice,
On se doit préparer à boire le calice.
Et puis, du fait d'autrui que sert de se mêler ?
Aussi ce que j'en dis n'est pas pour en parler.

Il se faut marier, puisque c'est la coutume ;
Pour amortir le feu qu'une coquette allume
Par le vent d'un soupir, par un méchant baiser,
Afin de la haïr, il la faut épouser.

Le meilleur mariage un bon esprit lanterne.
Moi qui suis au collier sais comme on s'y gouverne.
Quelque bon corps que j'aye on m'en fait bien passer.
Aussitôt qu'elle dit : Je voudrais bien pisser,
Plus vite qu'un fêtu ne s'approche de l'ambre,
A moi de me baisser devers le pot de chambre
Et de lui présenter en toute humilité.
Avant qu'il soit deux jours, tu m'auras imité.
O que le mariage a de belles entraves !
Que ce premier devoir sied bien aux hommes graves !
Ce beau sexe surtout désire être servi,
Jamais de nos respects il ne fut assouvi,
Il exige de nous certaines complaisances,
Nos tourments amoureux sont ses réjouissances.
Ta maîtresse qui sait le bien que tu lui veux
Et que sa bonne grâce est la fin de tes vœux,
Te sera jour et nuit de caresses avare,
Parce que le plaisir n'est point doux s'il n'est rare.
Son amour sans amour agira sagement
Pour retenir le tien dans son aveuglement,
Et disposer du bien comme du personnage.
Ainsi prophétisant, je sors de ce passage.

Mais qui pourra savoir si je suis un docteur
Dessus cette matière ou si je suis menteur ?
Vu qu'à dissimuler tu n'as que trop d'adresse
Et que tu ne diras où ton soulier te blesse.
Un amour excessif ne sent point la douleur,
Pour la dissimuler il cherche une couleur.

Elle t'offensera de mauvaises paroles,
Elle consumera ton bien en babioles,
Tu n'oseras jouer ou rire qu'à demi,
Elle t'obligera de hanter son ami,
De l'amener chez toi pour empêcher la glose,
Ou, si tu l'entends bien, pour approuver la chose.
Tu n'entreprendras rien sans son meilleur avis.
Tu seras complaisant en vos communs devis.
N'eût-elle rien de beau, tu diras qu'elle est belle ;
Et te fît-elle sot, tu la croiras fidelle.
Bref, en tout et partout, tu seras bon mari.
Je te laisse à penser si j'en serai marri ;
Si j'estime qu'au lieu de te mettre à ton aise,
Tu vas, sans doute, cheoir de la poêle en la braise.
Comme si mon esprit ne te semblait pas sain,
Pour contenter le tien, achève ton dessein.
La peur que j'ai pour toi d'affection procède,
Mais je n'empêche pas que la chose succède.

Il y a quelque temps que j'y fus bien trompé ;
Jamais homme savant ne fut mieux attrapé.
Tu connais les façons de notre ménagère
Qui m'ont vérifié ce qu'on dit de Mégère,
Qui ne veut voir chez moi pour boire et pour manger
Ni Gautier, ni Garguille, en deussé-je enrager,
Qui contrôle mes jeux, mes yeux, mes promenades,
Qui fait autant de bruit que toutes les ménades,
Qui danse, chante, rit et pleure en un instant,
Murmure qu'à l'aimer je suis trop inconstant,
Qui souffre plus d'ennui par vaine jalousie
Que ce mince écuyer dont la terre est saisie

Pour dix écus qu'il doit il y a bien dix ans,
Et pour vivre, d'ailleurs, n'a moyens suffisans.
Ma fortune ce jour avait pris un clystère
Qu'elle jeta sur moi, je ne m'en saurais taire.
Le silence d'ailleurs ne m'apporte aucun bien,
Ni mon lâche babil ne me guérit de rien.
J'ai beau lui remontrer sa désobéissance,
Que la loi du pays la met en ma puissance,
Qu'elle me doit l'honneur et qu'ainsi qu'un miroir
Dont la glace est fidèle, elle doit recevoir
L'objet de mes désirs, qu'il doit en son cœur être
Profondément gravé; bref, que je suis le maître;
Je n'use que ma langue en ce drôle discours,
Et je sens bien qu'il faut que le mal ait son cours.

La femme a cette humeur : tant plus on lui résiste,
Comme ces bons plaideurs, tant plus elle persiste,
Tant plus elle conteste, et lorsqu'elle se rend,
Elle prend volontiers la nature à garant,
Et l'astre qui voyait l'heure de sa naissance,
Qui mêla sa faiblesse avec son ignorance.
Eût-elle à son mari préparé du poison,
Pour s'en justifier elle a quelque raison.
Son désir est sa loi; sa passion, son juge,
En affaire douteuse l'audace est son refuge.
Cruelle à sa famille et douce à ses voisins,
Celui qui la reprend n'est plus de ses cousins.
Elle veut achever toutes ses entreprises,
Et les vœux qu'elle en fait sont connus à l'église.
Il faut s'imaginer, lorsque le ciel rougit
Et change de couleur, que c'est d'eux qu'il s'agit,
Qu'ils sont extravagants : l'un sur ses amourettes,
Qu'elles puissent durer et qu'elles soient secrettes,
Qu'elle aime sans aimer, avec discrétion,
Et qu'elle ait tout pouvoir sur son affection,
Qu'en goûtant les plaisirs de la chair à son aise,
Elle ait aussi bon bruit que la dame d'Ephèse.
L'autre, que sa beauté lui donne des amants,

Qu'elle n'ait point d'attraits qui ne soient fort charmants,
Que son mari jaloux ne l'ose contredire,
Fît-elle devant lui ce que je ne veux dire,
Que toutes ses façons soient de femme de bien,
Qu'elle ait toujours de quoi, qu'il ne lui manque rien;
Et puis, promet à Dieu qu'étant un peu vieillette,
Pour faire pénitence elle sera dévote.
Qui la pourrait ouïr, ce serait un plaisir.
Elle croit que les saints sont toujours de loisir.

Supposé qu'elle fût plus chaste que Lucresse,
Qu'à nul autre qu'à toi jamais ne fît caresse,
Que, pour t'être agréable, elle ornât sa beauté,
Que son contentement fût du tien limité :
Elle te vendra bien cette bonne partie,
Car son humeur sera douce comme une ortie,
Tu n'auras jour ni nuit avec elle repos,
Pour ce qu'elle tiendra ton honneur en dépôt.
Peut-être sais-tu bien qu'on dit d'un peintre insigne
Qu'il ne se passait jour qu'il ne fît une ligne,
Mais elle te fera par chaque heure un affront.
Ne vaudrait-il pas mieux être cerf par le front?
La putain ne vaut rien d'autant qu'elle est commune.
La pudique, d'ailleurs, se rend fort importune,
De l'une on s'est servi, de l'autre on est valet,
Tellement que j'en suis au bout de mon rôlet.
Malgré ce beau discours, tu dois passer carrière;
Si quelqu'un te voyait tirer le cul arrière,
Il pourrait t'accuser d'inconstance en amour.
Résous-toi promptement de cuire à notre four.
Je me suis pu tromper te disant le contraire,
Prends donc que j'aie mal fait de t'en vouloir distraire.
En croyant t'obliger, je me le suis permis.
J'ai de la passion au bien de mes amis,
Mais quand j'ai bien parlé, si je ne persuade,
Comme un fou d'avocat, je n'en suis point malade.

J. Du Lorens.

LE CORDON DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

A deux genoux une gente pucelle
Se confessait aux pieds d'un cordelier,
Et lui montroit par dessous sa dentelle
L'échantillon d'un tetin régulier.
Lors de la chair le démon familier
Se fit sentir. Par quoi l'homme d'église
Lui mit ès mains son joyeux aiguillon.
Oh ! qu'est ceci ? dit la fille surprise.
— Prenez, prenez, reprit le penaillon,
C'est le cordon de saint François d'Assise.

J.-B. Rousseau.

LE MAGNIFICAT

A deux heures de relevée,
Après bonne digestion,
Mère Anne veut donner au père Hilarion
Certaine manière élevée;
Mais voyant que ses yeux, ses discours et ses mains
Ne faisoient que des efforts vains,
La voilà qui jure et qui gronde :
Je n'ai plus de ressource en ton piteux état,
Que d'entonner, dit-elle, un grand *Magnificat*,
Car il fait lever tout le monde.

Grécourt.

LE PLUS JOLI PETIT BIEN DU VILLAGE

Air : *C'est le plus petit, mais le plus joli.*

Adieu, beautés dont l'étalage
A séduit mes regards surpris ;
Je goûte les plaisirs du sage
Dans le plus humble des réduits.

C'est le plus petit,
Mais le plus joli ;
C'est le plus joli
Petit bien du village.

Ma Lise n'a point votre usage,
Ni votre jargon enchanteur ;
J'ai pourtant compris son langage,
Car il étoit celui du cœur.
C'est le plus petit, etc.

Mes regards, malgré le feuillage,
Ont erré sur un double mont ;
De la nature il est l'ouvrage,
Et le moins connu du canton.
C'est le plus petit, etc.

Le plus innocent badinage
M'a fait découvrir un vallon ;
J'ai vu la fraîcheur du rivage
Et le velouté du gazon.
C'est le plus petit, etc.

L'amour s'est fait un hermitage
Dans le réduit le plus sacré :
L'obstacle irritoit mon courage ;
Avec ce dieu j'y pénétrai.
C'est le plus petit, etc.

Je vis qu'elle ignoroit l'usage
Du charmant petit bien qu'elle a :
Si j'y causai quelque dommage,
Le plaisir l'en récompensa.
C'est le plus petit, etc.

Que cet heureux apprentissage,
A mes yeux embellit Lison !
Trouve-t-on le même avantage
Dans les grands châteaux du canton ?
C'est le plus petit, etc.

De Sauvigny.

SONNET

Adieu, cons blondelets, corallines fossettes,
L'entretien de nature et de tout l'univers !
Adieu, antres velus, pleins de plaisirs divers,
Fontaines de nectar, marbrines mottelettes !

Ores, en votre lieu, sont les fesses mollettes
Et les culs blancs de chair, de tout poils découverts ;
Les culs plus que les cons sont maintenant ouverts :
Les mignons de la cour y mettent leurs lancettes.

Le roi ne m'aime point pour être trop barbu ;
Il aime à semencer le champ qui n'est herbu,
Et comme un vrai castor chevauche le derrière.

Alors qu'il fout les culs qui sont cons étrecis,
Il tient du naturel de ceux de Médicis,
Et prenant le devant, il imite son père.

P. de Ronsard (*Gayetez*, p. 118).

CHANSON

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Adieu, Fanchon, mes amours,
On ne me tient pas toujours.
Il te faut enfin
Quelque amant bénin

Propre à te satisfaire ;
Mais tu n'auras jamais pu t'in-
Pu t'ingérer d'en faire, pu t'in-
Pu t'ingérer d'en faire.

A peine as-tu des habits ;
Où mets-tu donc mes louis ?
Je crois entre nous
Qu'ils ne vont pas tous
Aux besoins de la panse ;
Mais que, sans doute, ailleurs tu fou-
Tu fourres ma finance, tu fou-
Tu fourres ma finance.

Point de galants cajolans,
Prends des amans bien donnans.
On peut sans souci
Vivre un temps ainsi
Dans un état commode ;
Mais on n'a pas toujours le vi-
Le visage à la mode, le vi-
Le visage à la mode.

Mon changement en secret
Te cause quelque regret.
Un homme est bien fou !
Que son cœur est mou,
Quand par malheur il aime !
Tu perds un amant qui s'en fou-
S'enfournait de lui-même, s'en fou-
S'enfournoit de lui-même.

Il faut près de maint objet
Brusquer pour aller au fait ;
Mais avec Fanchon
Certaine raison

Empêche d'entreprendre.
Chez elle ce n'est pas le con-
Le conseil qu'il faut prendre, le con-
Le conseil qu'il faut prendre.

Moi, j'eus l'honneur d'être admis
Au nombre de ses amis.
Pour moins d'un écu,
J'en suis convaincu,
L'on trouve accès chez elle ;
Mais on n'est vraiment heureux qu'en cul-
Qu'en cultivant la belle, qu'en cul-
Qu'en cultivant la belle.

(*Parnasse sat., XVIII siècle*, p. 102.)

SONNET

Adieu, Lise, je vais descendre
Où Malherbe fait des chansons,
Pour divertir l'horrible gendre
De la déesse des moissons (1).

On a beau dire que le sage
Suit le destin sans murmurer ;
J'appréhende ce long voyage
Et voudrais bien le différer.

Quand j'aurai passé le Cocyte,
Il est juste que je visite
Les mânes de votre cocu,

Pour lui dire en quelle posture
Vous m'avez, à grands coups de cu,
Fait tomber dans la sépulture.

MAYNARD (*Priapées*).

---

(1) Pluton, qui enleva Proserpine, fille de Cérès.

LES DEUX BENITIERS

A dix-neuf ans, le bon Jocrisse,
Grand, gros, bien râblé, beau garçon,
Résiste au plus dur exercice.
Il a la force d'un Samson,
L'innocence d'une novice,
La stupidité d'un oison;
Ne sait de quel sexe est Suzon;
Ne pense pas plus à malice,
Que quand il était en nourrice.
La tardive nature enfin
Se développe un beau matin
Dans les sens de cet imbécile.
Prométhée anime l'argile;
Le roseau se change en épieu;
Jocrisse a le réveil d'un Dieu.
Mais loin que l'idiot bénisse
La nature et le ciel propice,
D'où lui vient ce réveil divin,
Il l'attribue à la malice
D'un sorcier appelé Colin,
Berger du village voisin.
C'est un sort, c'est un maléfice;
Si l'arc se raidit et se tend,
C'est qu'il est bandé par Satan.
Jocrisse pleure, tant est dure
L'irritation qu'il endure.
Il fait trente signes de croix,
Se recommande à saint François :
Rien n'y fait, et le mal redouble.
Plein d'effervescence et de trouble,
Il se lève, et, tout effaré,
Va se confesser au curé.
Le pasteur, gaillard et bon drille,
Aime le jeu, le vin, la fille,
Se fait lui-même ses neveux;

Est malin et facétieux.
Il entend, de fil en aiguille,
Le cas plaisant, et de son mieux
Garde un imposant sérieux.
Il appelle. Holà, Marguerite!
(C'est la nièce du bon pasteur,
Quoiqu'il n'ait ni frère ni sœur.)
Va, dit-il, me chercher bien vite
Le bénitier plein d'eau bénite,
Et toi, misérable pécheur,
Vers le ciel élève ton cœur.
Marguerite vient; elle apporte
Un grand bénitier large et creux.
Le curé lui dit qu'elle sorte,
Et tire la clé de la porte.
Ce manége mystérieux
Paraît fort étrange à la nièce :
Chez le curé, dame et maîtresse,
Et couchant au grand lit à deux,
Elle a le secret de l'église.
Pourquoi, n'est-elle pas admise
A cet acte religieux?
Entre ses dents elle murmure.

Lorgnant au trou de la serrure,
Elle voit, d'un œil curieux,
L'imbécile et brillant Jocrisse
Dans un fort comique exercice.
A genoux, les larmes aux yeux,
Il invoque la sainte Vierge;
De la main gauche il tient un cierge;
La droite, dans le bénitier,
Agite et met à la torture
Le beau sceptre de la nature,
Comme un pilon dans un mortier.
Quel remède pour la jaunisse,
Que le mal dont se plaint Jocrisse!
Ce mal ne cause point la mort;

Il produit l'effet tout contraire.
Chez l'amour, il tourmente fort ;
Chez l'hymen, il ne dure guère.
La lorgneuse admire, et tout bas
Se dit : Ah ! la belle existence !
Mon cher oncle n'y pense pas !
S'en jouer ainsi ! quelle offense
Envers la sainte providence !
S'il plaît à Dieu plus doux emploi
Bientôt l'occupera chez moi.
C'est l'hiver que cela se passe,
Et l'eau bénite est à la glace.
Le froid agit ; en un instant
L'acier du ressort se détend ;
L'altière et menaçante pique
Fait la courbette en contre-bas,
Et perdant sa grâce élastique,
Pour la nièce n'a plus d'appas.
Après cette cérémonie,
Qu'elle trouve trop tôt finie,
Doucement, dans la salle en bas,
Toute émue, elle se retire,
Ayant plus à penser qu'à dire.

Le beau miracle est opéré.
Après *pater, miserere,*
Ou je ne sais quelle prière,
Jocrisse à monsieur le curé
Offre son petit honoraire,
Et s'en va... Le curé joyeux
Rit comme un fou, conte à sa nièce
Ce qu'elle sait : la bonne pièce
Ecoute d'un air dédaigneux,
Et par pudeur baisse les yeux.

Le lendemain, crise pareille
Reprend Jocrisse, et le réveille ;

Au presbytère il court soudain ;
Mais le curé, de grand matin,
Est parti pour chanter la messe
Au village de Saint-Martin
Dont c'est la fête. Force vin,
Grosse chère, joie et liesse
Bien plus que l'office divin,
Retiennent le curé. La nièce
Seule est restée à la maison.
Elle voit entrer notre oison :
— Venez, venez, mon cher Jocrisse ;
Si vous avez le diable au corps,
C'est moi qui le mettrai dehors.
Je connais votre maléfice ;
Monsieur le curé m'a tout dit ;
En son absence il m'a prescrit
De faire pour lui le service :
J'officie aussi bien que lui.
Du sort qu'on nomme priapisme,
Je vais vous guérir aujourd'hui.
Pour cette espèce d'exorcisme,
J'en remontre aux gens du métier.
Il n'est sortilège qui tienne ;
Le diable, dans mon bénitier,
Comme un enragé se démène ;
Mais tambour battant je le mène,
Et lui fais demander quartier,

Jocrisse entre. On ferme la porte ;
On tire verroux et rideau,
Et tout est disposé de sorte
Que rien n'y manque. Le nigaud
Se met à genoux ; à la Vierge
Dit deux fois l'*ave maria*,
Se signe trois, demande un cierge
Et le bénitier. — Le voilà.
— Ce n'est pas l' béniquier d' l'église ?

— Non, c'est le bénitier du lit,
Dont mon oncle se sert la nuit,
Lorsque lui-même il s'exorcise.
Viens. — Bah! c'est un béniquier, ça?
Ah! qu'il est donc drôle, stilà!
Rien qu'à l' voir ça r'double ma crise.

Pour ne point dire une sottise,
Mesdames, j'en resterai là.
Ma muse pudique et sévère
Se tait sur ce qui va se faire;
Mais il ne faut être bien fin
Pour deviner quelle est la fin
De cette véritable histoire.
Il est tout naturel de croire
Qu'elle est brillante, et fait honneur
A l'actrice ainsi qu'à l'acteur.
Le bénitier joue un beau rôle,
Et monsieur Jocrisse est un drôle
Qui sait en tirer grand parti,
Car son sortilège est tenace.
Foin du béniquier à la glace,
Dit-il, et vive celui-ci!
Qu'il est bon et chaud! Grand merci,
Mademoiselle Marguerite,
Ainsi que de votre eau bénite.
Si Colin m'ensorcèle encor,
A vous je reviendrai bien vite,
Comme vous délivrez d'un sort,
Et mettez les diables en fuite!
Voilà le septième qui sort.

A. G. Cailly père.

L'HERMAPHRODITE

Air : *Trop de pétulance gâte tout.*

Admirez à la promenade
Ce petit être tant joli,
Qui près des jeunes gens est fade,
Près des dames n'est que poli.
Son teint, reluisant de pommade,
Par le carmin est embelli.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

On le devine quand il passe :
Autour de lui l'air est ambré ;
Ses cheveux bouclent avec grâce ;
Son habit presse un dos cambré ;
Comme une coquette un peu grasse
Dans un corset il est serré.
Joli, etc.

Bien qu'au rigide honneur des dames
Il n'ait fait tort d'un iota,
Plus d'une, par ses épigrammes,
Maintes fois le déconcerta.
Il met des épingles aux femmes,
Et jamais ne leur en ôta.
Joli, etc.

Il est là-bas à la poursuite
D'un blondin digne de son choix ;
Mais un vieil ami s'en irrite,
Et l'entraîne au fond de ce bois.
L'amour, à notre hermaphrodite
A-t-il donné flèche ou carquois ?
Joli, etc.

Mais de savoir comme il se nomme,
Après tout, il est un moyen,
Puisque l'un des siens eût à Rome
Les bonnes grâces d'Adrien.
Jadis, échevins de Sodome,
Ses aïeux étaient gens de bien.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

BÉRANGER.

LE COCUAGE

Admirez le malheur des gens
Que le cocuage tourmente.
Un homme âgé de soixante ans
En a fait cornard un de trente.
Cela nous prouve évidemment
Qu'un mari vaut moins qu'un amant.

(*Le Joujou des demoiselles*, 1757, p. 43.)

EPIGRAMME

Admirons tous l'esprit de pénitence
De sœur sainte Félicité;
Son directeur de confiance
Sur elle a tant d'autorité,
Qu'il lui fait exercer son vœu d'obéissance,
Même en la relevant du vœu de chasteté.

L'abbé MANGENOT.

L'AMANT MALHEUREUX

A Fanchon, depuis six mois,
Mondor n'a cessé d'écrire
Que pour son friand minois
Il souffre un cruel martyre.
Voyez quel est son destin!
Et gardez-vous bien d'en rire :
Il découvre ce matin
Que Fanchon ne sait pas lire.

L. Pons, de Verdun.

EPIGRAMME

Afin de me rendre imité
Par toute la race future,
Je sacre à l'immortalité
Ce mien fait par cette écriture :
C'est que, sans forcer ma nature,
Sans manger chapons ni faisans,
Ni pigeons aux amours duisans,
Et sans me mouvoir la pensée,
J'ai debout, depuis quatorze ans,
Foutu cinq coups d'une dressée.

Maynard (*Parn. sat.*, II.)

LA SERVANTE JUSTIFIÉE

CONTE DE LA FONTAINE

Afin que ta femme, Damon,
Ne soupçonne point Alizon,
Tu la caresses, tu la baises.
Ah! que d'épouses seraient aises
D'être dupes de leurs maris
Tous les matins au même prix!

(*Le Joujou des demoiselles*, 1757, p. 19.)

LE LACONISME

A frère Luc, dans un castel oisif,
Le diable dit d'un ton impératif :
Bois ou fornique, ou bien occis ton hôte,
Si n'obéis, je t'étrangle sans faute.
Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.
Le moine alors de s'enivrer fit choix,
Si qu'il advint qu'au fort de son ivresse
Le porte-froc vous baisa la maîtresse,
Puis envoya l'époux chez ses aïeux ;
Pour moi je donne au diable à faire mieux.

PIRON.

LE DEUIL

Aglaé, veuve de vingt ans,
Pleurait son cher époux Elie.
En lugubres ajustemens,
Sous l'étamine et les crêpes flottans
Elle était encor fort jolie.
Ah ! comme le noir vous convient,
Lui dit Marton. Cela n'est pas croyable
Jamais vous ne fûtes si bien.
— Finis, dit Aglaé ; je suis inconsolable.
C'est la jeunesse, la fraîcheur,
Et non cette triste couleur,
Qui me rend un peu supportable.

DAILLANT DE LA TOUCHE.

LES TROIS PUCELAGES

CONTE

Agnès approchait de quinze ans,
Son cœur à son esprit n'avait rien dit encore :
Ce n'était pas faute d'amants,
Mais fiez-vous à leurs empressements ;
Ils lui montreront bien le plaisir qu'elle ignore.
Pour le goûter il ne faut que des sens :
Agnès en a, sa profonde ignorance
Aidera même à hâter ces instants,
Ceux de jouir. Heureux celui dont la constance
Va faire naître et saisir les moments
D'endoctriner son aimable innocence !
Cette innocence est rare dans ce temps,
Où nos beautés ont tant d'expérience,
Où plus d'Agnès, sinon dans les romans.
Une bonne maman, ni tendre, ni sauvage,
Bornant tout son savoir aux soins de son ménage,
Et son esprit au gros bon sens ;
Un père tout uni, bon fermier de village,
Moitié bourgeois, moitié manant,
De lui, de sa femme content,
Cultivant de ses mains un très-mince héritage,
Sans s'en embarrasser, laissant couler le temps,
Enfin ni trop sot, ni trop sage,
Au demeurant de bonnes gens,
Composaient toute la famille.
Agnès était tout leur espoir ;
Tous deux enchantés de leur fille,
Ne songeaient qu'à la bien pourvoir.
Lubin, un gros garçon, le coq de son village,
Riche en comptant soupirait pour Agnès.
Il la guettait partout, la suivait de si près,
Qu'on en parlait dans tout le voisinage.
Ces propos pour Agnès font craindre l'avenir,
Les yeux de la maman ne cessent de s'ouvrir.

Craignant des passions le tumulte et l'orage,
Contre l'erreur des sens voulant la prémunir,
Elle lui tint un matin ce langage :
Vous êtes belle, Agnès, il faut être encor sage;
Car sans cela l'on ne peut être heureux.
Vous n'avez pas de grands biens en partage;
Mais vous avez un trésor précieux,
Que fille rarement garde jusqu'à votre âge,
Qu'on ne perd qu'une fois et toujours sans regrets,
Mais qu'on ne recouvre jamais :
Vous avez votre pucelage.
Ce n'est pas tout, car vous avez le mien.
Je dirai plus, celui de votre père.
Mon enfant, conservez-les bien,
C'est là votre plus grande affaire.
De ce trésor les hommes sont jaloux;
Ils ne cherchent qu'à nous le prendre.
Prenez-y garde au moins, car ce sont de vrais loups,
Et défiez-vous-en, si vous devenez tendre.
L'esprit d'Agnès est enchanté
De ces trois biens que sa mère lui vante.
Non qu'elle en sache en vérité
La nature et la qualité.
A son âge aujourd'hui, l'on est moins ignorante.
Sa mère les nommait un trésor : c'en est un;
Rare? il ne l'est que trop! précieux? ah! sans doute,
L'objet est d'un grand prix lorsqu'il est moins commun;
Celui-ci ne l'est pas, et personne n'en doute,
Quoi qu'il en soit, Agnès dans son esprit,
Sous ce mot de trésor n'entend point de finesse,
Et de son opulence elle se réjouit,
Sans s'embarrasser trop d'en connaître l'espèce.
Il faut conserver tout, sa mère l'a bien dit,
Les hommes sont des loups, évitons-les sans cesse.
Pendant qu'ainsi la belle réfléchit,
Elle aperçoit Lubin : son air, sa gentillesse,
Sa douceur, en lui tout ravit.
Sans doute, il n'est pas loup lui-même.

De la belle rêveuse il s'approche à propos,
Enflammé de désirs (on en a quand on aime).
Pour la centième fois, il lui tient ces propos,
De feux ardents, d'amour extrême ;
Lui dit ces riens, ces petits mots,
Toujours redits, toujours nouveaux,
Dont se moque l'indifférence,
Mais où les cœurs touchés trouvent de l'éloquence.
Elle rêvait toujours : Qu'avez-vous donc enfin ?
Lui dit l'amant. — Je suis riche, Lubin,
Répond Agnès, tout-à-l'heure ma mère
M'a dit que j'avais un trésor ;
Qu'elle y joignait le sien et celui de mon père,
Et qu'il faut les garder plus chèrement que l'or.
Cela s'appelle pucelage,
Et j'en ai trois-en vérité.
— Eh ! dit Lubin, riant de sa simplicité,
Et tout bas se flattant d'en tirer avantage,
Ma chère Agnès, prenez aussi le mien ;
Souffrez entre vos mains que je m'en dessaisisse...
— Ah ! Lubin, dit Agnès, ce serait injustice !
Moi l'accepter ! je m'en garderai bien,
Votre amitié pour moi serait trop généreuse,
Vous ôterais-je votre bien ?
Après quelques débats, Agnès ambitieuse,
Brûlant du désir d'acquérir,
Et d'augmenter ses biens, accepte avec plaisir.
Quatre ! voilà de quoi la rendre heureuse.
Si Lubin parlait mal, il savait mieux agir.
Agnès avec reconnaissance,
S'apprête à recevoir ce qu'il lui vient d'offrir,
Et, admirant sa complaisance,
Et toujours craignant fort de l'en voir repentir,
Se prête à tout avec obéissance.
Ah ! mon Dieu, lui dit-elle, après un court silence,
Comme vous le donnez ! que de bonté !... quels biens !
Lubin, que je vous remercie !
Mon cœur se trouble, et mon âme ravie...

Le vôtre vaut mieux que les miens.
Ciel !... A ce mot sa voix expire;
Ses yeux chargés de feux se fèrmant un moment,
Elle se tait, elle soupire.
Lubin heureux, Lubin content,
Dans ses nouveaux transports la presse, la dévore,
S'égare, se retrouve... et se remet enfin.
Ah! dit Agnès, c'est fait... Quoi! déjà... cher Lubin,
N'en as-tu pas quelqu'autre encore?

(*Anecdotes secrètes du* XVIIIe *siècle*, I, p. 125.)

LA JEUNE AGNÈS

Air : *Philis demande son portrait.*

Agnès croyait qu'avant vingt ans
Son cœur devait se taire :
J'en ai quinze; il n'est donc pas temps
Que j'y pense, ma mère?
Le beau Lindor à tout moment
Me jure qu'il m'adore;
Mais je lui réponds simplement :
Je suis trop jeune encore.

— Ma fille, d'un feu séducteur
Préserve ton jeune âge;
Un amant est toujours trompeur,
Indiscret ou volage :
Redoute et fuis son entretien...
— Mais moi qui tout ignore
Maman, je n'y comprendrai rien;
Je suis trop jeune encore.

Le lendemain le beau Lindor,
Dessous sa collerette,
Aperçut un petit trésor
D'une beauté parfaite.

Dieux ! s'écria-t-il, que d'appas
Nature a fait éclore !
— Non, dit Agnès, ce n'en est pas ;
Je suis trop jeune encore.

— Quoi ! ton cœur à mes tendres vœux
Craint-il d'être propice ?
(L'amour se peignait dans les yeux
De la jeune novice.)
Pourquoi, pourquoi cette rougeur
Dont ton front se colore ?
— Je n'en sais rien, c'est un malheur ;
Je suis trop jeune encore.

Finis, si ma mère venait,
Dit la jeune bergère
Au beau Lindor qui l'entraînait
Sous un bois solitaire.
— Viens, suis-moi, je te conduirai
Dans le temple de Flore.
— Hélas ! qu'est-ce que j'y ferai ?
Je suis trop jeune encore.

Lindor, sur un tapis de fleur,
Instruisit l'innocente :
— Ah ! dit-elle, que de douceurs
Dont j'étais ignorante !
Maman, j'avais trop écouté
Vos conseils que j'honore ;
Pour deviner la vérité
J'étais trop jeune encore.

SIMON.

LA PARURE NATURELLE

Agnès, d'un œil content, voyait déjà paraître
Ses jeunes et tendres appas :
Quinze printemps l'avaient vu croître,
Et son cœur soupirait pour le jeune Lucas.
Un jour à sa maman austère,
Agnès parut le sein à demi-nu :
Pourquoi n'avoir pas de fichu ?
Lui dit maman d'un ton sévère.
Agnès répond, en soupirant tout bas :
De beaux habits pour moi vous êtes trop avare,
Et si je cache mes appas,
Avec quoi, voulez-vous, maman, que je me pare ?

COURET DE VILLENEUVE fils.

LA SOURICIÈRE

Agnès et l'époux qu'elle avait
De la précédente journée,
Causaient tous deux, sur le chevet,
Des agréments de l'hyménée,
Parlant de ceci, de cela :
Mais quand vous m'avez éveillée,
Dit Agnès, qu'aviez-vous donc là,
Qui, cette nuit, m'a chatouillée ?
L'époux dit : C'est quelque souris.
— Bon ! Et le chemin qu'elle a pris,
Dit-elle, est donc la souricière ?
— Oui, dit l'époux, sans contredit.
Puis, sans plus entrer en matière,
Le bon mari sortit du lit.

Deux jours après, Agnès, chagrine
De voir l'époux n'y songeant pas,
Lui fait entrevoir ses appas
Tout à blanc poudrés de farine.
— Oh! dit-il, qu'aperçois-je là?
Enseignez-moi donc qui vous a
Poudré si galamment, ma chère?
— Eh! mais c'est moi, dit la commère.
Ces deux nuits-ci, rien ne s'est pris;
Dame! n'est-ce pas la manière
D'enfariner la souricière
Pour faire venir les souris?

HENRI PAJON.

PARODIE

DU MENUET D'HIPPOLYTE

Agnès, qu'auparavant
L'on prenait pour sainte,
Se trouve un jour enceinte
Dans son couvent.
De son accouchement
Vint le fatal moment.
Chaque nonnette
Rit malignement,
Puis s'en va chuchotant,
Murmurant, caquetant;
Mais l'abbesse discrète,
Pour calmer ce bruit,
Tousse et dit :

« Qu'on aille, sans rumeur,
Vite chercher notre accoucheur;
Je connais du Visiteur
L'humeur :
De ce beau coup il est l'auteur!

Chut! un pareil malheur
Peut arriver à chaque sœur!
Du couvent sauvons l'honneur.
J'ai peur
De l'évêque ou du promoteur.

Lorsque ce gris vêtu
Séduisit ta vertu,
Religieuse indigne!
Que ne nous appelais-tu?
Quelqu'un serait venu.
Sœur Agnès a répondu :
Du cu
Je vous ai fait signe
Tant que j'ai pu!
— Qu'on aille, etc.

COLLÉ.

A LA BELLE PHILIS

FLEURETTE

Agréable objet de mes vœux,
Belle Philis, qui de nous deux
A plus sujet de se poursuivre
Et de s'écrier au voleur,
Vous d'avoir perdu votre livre,
Ou moi d'avoir perdu mon cœur?

Ne faut point tant faire de bruit,
Ni m'appeler voleur de nuit;
Cet infâme et honteux reproche
Vous perd malgré tous vos efforts;
Si j'ai fouillé dans votre poche,
Vous avez fouillé dans mon corps.

Avec Marquis (1), sur le Pont-Neuf,
Environ entre huit et neuf,
Nous allions promener pour rire;
Là vous fîtes votre beau coup,
Si bien qu'on peut justement dire,
Que ce fut entre chien et loup.

Dedans un endroit si passant,
Contre l'âme d'un innocent
Faire cet attentat énorme
Avecque vos yeux inhumains :
N'est-ce pas être en bonne forme
Larronnesse de grands chemins?

Il ne faut point que vous disiez
Que ce qu'alors vous en faisiez
N'était point par mauvaise envie;
Cette raison est sans valeur :
Ce n'est pas épargner la vie,
Lorsqu'on donne tout droit au cœur.

Si vous l'eussiez alors voulu,
Peut-être peu s'en eût fallu
Que nous n'eussions vidé querelle;
Et par un surprenant retour,
Aimant déjà la criminelle,
Le crime n'eût été qu'amour.

Tout le mal aurait été bien,
Je n'aurais plus parlé de rien,
Et dans une candeur si grande,
Etouffant mon mauvais dessein,
Je vous aurais fait une offrande,
Au lieu de vous faire un larcin.

---

(1) C'est le nom de son petit chien.

Mais enfin voyant sans souci
Votre cœur au vice endurci
Me fuir loin de me satisfaire :
Je crus que le pire était mieux,
Et que mes mains me pouvaient faire
Satisfaction de vos yeux.

Toutefois (dont j'ai grand regret)
Moins vindicatif que discret,
Je parus encor magnanime;
Et quoique tout me fut permis,
Je vous avertis de mon crime
Avant que de l'avoir commis.

Je me coulai donc contre vous,
Mais ignorant l'art des filous,
Je me vis frustré de ma proie
Et ne pris, pour trop toupier,
Au lieu d'argent et de monnoie
Qu'un peu de bois et de papier.

Un méchant livre sans fermoir
Avec un vieux chapelet noir
Fut le sujet de ma vengeance :
Dites, Philis, devant les cieux,
Connûtes-vous jamais en France
Un voleur plus dévotieux ?

Pour deux crimes si différens,
Si l'on nous mettait sur les rangs
Ce serait une chose rare,
De voir danser sous un pivot
Une voleuse si barbare
Avec un larron si dévot.

Mais mettez-vous à la raison,
Puisqu'il est encor de saison,

Car malgré tout votre artifice
Et votre eau bénite de cour,
J'obtiendrai tout de la justice
Si je n'obtiens rien de l'amour.

Ne m'obligez point à m'armer,
Comme vous m'obligez d'aimer,
Et ne forcez point ma clémence,
Avec votre dévotion,
De prier Dieu pour ma vengeance,
Et pour votre punition.

Demeurons comme nous voilà,
Vous gagnerez plus à cela,
Qu'à vous plaindre et à me poursuivre.
Il vous est plus aisé, ma sœur,
De prier Dieu sans votre livre
Qu'à moi de vivre sans mon cœur.

CL. LE PETIT (extrait de l'*Heure du berger*).

UN VOYAGE EN CHEMIN DE FER

DIALOGUE CONJUGAL

Ah! comm' ça va,
Comm' ça va (*bis*) donc vite, ah!
Quel plaisir (*bis*), oui, cela fend l'air, ah!
C'est charmant (*bis*), comm' le cœur palpite, ah!
Aux chemins (*ter*) de fer!

— Sous nos yeux tout fuit, tout passe,
Nous voilà bien loin déjà;
C'est l'oiseau qui franchit l'espace,
On se croit à l'Opéra.

— Mais tâchez, ma chère amie
Que ce monsieur, près de vous,
S'approche moins, je vous prie.
— Mon Dieu, seriez-vous jaloux?
Ce jeune homme, je vous jure,
Est honnête et très-poli;
Puis, quand on est en voiture,
On peut se presser ainsi.
Ah! c'est genti, c'est genti.
— Ah! quel ennui, quel ennui!

(Parlé.) *Si j'avais su que l'on allait en omnibus sur les chemins de fer, certainement je n'aurais pas consenti à vous y mener... Je ne peux pas souffrir être entassé comme ça... je suis susceptible de me trouver mal...*

Comm' ça va, etc.

— Mais vraiment la route est douce.
Dans les airs on croit voler;
Point de cahots, point de secousse,
On peut lire et travailler.
— Certes, ce monsieur abuse,
Madame, il doit vous gêner.
— Il me demandait excuse,
Il craint de me chiffonner.
— Pour dire chose pareille,
Je trouve bien étonnant
Que l'on se parle à l'oreille.
— Vous rêvez assurément.
Ah! c'est charmant! c'est charmant
— Ah! quel tourment, quel tourment!

(Parlé.) *Je voulais prendre un wagon aussi... nous aurions eu plus d'air... mais ce petit blondin a offert sa main à madame pour monter ici... et crac!... elle ne m'a pas seulement écouté...*

Comme ça va, etc.

— Mais bientôt sous une voûte
Nous devons passer, je croi ;
Sans voir clair, faire la route,
Ce sera nouveau pour moi.
— Voici ce passage sombre,
Madame, tenez-moi bien ;
Prenez garde que dans l'ombre,
On ne vous dérobe rien.
— Je sens que l'on peut s'y faire,
C'est fort drôle en vérité ;
Cela commence à me plaire,
J'aime assez l'obscurité
Ah! mon cœur est agité!
— Ah! diable d'obscurité!

(Parlé.) *C'est qu'on n'y voit pas plus clair que dans un four! Quelle idée de faire passer des voitures dans des caves, et le gouvernement qui tolère ça!... Si, du moins, j'avais emporté mon briquet phosphorique!*

Comm' ça va, etc.

— Quoi! déjà de ce passage
Nous sortons, voilà le jour?
Ah! de ce joli voyage,
Je me souviendrai toujours!
— Comme vous semblez émue;
Vous avez donc eu bien peur?
— Ah ça! vous perdez la vue,
Ou vous êtes fou, d'honneur!
— Vous êtes une coquette,
Nous nous quitterons demain.
— Mon Dieu, je suis toute prête,
Quittons-nous à Saint-Germain.
Ah! que j'aime ce chemin!
— Ah! quel cruel destin!

(Parlé.) *Une femme que j'adorais!... pour laquelle je faisais les plus grands sacrifices!... Je la menais tous les diman-*

ches dîner à trente-deux sous, et, le soir, je lui faisais entendre les concerts du jardin Turc... en dehors, sur le boulevard, et elle va me quitter au Pecq..! — Le Pecq sera mon tombeau !...

Ah ! comm' ça va,
Comm' ça va (*bis*) donc vite, ah !
Quel plaisir (*bis*), oui, cela fend l'air, ah !
C'est charmant (*bis*), comm' le cœur palpite, ah !
Aux chemins (*ter*) de fer !

CH.-P. DE KOCK.

ARIETTE

Ah ! dans le siècle où nous sommes !
Comment se fier aux hommes ?
Il n'est plus de loyauté,
Ni bonne foi, ni probité,
Tout est ruse et fausseté ;
Et toujours les plus coupables
Sont, hélas ! les plus aimables !...
C'est dommage, en vérité.

D'HÈLE.

ENTENDONS-NOUS

Ah ! je vous trouve enfin, j'étouffe de colère,
Me dit la prude Ismène, en dévorant ses pleurs ;
C'est donc vous, libertin, c'est donc vous, téméraire,
Qui vous *vantez* partout d'avoir eu mes faveurs ?
Allez, allez, monsieur, pareil trait est infâme !
Vous devriez rougir de votre iniquité.
— Il est vrai, je l'ai *dit*, madame,
Mais je ne m'en suis pas *vanté*.

BRAZIER (*Anth. fr.*, 1816, I, p. 97).

QUI PERD GAGNE

Ah! j'y consens, triomphez, mes rivaux!
Enlevez-moi cette gentille dame ;
Heureux qui perd ses petits madrigaux,
Et ne va point jusqu'à l'épithalame!

ECOUCHARD LE BRUN.

AH! LE BEL OISEAU, MAMAN

Air connu.

Ah! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage!
Ah! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant!
En cachette, hier au soir,
Nous sortîmes du village;
« Suis-moi, si tu veux le voir,
Me dit-il, sous ce feuillage. »
Ah! le bel oiseau, etc.

« Pressons-nous, mon cher Alain,
S'il s'échappait, quel dommage!
Mon cœur bat, mets-y la main... »
Le sien battait davantage.

Il me prit un doux baiser :
« Alain, Alain, sois donc sage.
— C'est, dit-il, pour préparer
Du bel oiseau le ramage. »
Ah! le bel oiseau, etc.

Il me presse de nouveau.
« Je le tiens, dit-il, courage!
Le voici sous mon chapeau;
C'est le plus beau du village. »
Ah! le bel oiseau, etc.

Il est à moi pour toujours ;
Il chérit son esclavage ;
C'est l'objet de mes amours,
J'en veux jouir sans partage.
Ah ! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage !
Ah ! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant !

(*Chansonnier français*, 1760, 6e vol.

L'INCRÉDULITÉ DES FEMMES

Air *de la pipe de tabac*

Ah ! madame, qu'allez-vous croire ?
Dès l'abord mon coursier s'abat ;
Quand vous me cédez la victoire,
Je tombe et suis hors de combat.
Mais cet accident qui m'arrive
Pour ma tendresse parle bien :
C'est l'effet d'une ardeur trop vive,
— Non, non, monsieur, je n'en crois rien.

Si mon air défait vous indigne,
Songez que c'est votre vertu
Qui, par sa résistance insigne,
M'a donné cet air abattu.
Naguère, mon cœur tout de flamme,
Avait bien un autre maintien ;
Vous l'avez dû sentir, madame ?
— Non, non, monsieur, je n'en crois rien.

Je ne suis ni lâche ni traître ;
Voyez, et jugez entre nous
Si j'ai tout ce qu'il faut pour être
Tout ce qu'on doit être avec vous.

Envers moi, loin d'être économe,
Nature m'a traité fort bien :
Daignez donc me croire honnête homme.
— Non, non, monsieur, je n'en crois rien.

Mais l'Amour arrive à mon aide...
Plus de plainte, plus d'air moqueur ;
Je pousse un argument plus raide
Qui pénètre au fond de ton cœur.
Crois que je suis tendre et sincère,
Que tu ne dois douter de rien,
Crois enfin que j'ai tout pour plaire.
— Ah ! mon ami, je le sens bien.

BÉRANGER.

LA CONSOLATION

Ah! ma femme m'a fait cocu !
J'en suis assuré, j'ai tout vu,
S'écriait en pleurant de rage
Certain citoyen de Paris ;
J'en mourrai!... Bon, lui dit un sage
En philosophe bien appris :
Mon ami, jamais cocuage
Ne donna la mort aux maris ;
Dès longtemps la chose est connue,
Il en nourrit plus qu'il n'en tue.

MÉRARD SAINT-JUST (*Le Calembourg en action.*)

L'OCCASION MANQUÉE

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin, ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle :
Ah! maman, que je l'échappe belle
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon!

Il s'approche de moi, sans rien dire ;
Le fripon, soudain,
Me prend la main.
Je la retire,
Il sourit, je le gronde, il soupire.
Mais en soupirant,
Dieux! qu'il avait l'air séduisant!
Ah! maman, etc.

Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse ;
Un prudent effort
De son transport
Me débarrasse :
Mais voyant redoubler son audace,
J'avais bien regret
De n'avoir pas mis un corset.
Ah! maman, etc.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue :
Je le couvre en vain,
Il va plus loin,
J'en suis émue :
Les deux mains, quand on est presque nue,
Ne suffisent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas.
Ah! maman, etc.

En tremblant, je recule, il s'avance :
Le traître à l'instant,
D'un air content
Sur moi s'élance.
Son ardeur forçait ma résistance,
Mais le suborneur
S'enfuit voyant entrer ma sœur.
Ah! maman, etc.

VADÉ.

PARODIE DE L'OPÉRA D'ISIS

Air *des Trembleurs.*

Ah! que ce vit me chatouille,
Dit Colette qui gazouille,
J'aime bien quand il me mouille
Et quand on me fait cela
Vive le jus de la couille!
J'aime bien qu'on me barbouille :
Un vit ne sort point bredouille
Quand on l'a fourré là, là.
Un vit bandant
Est bien charmant
Et quiconque dit autrement,
Il ment, il ment, il ment, il ment.

(*Recueil du Cosmopolite.*)

LE ÇA

OU LE GOUT DE BIEN DES GENS

Ah! que j'aime *ça!*
Ce mot me plaît à la folie.
Il semble déjà
Que je suis à même de *ça!*

Je donnerais ma vie
Pour ne faire jamais que *ça*.
Que mon âme est ravie
Lorsque je pense à *ça*.
Ah ! que j'aime *ça* !
Ce mot me plaît à la folie,
Il semble déjà
Que je suis à même de *ça*.

Ça conduit à tout.
Ça mène à tout. C'est nécessaire.
Ça plaît à tout gout
D'un bout du monde à l'autre bout.
Ça distrait la misère
Du robuste habitant des champs ;
Ça fait au solitaire
Passer d'heureux momens.
Ça conduit à tout, etc.

Oui, toujours pour *ça*,
Un secret penchant nous entraîne ;
Les mortels pour *ça*
Ont toujours été comme *ça*.
Ils portent tous la chaîne
Du dieu qui cause leurs soupirs.
Ça fait un peu de peine :
Ça donne du plaisir.
Oui, toujours pour *ça*, etc.

Fille de quinze ans
A pour *ça* la puce à l'oreille,
Ça porte à ses sens
Le trouble des plaisirs naissans.
Sitôt qu'elle sommeille
Ça se présente à son esprit :
Quand elle se réveille,
Ça vous la réjouit.
Fille de quinze ans, etc.

Quand je suis sur *ça*,
Mon plaisir ne se peut comprendre.
Eh ! ma foi, sans *ça*,
Que pourrait-on faire de *ça ?*
J'aime assez m'y reprendre
Pour arriver encore à *ça*
Afin de mieux m'étendre
Sur ce beau sujet-là,
Ah ! que j'aime *ça*, etc.

(Nouveau recueil de chansons choisies, Cazin, 1785, t. IV.)

PASQUILLE NOUVELLE

SUR LES AMOURS

DE LUCAS ET CLAUDINE (1)

LUCAS

Ah ! que je suis malheureux
Depuis que je suis amoureux :
Je passe les nuits sans dormir,
A soupirer et à gémir.
L'amour depuis la mi-Carême,
M'a rendu tout jaune et tout bléme.
J'étais gras comme un hareng saur ;
Mais l'amour me tourmente si fort,
Que j'en ai perdu toute ma graisse :

---

(1) Cette pasquille est rare, bien qu'elle ait été réimprimée plusieurs fois : à Paris, à Rouen, à Troyes, à Beauvais, mais toujours sans date. Elle peut avoir paru d'abord vers 1753.

Mon visage et mes pauvres fesses,
Mes cuisses, mes bras et mes hanches
Sont aussi grasses que des planches;
J'ai le dos sec comme une étrille;
L'amour me donne si fort la gratte
Qu'elle m'en fait enfler la ratte.
Il y a longtemps que je soupire.
On a beau faire et beau dire,
Je veux, pour éteindre ma flamme,
Prendre tout-à-l'heure une femme.
Quand elle n'aurait pas un denier,
C'en est fait, je veux me marier.
Les garçons de notre village
Tous les jours se mettent en ménage;
Par sandié! j'en aurai ma part,
Quand je devrais être cornard;
S'ils sont tous bien amoureux,
Je le suis du moins autant qu'eux.
Malepeste, quels dégourdis!
Tous ces amoureux transis
Choisissent les filles les plus belles;
Et moi, comme Jean-de-Nivelles,
Je n'aurai plus que le fretin.
Voilà déjà la grande Catin
Qui va se marier lundi
Avec la fille de Jean-Jeudi;
Roline, Marion et Grimbellé,
Qui sont du village les plus belles,
Se sont, la semaine passée,
Avec leurs amoureux fiancées,
Et la fille de Jean Flutiau
Avec Nicolas Tuyau.
Mathurin Trousse-Jacquette
Fait l'amour à Robinette,
Et Thibaut Porte-malheur
Se va marier avec la sœur
Du défunt George Guignon.
La nièce à Martin Pignon

Prétend, le jour du mardi-gras,
Epouser le grand Thomas.
Par sandié! j'en voulons être,
Je savons comme eux bien dire;
Quoique j'aie la tête pelée,
J'en veux tirer ma raclée.
J'ai fait l'amour autrefois
A la belle Claudine Dubois.
Quand j'y pense, l'amour me dévore;
Peut-être bien qu'elle m'aime encore.
Je sais fort bien sa demeure,
Je m'en vais la voir tout-à-l'heure.
Mordienne, hasardons le paquet,
Voyons, mettons notre roquet,
Mes bas et hautes chausses de toile,
Et mon collet à dentelles.
Quand j'aurai mon biau chapiau,
Et débarbouillé mon musiau,
Je lui donnerai dans la vue,
A la première entrevue.
Ses biaux yeux me troublent la cervelle,
Sans dandiner, je vas chez elle.
Tatigué, les biaux complimens
Que je l'y vas faire en entrant;
J'ai bien étudié ma leçon.
Bon, me voilà proche sa maisan.
Il faut d'une agréable sorte
Frapper comme il faut à la porte.
Pan, pan, holà! Claudine, holà!
Vite, morbleu! c'est Lucas qui est là;
Je n'en puis plus, vite, tôt, tôt,
Claudine, ouvre-moi au plus tôt,
Ou je vais crever à ta porte.
C'est l'amour qui me transporte
Pour tes biaux yeux, double carogne;
Jamais la gale ni la rogne
Ne m'ont donné tant d'ennui,
Que j'en ai pour toi aujourd'hui.

CLAUDINE

Qui est donc ce sot animal
Qui vient ici comme un brutal
Chanter ces litanies sauvages?
Voilà encore un plaisant visage.

LUCAS

C'est pourtant moi, Claudine;
Tout biau, ne me fais point la mine,
Car, vois-tu, je suis amoureux;
Regarde-moi entre deux yeux,
Tu verras à mon visage
Que l'amour m'a mis tout en nage.

CLAUDINE

Ha, ha, c'est toi, Lucas,
Je ne te reconnaissais vraiment pas;
Te voilà tout hors d'haleine,
Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine?

LUCAS

Ne te l'ai-je pas bien dit.
Que l'amour m'a tout interdit?
Tu as bien fait d'ouvrir la porte,
Car j'allais dans ma culotte,
Ne t'en déplaise, faire caca;
Oui, par ma foi, caca.
Mes tripes et mes pauvres boudins
Se remuent comme des diablotins;
L'amour m'a énervé toute la bile
D'une force si terrible,
Que j'en crève dans ma piau;
Oui, j'en crève dans ma piau.
Ah! que l'amour est un grand embarras;
Claudine, tu ne réponds pas?

CLAUDINE

Lucas, je t'entends fort bien,
Tu es amoureux, je le vois bien.
Dis-moi un peu entre nous deux :
De qui es-tu donc amoureux ?

LUCAS

Par la mordienne, j'enrage,
Quand on n'entend pas mon langage!
Je suis amoureux de ta piau,
De ta fressure et de ton musiau.
Tes yeux ont gribouillé mon âme,
Je prétends que tu sois ma femme;
Sans tant faire de tripotage,
Je veux t'avoir en mariage

CLAUDINE

Ah! Lucas, tu sais bien dire,
Je ne peux m'empêcher de rire;
Ton compliment si fort me touche,
Que l'eau m'en vient à la bouche,
J'en ai le visage tout bléme;
Lucas, est-ce que tu m'aimes ?

LUCAS

Par sandié! tu me la bailles belle,
Je t'aime mieux qu'une demoiselle,
Tu as un certain je ne sais quoi,
Qui est fait exprès pour moi.
Quand je suis auprès de ta figure,
Il me semble manger des confitures;
Mordienne, que je suis aise!
Claudine, il faut que je te baise.

CLAUDINE.

Tout biau, tout biau, Lucas,

Doucement, ne t'échauffe pas,
Car j'appréhende la baisure
Encore plus que la brûlure;
Je ne veux point que ton nez camard
Frotte sa couenne contre mon lard.

LUCAS

Claudine, tu me désoles,
Quand tu ne veux pas que je t'accole.
L'amour me rabotte si fort l'esprit,
Que j'en crève de dépit.
Claudine, baise-moi un petit morciau,
Va, j'ai bien lavé mon musiau.

CLAUDINE

Si tu avais lavé ton corps
Et par dedans et par dehors,
Depuis le haut jusqu'en bas,
Tu ne me baiserais pas;
Si tu m'aimais d'une bonne sorte,
Tu ne viendrais pas à ma porte
M'enguillebeauder d'une façon
Qui n'a rime ni raison.

LUCAS

Il ne faut point d'épouvante,
C'est l'amour qui me tourmente;
Il m'a rendu langoureux
Tout comme un âne morveux.
Tiens, Claudine, crois-moi,
Toutes les fois que je pense à toi,
L'amour me prend comme la fièvre,
Et me fait courir comme un lièvre
Qui est poursuivi des lévriers,
Au travers des halliers.

CLAUDINE

Qu'est-ce que tu me dis?
J'en ai les sens tout interdits;
Lucas, je ne te dirai plus rien,
Tu es amoureux, je le vois bien;
Ce n'est point le diable qui te tente,
C'est l'amour qui te tourmente;
Quand je t'écoutais si bien dire,
Je croyais que c'était pour rire.

LUCAS

Va, j'en rirons bien mieux
Quand je serons mariés tous deux;
Tu verras un beau tripotage,
Quand nous serons en ménage,

CLAUDINE

Je sens une douleur extrême
Quand je pense à ta peine;
Lucas, déclare-moi ton cœur,
Afin d'apaiser ma douleur;
Car je sens que la colique
Me darde et me pique.
Mets-moi l'esprit hors de peine,
Dis-moi tout de bon si tu m'aimes.

LUCAS

Je t'aime si bien et si biau,
Que je crève dans ma piau
Ton visage et tes attraits
Ont percé mon cœur de cent traits;
Tes petits yeux de papillon
Ont mis ma rate au court-bouillon;
Ton nez camus et tes dents blanches
M'ont déchiqueté toutes les hanches.

Quand je vois tes cheveux blonds,
A tout moment je me morfonds;
Quand je pense à ton visage.
Je ne mange plus de potage,
Et quand j'entends ta parole,
Mon esprit ne sais où s'envole;
Enfin pour toi les plus grands maux
Ont pénétré jusque dans mes os.

CLAUDINE

Ah! je ne sais plus où je suis,
Sans y penser, je m'évanouis.
Lucas, n'en dis pas davantage,
Car tes beaux compliments m'outragent;
Je pleure sans verser de larmes.
Tais-toi, Lucas, je serai ta femme;
Va, ne te mets point en peine,
Mets ta main dans la mienne;
Puisque tu es mon favori
Je veux que tu sois mon mari.

LUCAS

Tu veux bien que je te baise?

CLAUDINE

Oui, Lucas, ne fais point le Blaise.
Baise-moi bras dessus, bras dessous;
Lucas, baise-moi tout ton saoul.

LUCAS

Je crois que j'en ai la pipie,
Car mon cœur saute comme une pie;
Crainte de gâter ta chair blanche,
Je me suis mouché sur ma manche :
C'est mon mouchoir de tous les jours.
Claudine, j'aurai donc tes amours?

CLAUDINE

Oui, Lucas, pour finir l'affaire,
Nous irons demain chez le notaire,
Et après-demain tout d'un tems
Nous ferons publier nos bans,
Pour nous marier mercredi,
Afin que tu sois Jean jeudi.

LUCAS

Qu'est-ce que tu dis, Claudine?

CLAUDINE

Bon, bon, c'est que je badine.

LUCAS

Je n'ai pas entendu de cornes,
Et tu me fais porter les cornes.
Après ça, je ne m'en soucie guère,
J'aurai partout des confrères.
Claudine, coûte qu'il coûte,
Buvons encore un petit coup.

CLAUDINE

Tu n'aimes qu'à badiner;
Sais-tu qu'à force de baiser,
Que tu me vas user le visage?
Et puis, quand nous serons en ménage,
Qu'est-ce que tu baiseras? mes fesses?
Modère un peu tes caresses.

LUCAS

Bon, Claudine, tu m'amuses,
Est-ce qu'en baisant le visage s'use?

CLAUDINE

Vraiment, oui, Lucas.
Quoi! tu ne le savais donc pas?

LUCAS

En voilà la première nouvelle.
Mordienne, cela me trouble la cervelle.

CLAUDINE

Cela n'est rien, ne te fâche pas;
A demain, bon soir, mon ami Lucas.

LUCAS

Bon soir, ma petite moutonne,
Bon soir, ma petite folichonne.
Bon soir, ma petite folle,
Bon soir, ma petite croquignolle,
Bon soir, enfin n'importe pas,
Je m'en vais coucher de ce pas.

COUPLET

Ah! que le foutre est agréable,
On devrait en servir à table,
Du moins à la fin du repas.
Sans le vin et la fouterie,
Ma foi! je ne donnerais pas
Une épingle de cette vie.

(*Recueil du Cosmopolite.*)

L'ERREUR DU MATIN

Ah! quelle image enchanteresse
La volupté met dans mes yeux!
A Paris portons tous mes feux,
Courons, volons me plonger dans l'ivresse
De ces plaisirs délicieux
Qu'on goûte au sein d'une maîtresse
C'est à Paris que sont les cieux;
C'est à Paris qu'est la tendresse.
Adieu, rois, gloire, éclat, richesse,
Vous ne valez pas deux beaux yeux.
Henri, vite un cheval... — Sellé?... — Cheval sans selle,
J'en irai plus tôt au plaisir.
Que les vents me prêtent leur aile.
Dans tes beaux bras, Eglé, puis-je assez tôt mourir?
Je vais te voir... te couvrir de mon âme...
Te lancer tous les feux dont mon cœur est épris.
Ah! quels transports! Dieux! je me pâme!
Je meurs cent fois... je suis... je suis...
— Allons, monsieur, le postillon s'ennuie.
— Que me veut ce lourdaud? — Le cheval vous attend...
— Le cheval? — Est tout prêt... — Tu rêves, mon enfant...
Qu'on le ramène à l'écurie.

GRÉCOURT.

LE PARI

Ah! quel siècle charmant que ce siècle de fer!
Tout y suit le plaisir ou par goût ou par air.
Glace de l'âge d'or, triste monotonie.
Des préjugés gaulois absurde tyrannie,
On a brisé vos fers, nous ne vous craignons plus.
Les voluptés ont pris la place des vertus.

Nous n'avons plus de lois, nous n'avons que des modes.
Rome ne tonne plus, nos maris sont commodes;
Et dans ce monde heureux où tout est pardonné,
Rien n'intimide plus un pécheur fortuné.
Laissons de froids pédants pleurer de froids usages;
S'ils pouvaient être fous, seraient-ils aussi sages?
Non, ne pouvant aimer, ils condamnent l'amour,
Comme l'oiseau de nuit fuit la clarté du jour;
Et de leurs sens blasés l'interminable glace
Contre leurs passions est leur seule cuirasse.
Pendant qu'ils sont en deuil de leurs vieux préjugés,
Nous nous applaudissons de les voir abrogés.
Les ennuyeux devoirs ont perdu leur empire,
On ne rougit de rien et de tout on sait rire;
La honte, le regret, la crainte et la douleur
Ont quitté ces poignards qui nous perçaient le cœur;
Au collége, au couvent on laisse le scrupule,
Et l'on n'a de remords que d'être ridicule.
Le ridicule même, en blessant qui le suit,
Par celui qui le brave est sans peine détruit,
Et sa pointe, attaquant et mérite et décence,
Atteint la modestie et manque l'insolence.
On voit enfin, on voit ce qu'on n'eût jamais cru :
Sans rougir aujourd'hui l'on peut être cocu;
Et ce rôle autrefois jugé si difficile,
Par chacun sans efforts est joué dans la ville.
C'est parfois le plus doux; nous voyons très-souvent
L'époux débarrassé se moquer de l'amant,
Et rire le premier de ce frivole outrage
Qui, sans lui rien ravir, finit son esclavage.
Vous croyez que je flatte un peu trop ce portrait;
Mais, pour vous en convaincre, écoutez bien ce trait.

Licidas et Damon, héros de mon histoire,
De leurs exploits galants tiraient toute leur gloire.
Tous deux avaient l'habit, l'esprit, le ton du jour;
Tous deux avaient perdu vingt beautés à la cour;

Et tous deux au plaisir soumettant leur conduite,
Sur leurs nombreux excès mesuraient leur mérite.
Un jour ces deux rivaux ayant un peu médit,
Ayant parlé sur rien avec beaucoup d'esprit,
Et causé de chevaux, de musique et de chasse,
De la pièce du jour et du ministre en place,
Voulant enfin traiter des points plus importants
Osèrent disputer de gloire et de talents.
Après avoir conté leurs grandes aventures,
Leurs ruses, leurs succès, leurs liens, leurs ruptures,
Licidas dit : Parbleu ! si tu crois l'emporter,
Il faut prouver, mon cher, et non pas disputer.
Sans raconter ici l'histoire de ta vie,
Prends un terme plus court ; écoute : je parie
Que j'ai fait en un jour plus de cocus que toi.
— De combien le pari ? — Cent louis, par ma foi.
— Je les tiens, dit Damon. Lors Licidas s'écrie :
Pardieu, tu vas payer un peu cher ta folie !
Tiens, prends ce portefeuille, et vois-y ton arrêt.
Tu trembles ! je lis donc : le quinze de juillet
J'eus les faveurs d'Eglé, de Doris, de Julie,
De Climène, d'Iris, de la prude Sylvie,
Toutes à la campagne, et toutes dans un jour.
Six couronnes, mon cher, ornèrent mon amour ;
Au front de six cocus je gravai ma victoire.
Reconnais mon triomphe et respecte ma gloire.
— C'est beaucoup, dit Damon, en un jour six cocus !
Mais, par malheur pour toi, j'en fis quatre de plus.
— Quel conte ! dix cocus en un jour ! — Sur mon âme !
— Comment cela ? — Je fus coucher avec ma femme.
Ainsi dans ce bon temps qui ne changera plus,
Les rieurs ont passé du côté des cocus.

Le comte de Ségur.

LA PIQURE

Air : *Quand les bœufs vont deux à deux.*

Ah! quels soucis! ah! quels tourments!
Quel mal j'endure à tous moments!
Quel méchant m'a piqué là?
J' crois bien qu' la rage y viendra.

Ainsi, s'écrie Virginie.
— Depuis quand, dis-je, ma mie,
Eprouvez-vous de tels feux?
— C'est, me répond l'innocente,
D'puis l'instant qu'sans mon attente,
Il m'est venu là des ch'veux.
Ah! quels soucis, etc.

Dès qu' j'ai les paupières closes,
Monsieur, j' vous rêve un tas d'choses,
Qui font qu'je m' gratte où ça m' cuit.
Mais plus j' frott', plus ça m' démange,
C' manég'-là si fort m' dérange,
Que je n'dors qu'après minuit.
Ah! quels soucis, etc.

La douleur devient plus forte,
Dès que j' vois derrièr' notr' porte
Un garçon qui vient pisser.
Et si fort me prend la rage,
Que, si je n' me r'tenais, j' gage,
J' saut'rais d'ssus pour l'embrasser.
Ah! quels soucis, etc.

On n' me touche pas à la cuisse,
Sans qu' tout mon corps ne frémisse.
M'est avis, moi, qu' c'est d' bonheur,
Car c'est pis dès qu'on s'approche
D'vers c' t endroit ousque, sans r'proche,
On dit qu' j'avons notre honneur.
Ah! quels soucis, etc.

Quatre grenadiers, six carmes,
Deux lanciers, cinq gendarmes,
Sont v'nus pour me secourir.
Mais ben loin que c' mal s'apaise,
C'est toujours comme une braise.
Dit's-moi qu'est-c' qui peut m' guérir?
Ah! quels soucis, etc.

Possédant une recette,
Je fis prendre à la pauvrette
Six fois de mon élixir.
Dieux! que je suis donc contente,
Répétait la patiente :
Encore... ou je vais mourir.
Ah! quels soucis, etc.

Encor... mais c'est bien des choses,
Vous avez pris tant de doses,
Qu'enfin il n'en reste plus.
Vous êtes insatiable,
Votre mal est incurable,
Tous secours sont superflus.
Ah! quels soucis, etc.

DEMAILLY.

LE CARROSSE

Ah! qu'une femme est effrénée
Lorsqu'à trente ans elle est ornée
De tout ce qu'on nomme agrément,
Et que sa chaude destinée
L'a de bonne heure abandonnée
Aux feux de son tempérament;
Lorsque chaque mois de l'année
Voit naissante, en train, terminée
La scène d'un nouvel amant,
Et que battue ou chansonnée,
Elle n'est pas plus étonnée,
Ni moins sujette au changement!
Lorsqu'à l'abri de l'hyménée,
D'une fougue désordonnée
Elle cède à l'emportement,
Et qu'elle est assez raffinée
Pour trouver, quoique fort gênée,
Le lieu commode et le moment;
Lorsque sa maison fortunée
Lui paraît encor trop bornée
Pour fournir au déréglement,
Et qu'enfin la volage est née
Pour être en tout passionnée,
Sans esprit et sans jugement!
Voilà le portrait d'une telle,
Dira-t-on d'abord; oui, c'est elle:
Il n'est personne en la cité
Qui n'y reconnaisse la belle
Dont j'ai fort sottement été
L'amant, ou plutôt le jodelle;
Mais elle m'a tant maltraité,
L'ingrate et perfide femelle,
Qu'enfin, dieu merci, l'ai quitté.
Or, dans la longue kyrielle

Des tours que m'a faits la donzelle,
Un mérite d'être conté :
Ecoutez l'histoire fidèle
D'une insigne infidélité.
A deux pas de la ville est une maisonnette
Où d'un nouveau couvent la gentille nonnette
Va souvent s'égayer avec son confesseur :
Une dame y fut voir sa sœur,
Et m'y mena : pendant la promenade
Je jette une envieuse œillade
Vers des boulingrins écartés,
Couverts d'arbres exprès plantés,
Et garnis d'une palissade.
Qu'un doux baiser à la passade,
Pensai-je alors, serait délicieux
Sur ces gazons religieux !
La nouveauté me persuade
Qu'une tendre et vive accolade
S'y ferait infiniment mieux
Que sur un beau lit de parade.
Dans ce temps-là j'étais amoureux fou,
Et mon Iris semblait m'aimer de même;
C'était à qui trouverait où
Nous marquer notre amour extrême.
Mignonne, lui dis-je ce soir,
Le beau petit, le friand reposoir
Que j'ai trouvé! Là, malepeste!
Tu m'y donnerais bien mon reste.
— Où cela donc? — En tel endroit
Quand tu voudras nous irons. — Soit;
Tâchez d'avoir les clefs, je serai toute prête;
Lundi, par exemple, c'est fête,
La communauté ne sort point
Et tout se trouverait à point,
Si le bonhomme allait à la campagne.
C'est le diable; essayons. Champagne,
Ecoute-moi : Monsieur va revenir :
Dis-lui que deux marchands sont venus l'avertir

Qu'ils partaient cette après-dînée
Pour acheter des vins; qu'ils prendraient leur tournée
Du côté de sa terre, et qu'ils sont fort pressés;
Entends-tu bien? — Madame, c'est assez.
Le mari vient, qui gobe la nouvelle,
Et brûle déjà d'être aux champs.
— Ma femme, as-tu vu les marchands?
— Ils n'ont parlé qu'à moi, dit-elle.
Ils enlèvent noble et commun :
Il est bon d'avoir là quelqu'un
Pour leur ouvrir. — Quelqu'un? Ah! j'irai bien moi-même.
— Non, mon cher cœur, la chaleur est extrême,
Tu te ferais malade : envoyons Poitevin.
— C'est au maître à vendre son vin;
Un valet pourrait-il conclure?
— Non, mon ami, je t'en conjure,
Tu ne te portes pas trop bien;
J'aimerais mieux qu'on le donnât pour rien
Qu'il ne t'arrivât quelque chose.
— Eh quoi! partir matin, faire une longue pause,
On arrive frais et gaillard;
Dès le soir, s'il n'est point trop tard,
Je tâcherai de joindre ces deux braves,
Je les mènerai dans mes caves;
Et pour le peu que j'en voie un bon mot,
De tout mon vin je ne ferai qu'un lot.
— Cours donc, puisque tu l'as en tête :
O le gros laid! le malhonnête
Qui me laissera seule! Ah! tu seras dix ans!
— Nenni dà; deux heures de temps
Suffisent pour finir l'affaire;
Après quoi vogue la galère,
Je remonte à cheval. — Autre excès, mon amour
Repose-toi du moins un jour;
A ta santé cède l'impatience
Que j'ai de te voir de retour.
Jusqu'à mardi je fixe ton séjour;
Promets-moi cette complaisance;

Mets-là ta main. Allons, il est temps de souper.
J'étais présent, joyeux, et je comptais duper
Le vieux nigaud qui croit que sa femme l'adore.
On sert, on soupe, on se couche, on s'endort.
Et l'on se lève avec l'aurore :
Adieu, ma fille, adieu ; baise-moi donc encore.
Enfin le jaloux prend l'essor.
Il est parti ; le long de la journée
Je m'intrigue et fais tant que la clef m'est donnée.
Je la porte à ma reine, et maint projet badin
Se renouvelle en parlant du jardin :
Chaque instant de retard nous durait une année.
Mais autre embarras que voici :
Un cheval est malade, et le cocher aussi.
Cherchons vite un carrosse ; une mienne parente
Promet le sien, et m'ôte de souci :
Au lieu d'un j'en trouverais trente
Quand il s'agit de ces affaires-ci.
Nous étions prêts ; l'attente la plus vive
Suspendait le discours, quand l'équipage arrive.
Nous nous donnions le bras, plus contents que des rois,
Et l'aidant à monter, ma main expéditive
Fit plus d'une chose à la fois
Qu'il n'est besoin que je décrive.
Assis à côté d'elle, hélas ! je veux hausser
Une glace incommode, et je fais renverser,
En me tournant, sa pleine tabatière ;
Nous n'en pûmes pas ramasser
De quoi fournir la promenade entière.
Je courus la remplir, et je ne fis qu'un saut
Jusque chez moi ; de retour aussitôt,
O rage, ô désespoir ! ô rencontre ennemie !
N'ai-je donc tant aimé que pour cette infamie !
O ciel ! mais à quoi bon des regrets superflus ;
Disons tout : en un mot, je ne la trouve plus !
Certain grand cavalier, qu'un arrêt formidable
Devait deux mois après condamner à la mort,
Fuyant de loin son triste sort,

Rendit le mien encor plus déplorable,
Et son peu de séjour me causa plus de tort
Que n'en fit à son nom l'action détestable
Qui lui faisait chercher un port.
Or, de grâce, remarquez comme
J'en vais parler avec sincérité ;
Celui qui profita du carrosse arrêté,
Je le confesse, est un bel homme.
Son teint frais ferait honte au fard,
Et pour le chant il vaut un Thévenard.
Bref, de mes propres mains, il recevrait la pomme,
Aux jambes près, qui, comme deux bâtons,
N'ont point ce qu'une dame appelle des tétons.
D'ailleurs un franc escroc, un lâche, un petit maître
De fort bonne maison, mais indigne d'en être.
J'ajoute, qui pis est, que l'œil le moins rusé,
Doit voir facilement que c'est un homme usé.
L'ingrate, néanmoins, par un goût ridicule,
Préféra le bel air à la force d'Hercule,
Et crut, parce qu'il chante avec vivacité,
Qu'il montrerait en tout la même activité.
Va, perfide, achever ton infâme manœuvre;
De l'infidélité couronne le chef-d'œuvre.
Je retourne chez moi; des jurements affreux
Au profond des enfers les consacrent tous deux.
Les termes les plus durs, que la colère inspire,
Se présentent en foule et ne peuvent suffire;
Je jette son tabac, je couvre son portrait.
Mais pourquoi, direz-vous, d'une main vengeresse
De cette exécrable maîtresse
Ne biffâtes-vous pas jusques au moindre trait?
Pourquoi ne pas casser la tabatière même?
D'où vient suis-je aveuglé quand j'aime?
D'où vient que, malgré ma fureur,
Je ne l'accusais point de l'aveu de mon cœur?
Faut lui parler, disait-il, faut l'entendre :
Mille baisers reçus plaidant en sa faveur,
Me reprochaient ma panique terreur.

Quoique je la susse trop tendre
Pour ne pas se laisser surprendre
A la beauté du tentateur,
L'amour m'empêchait de comprendre
La vérité de mon malheur.
Mais je connus bien mon erreur
Lorsque le soir, étant à l'assemblée,
La coquette arriva, triomphante, étalée,
Tenant par la main son acteur.
Je vis d'abord deux lèvres sèches,
Dont la langue avait soin de rafraîchir l'ardeur;
Ses yeux mouillés jetaient un reste de flammèches,
Mais lançaient d'inutiles flèches,
Tant paraissait las son vainqueur.
De la coiffure chiffonnée
Elle oubliait de cacher la verdeur,
Et de la tête aux pieds elle était gazonnée.
Ma colère redouble à ce cruel aspect,
Et j'allais manquer de respect
Par un éclat, lorsque vers moi tournée,
Elle me dit : Voudrais-tu te fâcher?
Tu fais la mine, ce me semble,
Et ne daignes pas m'approcher.
Demain nous compterons ensemble :
Va-t-en là-bas donner quelque chose au cocher,
Et qu'il n'ait rien à reprocher.
Hébêté que j'étais! je l'avoue à ma honte,
Je lui portai cent sous, et vite je remonte
L'assurer qu'il était content.
Après m'en avoir fait autant
Plus de trente fois de bon compte,
En diverses façons, s'entend,
Enfin cette folle tendresse
Qu'elle rappelait à l'instant,
Par une merveilleuse adresse,
S'est changée à jamais dans un mépris constant;
J'ai banni de mon cœur cette indigne maîtresse :
Et si pour lors je ne dis mot,

Aux dépens de tous deux je répète sans cesse :
O la Catin! ô le gros sot!

L'abbé de GRÉCOURT.

LES MARIS

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Ah! qu'un époux est singulier!
Que son caractère est bizarre!
Il ressemble à ce jardinier,
Des fleurs de son jardin avare,
Tout lui cause de l'embarras;
Le moindre voisin l'effarouche :
A ses fleurs il ne touche pas,
Et ne veut pas que l'on y touche.

Le chevalier de ROUGEMONT.

LA PÉNITENCE.

COUPLET.

Ah! qu'un savant directeur
Sait bien amuser un cœur!
Jadis je me confessais
Avec crainte et tristesse,
Sans peine aujourd'hui j'irais
Tous les jours à confesse,
J'ai fait choix d'un cordelier
Toujours prêt à délier.

Pour obtenir le pardon
Qui me rend l'âme nette,
Je le prends par son cordon,
Ma pénitence est faite.

(*Délassements du boudoir*, 1790, p. 125.)

LES VAPEURS

Ah! vous allez parfumer d'ambre
Ma shambre;
Sortez, sortez;
Z'ai l'odorat d'une finesse!
Sans cesse
Vous m'entêtez.
Faut-il que mon goût s'accommode
Avec ces odeurs?
L'abbé, vous êtes incommode!
Z'ai des vapeurs!...
Ze me meurs!...

Vous restez malgré ma colère :
Que faire
Pour respirer?
Otons pour voir ma palatine...
Zustine,
Viens m'éclairer.
Ah! l'abbé, ze suis scrupuleuse...
Mais vous m'irritez :
Vous l'ôtez!
Finissez... ze suis shatouilleuse;
Z'ai des vapeurs!...
Ze me meurs!...

Vos yeux parlent trop, ce me semble;
Ze tremble
De m'éclaircir.
Ou si vous me parlez de flamme,
Ze pâme
De plaisir.
Oh! non, ze n'en suis pas maîtresse;
C'est plus fort que moi,
Sur ma foi!
Dès qu'on me parle de tendresse,
Z'ai des vapeurs!
Ze me meurs!...

L'abbé, vous êtes ridicule;
Ma mule
Va vous punir.
Otez-vous donc, ze perds haleine...
A peine
Puis-ze y tenir...
Quel trouble en moi faites-vous naître!
Ah! ze m'affaiblis...
Ze pâlis...
Ze sancelle! ze tombe!... ah! traître!
Z'ai des vapeurs!...
Ze me meurs!

LAUJON.

CHANSON

Dont le premier couplet est sur Madeleine d'Angennes de la Louppe, femme de Henri de Sennecterre, duc de la Ferté, pair et maréchal de France, etc. Le deuxième sur Catherine-Henriette d'Angennes de la Louppe, sa sœur, femme de Louis de la Trimouille, comte d'Olonne; et le troisième sur Anne de l'Enclos, dite vulgairement Ninon.

Aimable la Ferté,
Aimable la Ferté,
Qui vous voit un moment est pour jamais charmé
Moi qui suis Florentin, j'ai changé de côté. (1)

J'ai l'esprit abattu,
J'ai l'esprit abattu,
De voir tant de beauté avec tant de vertu :
D'Olonne, en demandant, serai-je point battu (2) ?

Adorable Ninon,
Adorable Ninon,
Vous avez trop d'esprit (3) pour vouloir dire non :
Le plaisir de pêcher vaut mieux que le pardon.

A TROIS SŒURS

Air des *Triolets*.

Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables sœurs, entre vous trois ;
Mais il ne se rendra, je crois,
Qu'à la moins fière, à la plus tendre.
Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?

L'abbé MANGENOT.

---

(1) Cette chanson est faite par Jean-Baptiste Lully, Florentin, surintendant de la musique du roi ; il était grand sodomite.

(2) Cela est ironique, car la comtesse d'Olonne était grande putain.

(3) Personne n'a jamais eu plus d'esprit que mademoiselle de Lenclos. (Notes extraites, ainsi que la chanson elle-même du *Recueil de Maurepas*.)

IL FAUT AIMER

Air : *Tendre fruit des pleurs de l'Aurore.*

Aimer est une douce chose;
Un cœur est fait pour s'enflammer :
Si la nature l'y dispose,
Pourquoi nous défend-on d'aimer ? } bis

Si l'amour qui brûle nos âmes,
Malgré nous vient nous consumer,
Si l'on ne peut vaincre ses flammes,
Pourquoi nous défend-on d'aimer ?

La loi sans doute est trop sévère,
Si l'on ne peut se réformer;
A la nature elle est contraire;
Pourquoi nous défend-on d'aimer ?

Si l'on écoute la sagesse,
Il est doux de se réprimer,
Plus doux de suivre la tendresse;
Pourquoi nous défend-on d'aimer ?

Non, la raison n'eut jamais d'armes
Contre l'amour qui sait charmer;
Puisqu'il a d'invincibles charmes,
Pourquoi nous défend-on d'aimer ?

Puissant amour ! raison austère !
A quoi dois-je me conformer ?
Lequel de vous deux doit se taire ?
Lequel faut-il ?... Il faut aimer.

PRÉVOST D'EXMES.

LE JOUR DES ROIS

Aimer la femme est un devoir pour nous.
Qui s'en défend ? L'enfant chérit sa mère,
L'époux sa femme, et pour leur ménagère
Tous les curés ont les yeux les plus doux.
Un prêtre, à Reims, prit pour bonne une fille
De belle humeur, jeune, alerte et gentille,
Qui fut bientôt la maîtresse au logis.
C'était son droit : fille de bonne mine
Ne peut servir un peu bien qu'à ce prix.
Il faut, partout, que la femme domine.
Un soir d'hiver, au feu de la cuisine,
Au même feu, pour épargner le bois,
Tous deux causaient : « Manon, c'est demain fête,
Le six janvier ; dans un gai tête-à-tête
Seule avec moi, veux-tu tirer les Rois ?
— Oh ! volontiers, répond la ménagère ;
Vous le savez, pasteur, mon seul désir
Sera toujours de vous faire plaisir.
— Et moi, Manon, celui de te complaire.
Si cependant il venait un confrère
Me demander ce jour même à dîner,
Adieu la fête ! il te faudra céder
Fève et couronne, et rester cuisinière.
Mais quoi ! des pleurs ? Allons, console-toi ;
Nul ne viendra ; tu seras reine, et moi,
Je suis certain d'être demain ton roi.
Fais le gâteau sans oublier la fève ;
Puis, au marché, demain tu choisiras,
Pour le rôti, le dindon le plus gras. »
On se coucha. Manon fit un beau rêve :
Elle était reine, et son roi, le curé,
D'une croix d'or payait sa royauté,
Le lendemain, au marché la première,
Elle achetait le plus fin des dindons,
Qu'elle aura soin de truffer de marrons :

Le marron sert de truffe au presbytère.
Pour mettre aux choux elle prit deux perdrix,
Puis ajouta la carpe de rivière
A l'écrevisse, et revint au logis,
Son panier plein et sa bourse légère.
D'un si beau choix le curé fut surpris;
Et, pour montrer qu'il approuve et qu'il loue,
De sa main blanche il caresse la joue
De sa servante, en donnant son avis
Sur chaque mets : « Manon, les gens d'église
N'ont qu'un péché, celui de gourmandise;
Mais nul de nous ne croit offenser Dieu.
Montre aujourd'hui tout ce que tu sais faire;
Je veux avoir pour reine un cordon bleu.
Comme il fait froid, ici, les pieds au feu,
Sans te gêner, je dirai mon bréviaire. »
La matinée au devoir se passa.
Pendant que l'un dit tout bas sa prière,
L'autre pluma, rôtit et fricassa,
Et de ses chants égaya la cuisine.
Midi sonnant, les appétits ouverts,
Prêtre et servante, en la chambre voisine,
Dressaient la table et mettaient deux couverts :
L'un près du feu, c'était celui du maître,
Et l'autre en face. » A table! dit le prêtre;
Nous voilà seuls; Manon, si tu m'en crois,
Avant dîner, tirons tous deux les Rois. »
Il fait deux parts... Quelqu'un frappe à la porte.
On ouvre, on entre. « Ah! le maudit abbé!
Se dit Manon; que le diable l'emporte!
C'est un convive, adieu ma royauté!
— Tiens! c'est Benoît, l'aumonier du collége,
Dit le curé; Manon, que te disais-je?
J'attends Benoît, le meilleur des amis;
Mets son couvert. Tu le vois, il est mis.
Assieds-toi donc. Mais le joyeux champagne
Se tient au frais, dans ma cave il m'attend.
Lequel veux-tu? de rive ou de montagne?

L'AI, si fier, au premier rang prétend ;
Moi, je préfère un Sillery crémant.
— Mettons d'accord ces rois de la Champagne,
Dit l'aumônier ; buvons des deux gaiement
— Soit, dit l'abbé ; je remonte à l'instant. »
L'hôte parti, Manon sert le potage.
« D'où vient, Manon, que ton joli visage
En me voyant s'est si fort rembruni ?
L'abbé Benoît n'est donc plus ton ami ?
— Si ! si ! l'abbé, je parle avec franchise :
Mais un malheur pourrait vous arriver ;
Car vous ici, comment vous préserver
D'un insensé qui rêve une sottise ?
Mon maître est fou. — Que dis-tu là, Manon ?
Qui ? le pasteur ? Allons donc ! tu veux rire ?
— Je ne ris point, et, s'il faut tout vous dire,
Jamais plus fou ne fut à Charenton.
Son désir est de couper une oreille ;
Et, puisqu'il a sur vous quelques desseins,
Et qu'il vous tient, vrai, ce serait merveille,
Si vous sortiez sain et sauf de ses mains.
Il est très-fort : si c'est sa fantaisie,
Avant dîner il vous rendra monaut.
— Monaut ! dis-tu ? Je ne suis pas si sot
De le souffrir. Plutôt m'ôter la vie. »

L'hôte revient, et de loin il s'écrie :
« Ami ! voici le Sillery rémois,
De plus l'AI dans sa dive bouteille.
Tu connais bien ce dicton champenois
Pour désigner un vin de premier choix,
Un vin royal : c'est du vin d'une oreille.
Jamais flacon ne vint plus à propos ;
Là, conviens-en. » Dans sa frayeur extrême,
Benoît, plus blanc qu'un des saints du carême,
Songeait à fuir : « Manon, mes deux couteaux !
Dit le pasteur ; ou prêtez-moi le vôtre,
Ami Benoît ; les frottant l'un sur l'autre,

Je les rendrai coupants comme un damas.
C'est mon usage, et je n'y manque pas,
Tous les matins, quand je me mets à table. »
Benoît déjà sent le froid du couteau.
Sur chaque oreille enfonçant son chapeau,
Vite il se lève et dit : « De par le diable!
Ce n'est pas moi que l'on rendra monaut.
Adieu, curé! videz vos deux bouteilles;
Dînez tout seul, je n'ai plus faim : mieux vaut
Perdre un dîner que perdre ses oreilles. »
Lors, comme un trait, l'aumonier s'est enfui.
Le bon curé veut courir après lui :
Manon l'arrête et dit : « Qu'allez-vous faire?
Benoît est fou. Ce malheureux confrère
Avant huit jours sera prêtre interdit.
Il a, monsieur, des frayeurs non pareilles.
Ne croit-il pas, c'est lui qui me l'a dit,
Que vous voulez lui couper les oreilles!
— Comment, Benoît, lui, l'ami de mon cœur,
Qui d'un enfant sait que j'ai la douceur,
D'un tel méfait me jugerait capable?
C'est impossible! Ah! ma fille, tu ris.
Je vois : tu veux être reine à tout prix.
Soit, j'y consens; mettons-nous donc à table.
Tu me diras par quel mensonge adroit
Tu vins à bout de renvoyer Benoît.
Puisque aujourd'hui la royauté se donne
Au plus malin, elle est à toi de droit.
Ne tirons plus : Manon, prends la couronne! »

Le comte DE CHEVIGNÉ.

UNE PARISIENNE A SON MARI

Aimez et suivez le change,
Puisque le fruit en est doux;

Mais ne trouvez point étrange,
Si j'en goûte comme vous.

(*Nouv. Parn. satyr.*, 1684.)

LE SON DE LA MUSETTE

Aimez-vous, mam'sell' Suzon,
L' son de la musette?
Nous allons à l'unisson
Dir' la chansonnette.
Pardi, ça rend le cœur gai,
Prenez vot' musette, ô gai!
Prenez vot' musette, ô gai!
Prenez vot' musette.

En pareil cas stapendant
Faut que l'on finance;
Mais en baisers ça s'entend,
Et j' donne quittance.
— Si monsieur craint d'êt' triché,
Je paierai d'avance, ô gai! etc.

— Mam'sell' ça n'est pas d' refus,
Je prends un à-compte.
Déjà Suzon ne sait plus
A combien ça s' monte.
Des plaisirs qu'on a d' moitié,
Est-c' que l'on tient compte, ô gai, etc.

Mais voilà que la chanson
Plaît à la poulette :
Par ainsi, répond Simon,
Faut que j' la répète.

— Si ça s' peut, bien obligé;
R' prenez vot' musette, ô gai, etc.

On dirait que vous ét's las !
— C'est bien vrai, ma reine.
Dam', c'est qu'on n'accompagn' pas
Des airs par douzaine.
Quand on a par trop soufflé,
On manque d'haleine, ô gai, etc,

(CAZIN, *Nouveau Recueil*, t. IV.)

LE MODERNE ANACRÉON

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Aimons, amis, le temps s'enfuit;
Ménageons bien ce court espace;
Peut-être une éternelle nuit
Eteindra le jour qui se passe.

Peut-être que Caron demain
Nous recevra tous dans sa barque :
Saisissons un moment certain;
C'est autant de pris sur la Parque.

A l'envi laissons-nous saisir
Aux transports d'une douce ivresse;
Qu'importe si c'est un plaisir,
Que ce soit folie ou sagesse.

CHAULIEU.

LA BÉATITUDE

Aimons, foutons, ce sont plaisirs
Qu'il ne faut pas que l'on sépare.
La jouissance et les désirs
Sont ce que l'homme a de plus rare.
D'un vit, d'un con et de deux cœurs
Naît un accord plein de douceurs
Que les dévots blâment sans cause.
Amaryllis, pensez-y bien :
Aimer sans foutre est peu de chose ;
Foutre sans aimer, ce n'est rien.

(*Recueil du Cosmopolite.*)

LA FILLE VIOLÉE

Ainsi le sévère Minos,
Et ses collègues infernaux,
Du haut d'un trône respectable,
L'urne fatale entre les mains,
Prononcent aux pâles humains
Leur arrêt d'un ton redoutable.
Et de quoi s'agit-il souvent?
D'un rien plus léger que le vent,
D'une virginité fêlée,
Ou d'une femme violée.
Violée, encor, dieu le sait!
Et si Lucrèce paraissait
Dans quelqu'une de nos séances,
Et que, suivant les bienséances,
Elle pût dire ingénument
Le secret de son aventure,
Du fier Tarquin dans le moment,
Vous verriez l'affreuse peinture

S'adoucir insensiblement.
Soit pour la commode posture,
Soit par quelque adroit mouvement,
De cette belle en vain s'armant
De fierté contre l'imposture,
De ses sens et de son amant;
Peut-être même se pâmant
Dans le plus fort de sa torture;
Et, comme devant l'aquilon
Disparaît un léger atôme,
Soudain de ce viol félon,
Disparaîtrait le vain fantôme.
Peut-être aussi vous souvient-il
De celle-là qui, cajolée
Par damoiseau jeune et gentil,
Si fort en devint affolée,
Que dans sa chambrette avec lui,
Verrouillait soigneusement l'hui,
Souvent elle se tint celée;
Puis, suivant transports inconstans,
Alla se plaindre au bout d'un temps
D'en avoir été violée.
Mais le juge des plus matois,
L'interrogeant d'un ton courtois :
Bon Dieu, dit-il, c'est grand dommage,
Que beauté méritant l'hommage
De l'homme le plus endurci,
Ait été maltraitée ainsi!
Et je gage avec certitude,
Qu'à ses fins pour mieux arriver,
Ce méchant vous a fait trouver
Du plaisir dans sa turpitude?
— Vraiment beaucoup, et pensez-vous,
Répliqua la fille ingénue,
Sans cela qu'à ses rendez-vous,
Cent fois je fusse revenue?
Non certes, mais si tendrement
Je l'aimais, j'en étais aimée,

Qu'en ses bras je restais pâmée,
Dès qu'il me touchait seulement.
Et quand, sans pouls, sans mouvement,
Sans voix, même sans connaissance,
Mon esprit aux cieux s'envolait,
Alors de toute sa puissance
Le perfide me violait.

(*Contes et nouvelles de Lafontaine*,
1762, III, p. 216.)

LE CON

Imité du Lac de M. de Lamartine

Pièce qui a remporté le prix d'honneur au concours général des bordels royaux en 1844.

Ainsi toujours séduit par de folles images,
Que le cœur égaré caresse tour à tour,
Le con ne pourra-t-il, dans ses lubriques rages,
S'apaiser un seul jour ?

O con! la nuit à peine a fini sa carrière
Où dix fois mon engin te donna le bonheur ;
Pourtant, tu veux encor que d'une tête altière
Il brave ta fureur.

N'as-tu pas épuisé jusqu'aux dernières gouttes
Le sperme par l'amour dix fois renouvelé ?
Faut-il que mes vingt ans succombent dans ces joûtes
D'amour échevelé ?

Un soir, il m'en souvient, sur une couche ardente,
Le sommeil par un rêve irritant le désir
Il semblait que les nerfs de ta vulve béante
Palpitaient de plaisir.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Par un chant amoureux charmèrent les échos ;
Sur le mode lascif des fêtes de Cythère
On entendit ces mots :

» O vit ! bande toujours, et vous, couillons propices,
Distilles votre jus !
Pour fixer à jamais les rapides délices
De mes sens éperdus !

» Assez de malheureux, rongés par la vérole
Redoutent vos ardeurs,
Restez mous pour ceux-là que trop bander désole,
Gardez-moi vos raideurs.

» Mais non, je dis en vain, durez, durez sans cesse,
O plaisirs enivrants !
L'amour fuit, le vit tombe et l'indigne mollesse
Fait les couillons pendants.

» Baisons donc, baisons donc ! De l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons.
Ne laissons pas la pine en sa raideur oisive,
Vite, recommençons ! »

LE CON

Vit sans nerf, se peut-il que ces moments d'ivresse
Où tu sais à longs flots me verser le bonheur,
Disparaissent encore avec plus de vitesse
Que tes nuits de tiédeur ?

LE VIT (*indigné*)

Eh quoi ! ne pourra-t-on jamais te satisfaire,
Insatiable objet de notre enivrement ?

N'as-tu donc d'autre guide en l'amoureux mystère
Que le tempérament?

(*Se radoucissant.*)

Folles amours, fureur, coït, sombres abîmes,
Que faites-vous du foutre à grands flots englouti?
Parlez, me rendrez-vous ces extases sublimes
Qui m'ont anéanti?

(*Tout à fait radouci.*)

O poils! lèvres! bouton! vous du con la parure,
Vous que la main caresse à l'instant du plaisir,
Gardez de cette nuit, charmes de la nature,
Au moins le souvenir.

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans ton ivresse,
Beau con, et dans l'aspect de tes traits enchantés,
Et dans les poils touffus dont ta soyeuse tresse
Voile tes cavités.

Qu'il soit dans le zéphir doux et frais qui caresse
De ses molles senteurs ta motte de velours,
Dans l'astre rebondi que des deux mains je presse,
Pour aider nos amours.

Que tes bords palpitants d'une crise nerveuse,
Que tes parfums, ô con par le foutre arrosé,
Tes attraits chiffonnés par l'extase amoureuse,
Tout dise : Ils ont baisé !

De la Fizelière (*Parnasse XIXe siècle*).

LES PRUDES

— A la campagne on s'amuse de tout.
A nos mulets l'avoine on porte;
Allons-y par là, c'est au bout.
Des prudes, voyant de la porte
Que ces mulets indécemment
Témoignaient leur contentement;
Elles ont des œillades fines :
Ma chère, sortons promptement,
Ces drôles-ci nous font des mines.

(*Maurepas*, IV, 118.)

CHANSON

A la cour
Aimer est un badinage,
Et l'Amour,
N'est dangereux qu'au village.
Un berger,
Si sa bergère n'est tendre,
Sait se pendre;
Mais il ne saurait changer.
Et parmi nous, quand les belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit
On en rit,
Et l'on change aussitôt qu'elles

Mme Deshoullières.

CHANSON

SUR PLUSIEURS PERSONNES DE LA COUR ET DE LA VILLE

(vers 1689)

Air : *Zon, zon.*

A la cour, quel malheur !
Oh ! Dieu, quelle infortune !
De six filles d'honneur (1)
Il n'en reste pas une.
Zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette,
Zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

En sortant du moutier,
La jeune mariée
Va chez le pelletier
Pour être mieux fourrée.
Zon, zon, etc.

Filles de l'Opéra,
Apprenez à vous taire (2),
Ou bien l'on vous dira :
Allez vous faire faire,
Zon, zon, etc.

---

(1) C'est que le roi venait de casser la chambre des six filles d'honneur de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière.

(2) C'est que les chanteuses et danseuses de l'Opéra de Paris parlaient publiquement des amants de qualité qu'elles avaient, ce qui nuisait à ceux-ci auprès du roi qui était dévot.

Peut-on voir Potenot (1)
Sans l'aimer à la rage?
Mais un homme dévot
Nous bouche le passage.
Zon, zon, etc.

ÉPIGRAMME

A la Fillon un pontife chrétien (2)
Montrant d'écus plein sa large escarcelle :
Vois-tu cela, dit-il ; cet or est tien,
Si tu me fais saillir une pucelle.
Mais je la veux étroite, entends-tu bien?
— Oui, Monseigneur, j'ai juste votre affaire,
Dit des ribauds l'accommodante mère.
Lors au pasteur on vous lâche un tendron
Qui, des deux doigts pinçant sa carnassière,
Des voluptés resserrait la frontière,
Si que le sire en vain de l'éperon
Forçait Priape à franchir la barrière ;
Par quoi l'évêque haletant à l'excès :
C'est trop, dit-il, quand il serait plus large,
Ne lui ferais pour cela de procès.
— Ah! beau prélat, veus voulez de la marge!
Allons, putain, riposte la Fillon,
A monseigneur qu'on lâche un doigt de con.

ROBBÉ DE BEAUVEZET.

---

(1) Danseuse de l'Opéra, assez jolie, et grande baiseuse.

(Notes extraites, ainsi que la chanson elle-même, du *Recueil de Maurepas.*)

(2) Le cardinal Dubois.

CHANSON

SUR MADAME DE VRILLIÈRE A CHANTILLY.

(1724)

Air : *Lère la, lère lanlère.*

A la fin, notre jeune roi
S'est soumis à la douce loi
Du dieu qu'on adore à Cythère,
  Lère la, lère lanlère,
  Lère la, lère lanla.

De dix-sept bêtes qu'il courut,
Quoique toutes fussent en rut,
Il n'a choisi qu'une grand'mère,
  Lère la, etc.

Mais, quoique l'objet de son choix,
Ne soit pas un morceau de roi,
C'était la meilleure ouvrière,
  Lère la, etc.

Pour dresser un jeune courrier,
Et l'affermir sur l'étrier,
Il lui fallait une routière,
  Lère la, etc,

Aussi depuis cet heureux jour,
Tout tremble sous elle à la cour,
Tant de sa conquête il est fier,
  Lère la, etc.

Battons le fer quand il est chaud,
Dit-elle en faisant sonner haut
Le nom de sultane première,
  Lère la, etc.

Je veux, en dépit des jaloux,
Que duc on fasse mon époux,
Lasse de le voir secrétaire,
  Lère la, etc.

Je sais bien qu'on murmurera,
Que Paris nous chansonnera ;
Mais tant pis pour le sot vulgaire,
  Lère, la, etc.

Par l'épée ou par le fourreau,
Devenir duc est toujours beau,
Il n'importe de la manière,
  Lère la, etc.

Bien des maris sont convaincus
D'être authentiquement cocus,
Et de duché ne tâtent guère,
  Lère la, lère lanlère,
  Lère la, lère lanla.

(*Rec. de Maurepas*, III, 323.)

A LA FLEUR DU BEL AGE

RONDE

A la fleur du bel âge,
Georgette, chaque jour,
Disait dans le village :
Jamais n'aurai d'amour.
Un soir, par imprudence,
Au son du tambourin,
Elle suivit la danse,

Dans le bosquet voisin...
Ah! pauvre Georgette,
Le bal est un plaisir
Eveillant le désir,
Et l'amour en cachette
Y guette
Une fillette
Toujours, } bis.

Robert, du voisinage,
Etait le beau danseur;
Il la voit, il l'engage:
Pour elle, quel honneur!
De son bras il la serre
Sur son cœur doucement,
Et la jeune bergère
Trouva ce jeu charmant.
Ah! pauvre Georgette, etc.

Tout en faisant la chaîne,
Robert prit un baiser;
Et puis, sous le grand chêne,
On s'alla reposer,
La nuit vient... comment faire?
Robert offre son bras,
Et, depuis, la bergère
Soupire et dit tout bas:
Ah! pauvre Georgette,
Le bal est un plaisir
Eveillant le désir,
Et l'amour, en cachette,
Y guette
Une fillette
Toujours.

EUGÈNE DE PLANARD (*Pré aux clercs*).

LA MÉTAMORPHOSE

A l'âge de douze ans, pour raison de famille,
On maria l'innocente Camille,
Et jusqu'à quinze on la laisse au couvent.
Dans l'intervalle, en sa personne
Il se fait certain changement
Qui bien l'afflige et bien l'étonne.
Elle croyait de l'homme seulement
Que la barbe était l'apanage,
N'importe où la nature ait placé la toison.
Si cette idée est de son âge,
Elle sert à prouver que dans cette maison
Camille n'avait vu des nonnes qu'au menton
A cent réflexions son esprit s'abandonne,
D'après ce qu'elle croit la petite raisonne :
Pour fille on me marie, et je vois à regret
Que je ne suis pas loin d'être homme tout-à-fait.
A personne elle n'ose en faire confidence ;
Et renfermant ce secret dans son cœur,
Elle voyait croître en silence
Ce qui fait son tourment en causant son erreur,
Souvent elle y regarde, elle y rêve sans cesse.
Or un jour son mari la demande au parloir ;
Camille en l'embrassant ne laisse apercevoir
Dans ses regards que langueur et tristesse.
— Vous avez du chagrin serait-ce de me voir ?
— Vous savez bien que non : ah ! c'est bien autre chose.
Disant ces mots, elle prend un mouchoir,
Se cache le visage et de ses pleurs l'arrose,
Puis aux soupirs donnant un libre cours,
Le cœur bien gros, l'âme oppressée,
Elle disait, parlant à sa pensée,
Malgré cela je vous aime toujours.
— Je n'entends rien à ce discours ;
Tu pleures pour quelque vétille,

Je le parie. — Oh ! c'est bien sérieux.
— Eh bien ! voyons, explique-toi mieux,
Va, ne crains rien, dis-moi bien tout, Camille.
— En m'épousant... — Achève donc.
— Vous avez cru que j'étais fille,
Vous allez voir que je deviens garçon.
L'époux charmé rit de son innocence.
Pour rendre enfin le calme à son esprit,
Et pour l'instruire avec décence,
J'ignore comment il s'y prit.
La belle détrompée et d'abord bien contente,
Fut plus rêveuse encore pour être trop savante.
Comment faire avec les enfants ?
Mais trêve ici de badinage,
Dans une fille de quinze ans,
Le premier jour du mariage,
J'aime une erreur qui dit qu'elle fut sage.

L'abbé Bretin (*Contes en vers*, p. 102.)

LA MARCHANDE D'AMOURS.

Air *du Vaudeville de Jean Monnet.*

A la gentille oiselière
Chacun peut avoir recours ;
On trouve dans ma volière
Un assortiment d'amours,
Doux, rusés,
Frais, usés,
Pour tous les goûts, tous les âges ;
J'en ai très-peu de sauvages,
Et beaucoup d'apprivoisés.

Voici la petite espèce
Que nous prenons au miroir,
C'est une grâce, une adresse,
Tout le monde en veut avoir.
Inconstant
Et partant,
Dans le commerce commode,
C'est un amour à la mode,
On s'en défait à l'instant.

Eglé dit à la marchande :
Quel est ce marmot si vain?
— C'est un amour de commande
Pour le faubourg Saint-Germain.
— Et plus loin,
Dans ce coin.
Cet autre que je vous montre?
— C'est un amour de rencontre
Qu'on peut louer au besoin.

Celui-ci paraît farouche,
Dit Laurette, il me convient.
Son doigt qu'il tient sur sa bouche
En sa faveur me prévient :
Je le veux.
— Je ne peux,
C'est un enfant du mystère,
Il ne quitte pas son père.
— Je les achète tous deux.

Vous qui des célestes flammes
Goûtez le charme idéal,
Prenez celui-ci, mesdames,
Il est tout sentimental.
Chacun rit,
Et lui dit :

Malgré ce discours gothique,
De votre amour platonique
Vous n'aurez pas le débit.

Pour moi, dit Alexandrine,
Je prends ce petit blondin;
Sa démarche féminine
Plaît à mon goût féminin.
— De Lesbos
A Paphos
Il nous vient par contrebande;
Grâce à vous il s'achalande
Chez nos modernes Saphos

On s'étonne que Lucile,
Qui cependant s'y connaît,
Ait pu choisir entre mille
Le plus lourd, le plus benêt :
L'air moral,
Doctoral,
On le mutine, on le raille;
Le pauvre enfant, comme il bâille!
C'était l'amour conjugal.

Il m'en reste un vif et tendre,
Que l'amitié suit toujours,
Et qui renaît de sa cendre :
C'est le phénix des amours.
Je soutien
Qu'à ce bien
Nul autre n'est comparable;
Et comme il est impayable,
Je le donnerai pour rien.

(*Œuvres de M. de Jouy*, 1848, p. 89.)

LE MOINE

A la grille quatre béates
Agitaient le moyen meilleur
De conserver entre leurs ouates
Pendant la nuit bonne chaleur.
Jésus ! Dieu ! rien ne vaut un moine !
Ah ! dit la mère Saint-Antoine,
Il est d'un effet singulier.
— C'est donc, reprit une professe,
Pour cela qu'au lit notre abbesse
N'est jamais sans un cordelier.

(Constitution de l'hôtel du Roule.)

PARTANT QUITTE

Alain disait : Ma femme, écoute-moi ;
Je t'avouerai qu'avant que d'être à toi,
Bien jeune encore, je fis une folie ;
J'eus une fille : elle est ma foi, jolie ;
Prends-la chez nous faute de nourrisson.
Je veux de toi qu'elle prenne leçon.
Tu l'aimeras car elle te ressemble.
— Et moi, j'ai fait dit-elle, un beau garçon :
Il nous faudra les marier ensemble.

De la Condamine (*Étrennes gaillardes*, p. 111).

LE JEU NE VAUT PAS LA CHANDELLE

Alain, novice en l'amoureux mystère,
Un soir dans un grenier, allant foutre Nanon,

Jeune et gentille chambrière,
Afin d'y mieux voir, ce dit-on,
S'était muni d'une lumière.
Trop faible était le gars pour si bonne ouvrière,
Car, au lieu d'avancer, il restait en chemin.
Aussi, d'un coup de cul déprisonnant l'engin :
Au diable soit le sot! dit-elle;
Le jeu ne vaut pas la chandelle!

FÉLIX NOGARET (*les Épices de Vénus*,)

FEMMES DAMNÉES.

PIÈCE CONDAMNÉE, DANS LE VOLUME INTITULÉ :

Les Fleurs du mal.

A la pâle clarté de lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait, d'un œil troublé par la tempête,
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout parait sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remercîment.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet qui chante le plaisir,
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir.

— « Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié.

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles!
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles
Et je t'entordimerai dans un rêve sans fin! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
— « Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : Mon ange!
Et cependant je sens ma bouche aller à toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection;
Quand même tu serais une embûche dressée
Et le commencement de ma perdition ! »

Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
— « Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour!

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés...

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant; cet abîme est mon cœur!

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide;
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant,
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos :
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux. »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel!
Plongez au plus profond du gouffre, où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage;
Ombres folles, courez au but de vos désirs;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes;
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau;
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes. condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous!

CH. BAUDELAIRE.

LA SACRISTINE

A la très-sainte Vierge mère,
Mes frères, disons un *salve*.
Tout pécheur qui la considère,
Quelque méfait qu'il puisse faire,
De tout mal sera préservé.

D'un moutier de bénédictines,
La plus jeune des sacristines,
Toujours allant, toujours venant,
Le jour pour les soins du couvent,
La nuit pour sonner les matines,
A la prier point ne manquait,
Et jamais, jamais ne passait
Devant l'image de la Vierge
Sans s'incliner, sans dire *ave*,
Sans baiser le sacré pavé,
Ou sans lui rallumer son cierge.

Pour prix de sa dévotion,
La mère du Sauveur du monde
La prit en grande affection :
Mais aussitôt l'esprit immonde,
L'esprit en qui tout mal abonde,
Résolut sa perdition.
Pour l'induire en tentation,

Il lui souffle désir de plaire
Au chapelain du monastère,
Moine qui convoitait sa fleur.

Par le jeûne, par la prière,
Elle essaya de se soustraire
Aux piéges du noir tentateur.
Mais sans cesse il rôde, il l'épie ;
Sans cesse à l'oreille lui crie :
Qu'elle est jeune, qu'elle est jolie ;
Qu'elle est faite pour le plaisir,
Que ce serait grande folie
Que dans un cloître ensevelir
Ce dont le bon Dieu n'a que faire,
Et ce qu'il fit pour s'en servir
D'une si plaisante manière,
Et si propre à nous réjouir.

Tant il parla, que sœur Christine,
Perdant toute honte, oublia
Les saints devoirs de sacristine,
Et dans l'amour se confia,
Au chapelain bailla promesse
D'aller le trouver dans la nuit,
Des clés du couvent se munit,
Puis partit en grande allégresse.
Devant la Madone, en passant,
Elle s'incline et s'agenouille ;
De quelques pleurs son œil se mouille ;
Mais son cœur n'est pas repentant.

Elle ouvre, et déjà dans la rue
Portait le pas en s'égarant,
Lorsqu'une femme l'arrêtant,
Tout d'un coup se montre à sa vue,
Et la fait rentrer au couvent.
Elle se retire éperdue.

A l'impatient chapelain
Qui l'a vainement attendue.
Elle écrit dès le lendemain
La vision qui l'a déçue.
Et toujours elle lui promet
D'aller le voir. — la nuit venue,
En chemin elle se remet,
Trouve l'image, la salue,
Ouvre, et croit sortir en effet ;
Mais elle est encore retenue.

La Vierge vous joua ce tour,
Dit le moine à la sacristine,
Prenez par quelque autre détour,
Ainsi fit la pauvre Christine.

Le diable en rit ; il l'applaudit ;
Sans obstacle alors elle passe :
Au paillard moine il la conduit.
Sainte-Vierge, je te rends grâce,
Dit-elle, en entrant dans son lit :
Et lorsque ce moine l'embrasse,
Quand, comblant son iniquité,
Il ravit sa virginité,
Elle dit encore à voix basse,
Tant elle avait de piété :
Sainte Vierge, je te rends grâce.

Dans ce torrent de volupté,
Le moine s'abîme avec elle,
Et ne peut la rendre infidelle
A la mère de Jésus-Christ.
En faisant cette œuvre charnelle,
Son nom elle dit et redit ;
Elle l'invoque et la bénit.

Du paradis je sens les joies,
O Vierge, pleine de bonté !
Des saints c'est la félicité,
Disait-elle, que tu m'octroies.
Le jour venu, le chapelain,
Pour mieux jouir de sa nonnain,
La conduit en terre étrangère.

En croupe allait l'esprit malin,
Qui les dirigea de manière
Que le moine, à tout vice enclin,
Rendit la nonne familière
A tous les péchés qu'on peut faire,
Quand on suit le mauvais chemin.

Bientôt tous les deux se brouillèrent,
Se battirent, se séparèrent.
La nonne cherche le plaisir
Chez les cordeliers, chez les carmes ;
Quitte le froc pour des gens d'armes,
Jour et nuit veut se divertir.
Mais, quelle que soit sa folie,
Jamais ne presse dans ses bras
Moines, mariniers ou soldats,
Sans s'écrier *Vierge Marie !*
Et jamais ne prend ses ébats,
Sans qu'elle ne l'en remercie.

Cela dura huit ou dix ans,
Plus ou moins ; j'ignore le temps.
Or, le diable qui lui voit faire
Plus qu'on n'en fait à l'ordinaire
Pour aller à damnation,
Croit que cette âme criminelle,
Déjà dans la noire séquelle
Est mise sans rémission ;

Qu'en conséquence, dès ce monde,
Il peut commencer son tourment.
Si le diable en fraudes abonde,
Il est stérile en jugement.

Ainsi se hâtant de lui nuire,
Il lui ravit soudainement
Tout ce qui peut à mal l'induire.
Plus d'amants, d'amis, de plaisirs :
Ses yeux éteints n'ont plus de charmes ;
Ses nuits coulent dans les alarmes ;
Elle ne vit que pour souffrir.

Enfin, ne sachant plus que faire,
Elle forme un jour le dessein
De retourner au monastère ;
Mais n'osant y rentrer soudain,
Elle vient dans le voisinage,
Tourne autour, s'informe au village
De ce qu'on fait dans le couvent,
Et si l'on y parle souvent
D'une sœur qu'on nommait Christine,
Et qui, dit-elle, un beau matin,
Quitta l'emploi de sacristine
Pour fuir avec le chapelain.

Chacun lui dit qu'elle est trompée,
Que Christine cette humble sœur,
Chaste, modèle de pudeur,
A prier toujours occupée,
De ce saint couvent est l'honneur.

Ne pouvant rien du tout comprendre
A ce discours qui l'interdit,
Elle se tait, attend la nuit,
Puis vers le moutier va se rendre.

Elle soupire en le voyant,
Craint qu'un ange ne la repousse,
A la porte frappe humblement :
Une femme ouvre sur-le-champ,
Et dit de la voix la plus douce :
Christine, je vous attendais.
Entrez, entrez ; car je savais
Qu'un jour la brebis égarée
Du bon pasteur se souviendrait,
Et, de peur d'être dévorée,
Au bercail enfin reviendrait :
Votre cellule est préparée.

De sœur Christine, en l'écoutant,
Un saint repentir perçait l'âme.
Muette de saisissement,
Elle regardait cette femme ;
Mais tout à coup apercevant
Une auréole de lumière,
Elle reconnut pleinement
Tous les traits de la Vierge mère.
Or voyez, mes chers auditeurs,
Combien la Vierge est débonnaire.
Pour dérober aux saintes sœurs
Le mal que Christine a pu faire,
Elle prit dans son monastère
Et sa figure et son habit :
Toutes ses fonctions remplit,
Chantant au chœur, sonnant matine,
Le réfectoire balayant,
Et le soir la lampe allumant :
Si qu'on la prit pour sœur Christine,

Jamais d'un tel événement
Personne n'eût eu connaissance,
Si Christine en se confessant,
N'en eût parlé par pénitence ;

Et pour marquer sa repentance,
N'en eût fait enfin confidence
Aux autres nonnes du couvent.

Elle en fut mille fois plus chère
A son abbesse, à chaque sœur :
Et toutes, pour la Vierge mère,
Eurent encor plus de ferveur.
Leur zèle est pur et bien sincère ;
Car il n'en est point qui n'espère
En même cas, même faveur.

GUDIN (d'après un fabliau ancien.)

LE DOREUR

Alcidalis veuve, et dit-on fort sage,
Avait pour fruit d'un heureux mariage
Deux filles, dont l'une encore au berceau,
L'autre déjà le fait d'un jouvenceau.
Ces deux enfans faisaient tout le soin de leur mère :
Il en est un pourtant qu'à l'autre elle préfère,
La cadette avait le dessus.
La mère l'allaitait; il est juste qu'on aime
Et qu'on s'attache plus
A l'enfant qu'on nourrit soi-même
Qu'à ceux qui sont déjà tout drus.

Babiche était le nom de notre bien-aimée,
Céphise celui de l'aînée.
Alcidalis remuant l'enfançon,
Disait toujours : Voilà ma Babichon,
Voilà ce cher bouchon de sa mère adoré,
Voyez comme elle est belle et blanche;
C'est un petit conin doré
Que je veux marier dimanche.

Céphise à ce discours si souvent répété,
Disait tout bas avec simplicité :
Ah! que je suis infortunée!
Si je l'avais doré, je serais mariée.
Quoi donc! ma sœur le sera devant moi?
Si je ne l'ai pas fait comme elle,
Hélas! est-ce ma faute à moi?
Que notre mère est injuste et cruelle!
Mais quoi! mal à propos je me tourmente ici,
Puisque tout près de notre porte
Loge un doreur qui peut bien faire en sorte
De me tirer de ce souci :
Si je l'allais trouver? Le lendemain Céphise
Se lève du matin, s'accommode, se frise,
Puis court chez Licidas, c'est le nom du doreur.
Je viens, lui dit-elle, monsieur,
Pour vous consulter sur une petite affaire.
Le galant Licidas répond avec douceur :
Nous sommes seuls ici, dites-moi, sans mystère,
Ce que vous avez sur le cœur,
De tout le mien je veux vous satisfaire.
La belle, après avoir quelque temps hésité,
Pensa s'en retourner sans dire
Ce qui tenait son esprit agité;
Mais, le désir pressant de se voir dans l'empire
De l'Hymen l'emporta sur sa timidité.
Ce dieu donne aux gens qu'il inspire
Souvent moins de raison que de témérité.
Sachez donc le sujet qui près de vous m'amène,
Dit Céphise au jeune doreur,
Ma mère a moins pour moi d'amour que pour ma sœur,
Et, ce qui redouble ma peine,
C'est qu'hier, remuant ce poupon préféré,
Elle fit voir combien pour lui seul son cœur penche,
En disant que c'était son cher conin doré,
Qu'elle la marierait dimanche.
Comme par un fâcheux hasard
Cette couleur n'est pas la mienne,

Je viens vous demander le secours de votre art.

Suffit, dit Licidas, je ferai qu'il advienne
Que l'ayant bien doré, de l'hymen ayez part.
Or, pour que tienne la dorure,
Il est besoin, Céphise, d'y limer.
— Soit fait ainsi, reprit-elle ; on endure
Quand par l'espoir on se sent animer.
Enfin le gars vous la met en posture ;
Sans perdre temps à badiner,
Fit ce qu'on fait en heureuse aventure
Et ce qu'on peut aisément deviner.
Très-content fût le drôle d'étrenner,
Mais ayant bien limé la chose outre mesure
Et ne pouvant l'œuvre mieux façonner :
Or ça, dit-il, ne vous déplaise,
Céphise, il est temps de dorer.
La belle dit : Pourquoi ? nous pouvons différer,
Limez, limez toujours, nous dorerons à l'aise.

GRÉCOURT.

L'AUMONE

A l'huis d'un couvent de Cythère,
Un franciscain quêtait, besace au dos.
Dieu vous aide ! dit la tourière ;
Mon révérend, laissez-nous en repos !
— Mais Dieu veut qu'on fasse l'aumône,
Reprit le frère. — Il parle en bon chrétien.
Qu'il entre ! cria la matrone,
Et prenne ses ébats pour rien.

DESBIES. (*Passetemps des mousquetaires.*)

LA DEVINERESSE

Alidor habitait sa terre,
Et l'on y voyait quelquefois
Une troupe vive et légère
De ces beautés à tant par mois,
Qu'un sage ne courtise guère.
Cependant il faisait sa cour
A sa voisine la comtesse,
Et lui fit porter, un beau jour,
Des pêches d'une rare espèce,
Modèle des pommes d'amour.
— C'est excellent, mon cher Lafrance;
Et comment se porte Alidor?
— Au mieux, répondit le butor :
Après la panse vient la danse,
Puis on joue, et l'on boit encor;
Nous avons quatre demoiselles.
— Mais vraiment, je crois qu'il est fou!
— Madame, je le crois itou;
Car j'ai vu de mes deux prunelles,
En allant prendre ce panier,
Qu'il en foutait une au grenier.

VASSELIER.

L'INCRÉDULE

Alise, ma chère merveille,
Sur mon âme, je ne mens pas,
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne sommeille.
Que si, malgré tous les propos
Témoins de mon peu de repos,

Vous croyez que je dissimule,
Couchez cette nuit avec moi,
Et vous verrez, belle incrédule,
Comme je suis digne de foi.

MOTIN.

LE MAL D'AVENTURE

Alison se mourait d'un mal
Au bout du doigt, mal d'aventure.
— Va trouver le frère Pascal,
Lui dit sa sœur, et plus n'endure;
Il a fait mainte et mainte cure,
Ses remèdes sont excellents :
Il en a pour le mal de dents,
Pour l'écorchure et pour l'enflure.
Va donc, sans attendre plus tard;
Le mal s'accroît quand on recule;
Et donne-lui le bonjour de ma part.
Elle va, frappe à la cellule
Du révérend frère Frappart.
— Bonjour, mon frère, Dieu vous gard,
Dit-elle, ma sœur vous salue,
Et moi qui suis ici venue
Lasse à la fin de trop souffrir;
Mais ma sœur vient de me promettre
Que vous voudrez bien me guérir
De ce doigt qui me fait mourir;
Non je ne sais plus où le mettre.
— Mettez, dit Pascal, votre doigt
Le matin en certain endroit
Que vous savez. — Hélas ! que sais-je?
Répond Alix, où le mettrai-je?
Dites-le moi, frère Pascal,
Tôt, car mon doigt me fait grand mal.

— O l'innocente créature!
Avez-vous la tête si dure?
Certain endroit que vous savez,
C'est l'endroit par où vous pissez.
Eh bien, m'entendez-vous, Alise?
— Mon frère, excusez ma bêtise,
Répond Alix, baissant les yeux;
Suffit, je ferai de mon mieux,
Grand merci de votre recette;
J'y cours, car le mal est pressé.
— Quand votre mal sera passé,
Venez me voir, Alisonnette,
Dit le frère, et n'y manquez pas.
Soir et matin à la renverse,
Suivant l'ordre du bon Pascal,
Elle met remède à son mal.
Enfin l'abcès mûrit et perce;
Alison guérie va soudain
Rendre grâce à son médecin,
Et du remède spécifique
Lui montre l'étonnant succès.
Pascal, d'un ton mélancolique,
Lui repart : — Un pareil abcès
Depuis quatre jours me tourmente,
Vous seriez ingrate et méchante
Si vous me refusiez le bien
Que vous avez par mon moyen;
Alix, j'ai besoin de votre aide,
Puisque vous portez le remède
Qui, sans faute peut me guérir.
Eh quoi! me verrez-vous mourir
Après vous avoir bien guérie?
— Non, dit Alix, non, sur ma vie,
Je ferais un trop grand péché;
Ne me sera pas reproché
Tel crime... Allons donc, je vous prie,
Guérissez-vous, frère Pascal,
Approchez vite votre mal.

A ces mots don Pascal la jette,
Sans marchander, sur sa couchette,
L'étend bravement sur le dos
Et l'embrasse. — O Dieu! qu'il est gros!
Dit Alix; quel doigt! Eh! de grâce,
Arrêtez... je le sens qui passe.
— Ma chère Alix, attends un peu,
Je me meurs... souffre que j'achève.
— Ah! reprit Alix tout en feu,
Vous voilà guéri, l'abcès crève.

VERGIER.

TOUCHER L'AIGUILLE FAIT SONNER L'HORLOGE

Alix à pleine main tenait
Le manche à Thibault qui frétille;
Thibault du cul carillonnait,
Comme Alix maniait la cheville.
— Vilain, vous pétez, dit la fille.
— Quoi, dit Thibault sans s'étonner,
Penses-tu tant tourner l'aiguille,
Sans faire l'horloge sonner?

JEAN AUVRAY (*Banquet des Muses.*)

LE MARI VENGÉ

Alix a vingt amans qui, chez la bonne dame
Sont également bien reçus.
Je viens, dit son mari, de faire vingt cocus.
— Comment donc? — J'ai baisé ma femme.

LEBRUN (*Épigr. de Lebrun*, 1714, p. 235.)

LE PARAPHERNAL (1)

Alix touchait à son automne,
Déjà son front se couvrait de pavots,
Sans que des fleurs qu'on moissonne à Paphos
Elle eût jamais composé sa couronne,
Heureusement, le plus lourd des fardeaux,
Dans tous les temps, ce fut un pucelage:
A le porter, Alix perd son repos,
Et cherche enfin quelqu'un qui l'en dégage.
Mais, pour goûter ces transports si touchants,
Ces riens si doux qui sont tout quand on aime,
L'art d'être deux qui fait le bien suprême,
Pour le goûter, il faut avoir quinze ans ;
Il faut une âme. Alix n'a que des sens ;
Alix surtout n'est plus dans son printemps.
Sans vouloir donc s'abuser elle-même,
C'est à l'Hymen qu'elle offre son encens.

L'Hymen protége et la vieille et laide ;
A Vulcain même il donne une moitié.
Tout lui convient ; à son pouvoir tout cède
Quand à Plutus il s'est associé.
Or, sur Alix répandant la richesse,
En bons deniers, Plutus lui redonnait
Ce que le temps en beauté lui prenait,
Pour un amant, la beauté, la jeunesse,
Le cœur surtout, voilà le vrai trésor.
Mais en ménage un époux veut de l'or.

---

(1) *Paraphernal* est un terme employé dans les contrats de mariage. Le bien *dotal* est celui qu'une femme apporte dans la société conjugale, et dont le mari a l'administration; le bien *paraphernal* est celui dont elle se réserve la disposition à elle seule.

C'est peu pour lui, Vénus, que ta ceinture,
Si l'on n'y joint la bourse de Mercure.
Alix l'avait cette bourse, et bientôt
Certain Gascon, de brillante encolure,
Vint lui montrer le mari qu'il lui faut.
Jeune, nerveux, d'une forte équarrure,
Les sourcils noirs et les mollets charnus,
Promettant fort et tenant encore plus ;
C'était Hercule au gré de la nature,
Mais la fortune en avait fait Irus ;
Il n'avait rien, grand motif pour le prendre.
Elle espérait que ses nombreux écus
Sauraient en faire un époux vif et tendre.
Il pouvait l'être ; il se pouvait aussi
Qu'ayant donné sa main et sa cassette,
Des ris, des jeux déplorant la retraite,
Elle eût un maître, au lieu d'un bon mari.

Pour prévenir cet abus redoutable,
Paraphernal est le mot secourable
Qu'en son contrat elle fait énoncer ;
De son argent maîtresse invariable,
Elle veut seul en pouvoir disposer.

La clause passe, on vole au presbytère ;
A son pasteur, Alix, baissant les yeux,
Vient demander la liberté de faire
Ce que sans lui les filles font bien mieux.
L'ayant reçue, elle part satisfaite,
Brûlant de voir ce que c'est qu'un époux,
Et d'éprouver si dans une couchette,
Lorsqu'on est deux, le sommeil est plus doux.

Peut-être ici, Muse trop téméraire,
Il conviendrait de tirer le rideau.
Si toutefois vous ne sauriez vous taire,

Que la pudeur guidant votre pinceau
Ne laisse voir que le coin du tableau,
Peignez l'époux au jardin de Cythère,
Ouvrant la fleur sans jamais la cueillir ;
Par ses baisers excitant le désir,
Bref, faisant tout, hors ce qu'il fallait faire.
Alix s'en doute, Alix n'ose en parler,
Elle attendait victime obéissante,
Qu'un dard lancé d'une main caressante,
Vînt à l'Hymen tendrement l'immoler.
L'époux rusé confondit son attente.
Dans tous ses sens quand il a mis le feu,
Très-brusquement il interrompt son jeu,
Lui dit bonsoir, et ferme la paupière.
Alix l'ouvrit durant la nuit entière,
Et son dépit invoqua tour à tour
L'Hymen, Morphée et Priape et l'Amour,
Mais aucun d'eux n'entendit sa prière ;
Vierge et martyre elle revit le jour.
Jusqu'à la nuit elle espérait encore ;
Cette nuit vint sans combler son ardeur.
Lasse à la fin, voyant lever l'aurore,
Sans voir lever le plaisir pour son cœur,
L'œil tout en feu, réveillant son dormeur,
Elle lui tint à peu près ce langage :
De mon époux quand je reçus la foi,
Je me flattais d'en jouir sans partage.
Tes mains, ta bouche, il est vrai, sont à moi,
Mais n'as-tu rien à m'offrir davantage ?
Pour qui garder certain je ne sais quoi,
Dont la nature a paré ton corsage ?
Lui qui paraît en donner le signal ?
— Oh ! dit l'époux, c'est mon paraphernal,
Chacun le sien. — Pleine d'impatience,
A ce propos, du lit elle s'élance,
En cent morceaux va mettre le contrat,
Dût son transport n'obliger qu'un ingrat.
Point ne le fut. Elle eut sa récompense

Ce qu'en commun l'époux mit à son tour,
A dame Alix fit répéter sans cesse :
Les plus beaux jours que donne la richesse
Ne valent point une nuit de l'amour.

RIGOTTIER *(Délass. du boudoir*, p. 20.)

ÉLECTION D'UN MAIRE

Alix disait à son époux Martin :
Dans notre bourg on doit élire un maire ;
Tu le seras ; car encor ce matin
Notre curé l'a dit à ma commère ;
Nos habitants ainsi l'ont résolu.
— C'est leur avis ; mais ce n'est pas le nôtre ;
J'aimerais mieux cent fois être cocu !
— Eh ! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre.

L. PONS, de Verdun.

ÉPIGRAMME

Alix malade et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : il faut vous confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme ?
— Oui, je le veux, lui répondit la dame.
Qu'à père André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence,
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
— C'est père André, celui qui d'ordinaire

Entend Alix en sa confession.
— Vous demandez, reprit alors le frère,
Le père André le confesseur d'Alix ?
Il est bien loin. Hélas ! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

LA FONTAINE.

D'ALIX

Alix me jure fermement
Que point elle ne s'abandonne
Qu'à ses amis tant seulement.
Je m'en rapporte à son serment,
Et la crois, car elle est si bonne
Qu'au monde elle ne hait personne.

Cl. MAROT.

LA COMMÈRE CHARITABLE

Alix mourut. Le jour qu'au cimetière
On la portait, une sienne commère
Court au logis du veuf désespéré.
Après qu'on eut lamenté, soupiré
De part et d'autre, et dit la litanie
Des qualités qu'avait pendant sa vie
La pauvre Alix, notre veuf saute au cou
De sa voisine, et feignant d'être fou,
Allait beau train ; mais pour troubler l'affaire
Le sort illec amène le compère.
Quels importuns que messieurs les époux !
— Voisin, dit-il, vous allez un peu vite ;

En autre temps, tudieu! que feriez-vous?
La femme alors, sans paraître interdite,
Repart : Mon fils, ne te mets en courroux;
Faut excuser les sottises des fous.
Pour moi qui suis la partie outragée,
Et qui connais combien par la douleur,
En ce moment, sa tête est dérangée,
Je lui pardonne, hélas! de tout mon cœur.

Gr. de Nantes (Extr. des *Œuvres* de Grécourt, éd. d'Amsterdam, t. IV.)

LA VIEILLE PRÊCHEUSE

Alix, que nul galant n'a pu trouver revêche,
Sur ses vieux jours enfin au diable a renoncé;
Aussitôt la voilà qui prêche :
« Craignez, fuyez le monde, il est vil, insensé. »
Et l'éternelle pie-grièche
Enfile coup sur coup mille traits tous pareils.
Corinne dit : Je cède, et sans discours plus amples,
Alix, je suivrai vos conseils,
Quand j'aurai suivi vos exemples.

Borde (*Anth. fr.* 1816).

D'UNE QUI FEIGNAIT ÊTRE GROSSE D'ENFANT

Alix qui son ventre portait
Enflé de neuf mois et huit jours,
Et mal à l'amari sentait,
Fait appeler à son secours

La sage-femme, et force atours
De langes et drapeaux apprête,
Comme femme d'accoucher prête.
Quand la sage-femme approcha,
Levant une cuisse dépite,
Son fessier large elle lâcha
Et criant : Sainte Marguerite!
De quatre gros pets accoucha.

SAINT-ROMARD (*Le Trésor*, 1550).

ÉPIGRAMME

Alix, se voyant outragée
Par son vieux cocu de mari,
Disait d'un courage marri :
Je m'en verrai bientôt vengée!
Cette putain ne manqua pas,
Car la nuit, prenant ses ébats
Avecque lui dedans sa couche,
Elle le berça tellement,
Qu'après un long ravissement,
Il devint froid comme une souche:
Ce pauvre homme fut si ravi.
Que l'âme lui sortit du vit.

(*Parn. satyr.*

LE BON MARIAGE

Alix veut m'épouser : c'est un bon mariage,
Ce parti, dites-vous, est fort avantageux,

Vous n'avez pas de bien. Il est vrai que des cieux
Alix reçut l'opulence en partage;
Mais elle est d'un esprit difficile, hargneux :
Je deviendrais sans doute avec cette mégère
Moins pauvre, mais plus malheureux.
Le repos est un bien qu'aux autres je préfère;
Par les offres d'Alix je ne suis point tenté :
Mon cœur encore mieux s'accommode
D'une tranquille pauvreté,
Que d'une richesse incommode.

Ant.-L. Lebrun.

LE GROS MOT

Allant au tombeau de saint Diacre,
Deux dames de haute vertu
Trouvèrent l'embarras d'un fiacre,
Qui, pour un cheval abattu,
Jurait et fermait le passage.
L'une d'elles, d'un ton dévot,
Disait : Ce cocher n'est pas sage;
Entendez-vous ce vilain mot
Que sans cesse il a dans la bouche?
On devrait punir ce maraud.
— Oui, son impudence me touche;
Mais j'y trouve un autre défaut,
C'est que je ne crois pas, ma chère,
Que ce mot, à nous interdit,
Ait été fait pour être dit
Dans les transports de la colère.

Piron.

MADEMOISELLE ALLARD

Allard, cette vive danseuse,
Que le soir nous applaudissons
Pour sa grâce libidineuse,
La nuit, avec maints polissons,
De l'Arétin suit les leçons,
Comme une intrépide joûteuse.
Elle se coiffe tous les jours
Avec des plumes, la bergère,
Pour nous montrer qu'elle est légère,
Comme au théâtre, en ses amours.
Mais enfin, elle est compromise,
Cette aimable légèreté.
Au flacon de la volupté,
Bien peu qui boivent et ne se grisent.
C'est la taille s'épaissit,
La jupe qui se raccourcit,
Le petit nénet qui se hisse
Au dessus du maudit corset,
Qui si doucement le pressait,
Et qu'il faut que l'on élargisse,
Tant il absorbe de lacet!
On ne danse plus, mais on glisse...
Enfin, tout prouve, comme on dit,
Que sur le devant on bâtit :
Or, il n'est qu'un fou qui bâtisse.
La pauvrette se désolait,
Et sœur Arnould la consolait :
« Quoi! faut-il qu'on se désespère,
Pour si peu! L'enfant de son père
Tiendra sans doute un sort heureux.
Voyons, quel est-il? — Las! ma chère,
Ce sont eux!.. »

La Chabeaussière.

POLISSONNERIE (1)

Allez, enfants de mon génie,
Allez, suivez votre destin ;
Mais en passant, je vous en prie,
Annoncez-moi chez le voisin.

(*Rimes gauloises.*)

A DE FAUSSES FLEURS

Allez, rose trompeuse et feinte,
Et vous, lis imposteur, chez Dulac acheté,
Allez sur le teint d'Araminte,
Feindre encor la jeunesse et mentir la beauté.

ECOUCHARD LEBRUN.

QUATRAIN

« Allez vous faire foutre ! » en propre original
Ce dit dame Macette à la belle Florence.
Elle la prit au mot : fit-elle bien ou mal,
Puisqu'elle était sujette aux lois d'obéissance ?

(*Cabinet satyr.*)

---

(1) On attribue ce quatrain à Talleyrand. Il est nécessaire de donner la clef de l'énigme. Le *poëte* importunait de ses rimes je ne sais quelle beauté cruelle qui y répondit en prose, qu'elle ferait de ses vers.... *certain usage*. Le galant riposta par la malice assez leste ci-dessus rapportée.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Allons, Babet, il est bientôt dix heures :
Pour un goutteux, c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne agaçante et jolie
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux demain, bravant la médisance,
Au Cadran-Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, etc.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais :
Auprès de moi coule des jours paisibles ;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'amour par eux m'a rendu sa puissance ;
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?
Allons, Babet, etc.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jockey vous amuse ;
Mais, songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, etc.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!
Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.
Ne pleure point, va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

BÉRANGER.

ON Y VA!

SOUVENIRS D'UNE FEMME DE CHAMBRE

Allons bon! v'là encor qu'on m' sonne!
Ah! qué baraqu'; je n' comprends pas
Que pour si peu d' gag's qu'on y donne
On puiss' faire autant d'embarras.
Quand c' n'est pas madam' qui m' tracasse
Et m' dérange à tous les instants,
C'est m'sieu qu'il faut que j' satisfasse,
J' n'en peux plus, quoi! j' suis sur les dents!
Pour un' femm' seule,
J' suis pas bégueule,
Mais j'en ai jusque-là!
On y va! On y va!

J' n' ai pas toujours, quoiqu'il paraisse,
Servi des gens comm' ces grigous;
J'ai d'meuré chez un' vraie comtesse:
C'est là qu' mon sort était bien doux.
Mais m'sieu son fils, un vrai vicomte,
Profita d' mon ingénuité
Pour me fair' comprendre, à ma honte,
Qu'on a tort d'avoir trop d' bonté.
Pour un' femm', etc.

J'eus un artiste aussi pour maître,
Chose étonnante, il ne me doit rien ;
Et j'y serais encor peut-être,
Vu que j' m'y trouvais assez bien.
Mais sa femm', qui n'était point belle,
S'en vint m' chanter des orémus,
Parc' qu'un' fois j' lui servis d' modèle
Pour peinturlurer un' Vénus.
Pour un' femm', etc.

Sortant d' là, j' fus chez une actrice,
Quel beau jour pour l'ans' du panier !
Puis, l' soir j'allais dans la coulisse
Causer un brin près du pompier.
J'y prenais un plaisir extrême,
Quand j'appris, ma foi ! par hasard,
Que c' pompier n'était jamais l' même,
Mais hélas ! il était trop tard !
Pour un' femm', etc.

Y a plus qu'un' chos' qui pourrait m' plaire,
Ça s'rait d' servir un vieux garçon ;
Et, pour qu'il m' fass' son héritière,
Comm' je l' mettrais dans du coton !
J'ai d' l'acquis, de l'expérience,
D'ailleurs il pourrait m'éprouver,
Avec du temps et d' la patience,
On n' sait pas c' qui peut arriver !
Pour un' femm' seule,
J' suis pas bégueule,
Mais j'en ai jusque-là,
D' la baraqu' que voilà.

HOUSSOT.

BLAISE ET BABET

Allons, Babet, parle-moi franchement,
Disait un jour Blaise à sa ménagère;
Tu sais combien je t'aime, et que, pour l'ordinaire,
Je te crois en tout point, et même aveuglément,
Il est vrai que jamais je ne te vis rien faire
Qui pût me chagriner en aucune façon.
Mais, tiens, j'ai là certain petit soupçon
Sur lequel, entre nous, j'ai besoin qu'on m'éclaire.
N'est-il pas vrai que le voisin Lucas,
Soit dit sans t'offenser, ma chère,
Lorgne un peu de près tes appas,
Et que parfois, en certains cas,
Le drôle va si loin qu'il t'en met en colère ?
Je pourrais te citer cent traits sur cette affaire.
Il en est un par dessus tous
Que tu ne nieras pas : on prétend que dimanche,
Notre homme à pas de loup s'étant glissé chez nous,
Il te fit si bien les yeux doux
Qu'il parvint... — Quelle horreur ! Écoute, je suis franche,
Et je m'en vais te conter tout ;
Mais écoute-moi jusqu'au bout.
Il est bien vrai que Lucas m'aime,
Il vint chez nous dimanche sur le soir
Je le reçus, t'en aurais fait de même ;
Sur ce point nous sommes d'accord.
Il s'assit près de moi ; je reculai d'abord,
Mais, quand je vis la peine extrême
Que ce mouvement lui causait,
Je me rapprochai de moi-même,
Et j'en conviens, car c'est un fait.
Etant donc ainsi rapprochée,
Et sans que je songeasse à rien,
Voilà qu'en un clin d'œil, ma chaise bel et bien
Se trouve en arrière penchée,
Par la malice du vaurien ;

Puis, tout à coup, sans dire gare,
N'écoutant plus que son projet
Entre mes deux bras qu'il sépare
Il s'élance aussi prompt qu'un trait.
Si, que dans les transports d'une ardeur sans seconde,
Tout par lui, je l'avoue, pouvait être tenté...
Mais, je te jure, en vérité,
Mon bon ami, qu'il vint du monde.

(Drôleries poétiques, 1861, p. 30.)

LA DOUBLE CHASSE

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*

Allons, chasseur, vite en campagne;
Du cor n'entends-tu pas le son?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Pars, et qu'auprès de ta compagne
L'Amour chasse dans ta maison.
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on?
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,
La bête pleure; on lui répond :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déjà mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enfles le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.

BÉRANGER.

BAISER

Allons dans ce pré verdelet
Cueillir des fleurs, traire du lait,
Disait Amarylle à Tityre.
— Belle, autre lait je ne désire
Que celui de ton sein gentil,
Fort à propos répondit-il ;
Ni d'autres fleurs je ne souhaite,
Que les œillets de ta bouchette,

L'abbé JEAN LE BLANC (*Rimes gauloises.*)

HISTOIRE D'UN CARME ET D'UNE PETITE FILLE

POT-POURRI

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Allons, il faut écrire
Pour calmer mon souci :
Messieurs, qui savez lire,
Lisez ce conte-ci.
Par ma foi ! j'ai bien ri
Quand j'appris cette histoire.
Un gros carme et Nanon,
Don, don,
Héros de ce fait là,
La la,
Vont le rendre notoire.

Air ; *J'ai du bon tabac.*

Père Anselme un jour
Rencontrant Nicette,
Jolie et simplette,
Lui joua ce tour.

Air : *Je viens devant vous.*

Où vas-tu, mon cœur,
Dit l'égrillard à la fillette,
Où vas-tu, mon cœur,
Si matin, avec tant d'ardeur ?

Air : *D'Exaudet.*

Je m'en vais
Ici près
A la ville,

Vendre les œufs que voilà.
— De grâce, reste là :
C'est chemin inutile.

Air : *Voulez-vous que de Fanchette.*

Je te donnerai, poulette,
Deux fois le prix de tes œufs.
Si tu veux que sur l'herbette,
Nous nous reposions tous deux.
Ne sois pas sévère,
Gentille laitière,
Et je vais te faire
Un bien délicieux.

Air : *D'un bouquet de romarin.*

Parlez, que demandez-vous,
Mon révérend père ?
Que faire ? dépêchons-nous,
Car je crains ma mère.

Air ; *Du petit mot pour rire.*

Permets-moi de porter la main
Sur cette gorge de satin
Qui cause mon délire,
— Mais vous êtes fou, quel dessein !
Fi ! c'est un péché très-vilain,
Je ne veux pas (*bis*), non, je ne veux pas rire.

Air : *Tout en tremblant.*

Tout en tâtant,
Tout en fouillant,
Anselme avec audace
Allait toujours son petit train,
Et galopait fort de la main.

— Cessez, papa,
Laissez ça là.
— Eh! morbleu, quelle grimace!
Laisse-moi baiser ce sein.

Air : *Du mirliton.*

— Que voulez-vous donc me faire?
Dieu! que vous êtes pressant!
Je vais me mettre en colère.
— Laisse-moi voir, mon enfant,
Ton p'tit mirliton, mirliton, mirlitaine,
Ton p'tit mirliton, don, don.

Air : *Des Fraises.*

— Mais qu'est-ce qu'un mirliton,
Dites-le moi, mon père?
J'ignorons dans not' canton
Les biaux noms qu'on baille à mon
Affaire (*ter*).

Air : *L'amant frivole et volage.*

A l'instant, plein de courage,
Sur la terre il la coucha,
Et dans sa lubrique rage,
Comme un lièvre il fourragea;
Et de baisers pleins de flamme
A gogo se régala;
Ce faisant, la méchante âme
Fredonnait *Alleluia!*

Air : *D'un menuet connu.*

Aye! aye! ah! vous m'écorchez,
Ciel! que vous êtes sanguinaire!
Mais que me fourrez-vous donc là?
C'est m'empaler, da!

Air : *On dit qu'à quinze ans.*

Comment nommez-vous,
Dit en soupirant l'innocente,
Comment nommez-vous
Cette cheville à boucher trous ?

Air : *Mon petit cœur.*

— Mon petit cœur, vois sa couleur vermeille,
Comme il est rouge, ardent comme un brandon ;
Comme il est dur ! — Oui da, mais c'est merveille,
— C'est un outil digne de ton minon (*bis*).

Air : *Êtes-vous de Chantilly.*

Mais, puisque tu veux, bijou,
Savoir le nom du joujou
Que va serrer ton étui ;
C'est un gros vi... caire, voire,
C'est un gros vi... caire, voui.

Air : *Dans les gardes françaises.*

L'aventure est nouvelle,
Et les noms vont au mieux ;
Ainsi, dans ta chapelle,
Nicette, si tu veux,
Nous mettrons le vicaire :
Il sera, par ma foi !
Dans ce beau presbytère
Aussi content qu'un roi.

Air : *Amour, amour, son ton empire.*

— Ah ! la porte de ma chapelle
Est trop étroite, mon ami ;
Cette monstrueuse alumelle
N'entrera jamais qu'à demi ;

Je me pâme... ah ! je meurs... arrête,
Où t'emporte une ardeur indiscrète ?

Air : *O filii et filiæ.*

— Va, la porte s'élargira,
Dit le carme, et puis il poussa
Tant qu'enfin le vicaire entra,
Alleluia !

Air : *Venez, peuple chrétien.*

Nicette se pâmant
Après mainte secousse,
Disait, en se mourant :
Que cette mort est douce !

Air : *La noble chose.*

Ah ! qu'un vicaire
Procure de plaisir !
Poursuis, cher père,
Je veux encor mourir.

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

Et ces deux blocs arrondis,
Vrais trésors des carmes,
Quel est leur nom, que font-ils ?
Oh ! qu'ils ont de charmes !
Mais ces deux noyaux velus
Ne sont-ils pas superflus ?
Dit la simple Nice, ô gué !
Dit la pauvre Nice.

Air : *Quoi ! ma voisine.*

— Ce sont des marguilliers, ma belle,
Et des témoins ;
A l'introît dans la chapelle,
Ils sont au moins

Pour accompagner le vicaire,
Gardes prudents,
Et seconder son ministère
Coadjuteurs et confidents.

Air : *L'hiver et la froidure.*

— Ah ! quel plaisir suprême
Me ravit à moi-même
En faisant ça !
Mon extase est extrême :
La sentez-vous de même
En faisant ça ! (*ter,*

Air : *Annette répond à cela.*

Anselme répond à cela :
Eh mais ! oui dà !
Je sens bien ça,
Ça fait grand plaisir d'être là.
Nicette, hélas !
Mais ça n' dur' pas.

Air : *Enfant d' Paris, quel temps fait-il ?*

— Mais, qu'est-ce ça,
Que sens-je là ?
Qu'as-tu, pauvre vicaire ?
Mais, qu'est-ce ça,
Que sens-je là,
Mon père, mon père ?

Air : *Eh mais, oui da !*

— Ma chère, ta chapelle
A comblé son désir,
Et s'il pleure, ma belle,
C'est chagrin d'en sortir ;
Eh mais, oui da !
C'est que le drôle se plaisait fort là.

Air : *Du serin qui te fait envie.*

Après avoir foulé l'herbette,
Dans un amusement si beau,
Nice arrangea sa collerette
Et repartit pour son hameau,
Mais en regrettant le vicaire
Qui lui causa tant de plaisirs
Et les yeux fixés vers la terre,
Nageant dans le feu des désirs.

Air : *Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.*

Qu'un vicaire est amusant!
N'est-il pas vrai, mon enfant?
Dit le carme en s'en allant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en;
Venez tous les jours céans,
Et nous en ferons autant.

Air : *Je le tiens, ce nid de fauvettes.*

Tout en rêvant à son vicaire,
Nicette gagna son réduit,
Se promettant de satisfaire
Incessamment son appétit.

On s'attend bien à voir le lait répandu et les œufs cassés dans le fort du combat, et ce que la postérité ne voudra pas croire, il y eut effusion de sang. Mais ceci ne me regarde pas, je dirai seulement qu'on paya les dommages, et puis :

Anselme prit de Nicette congé,
Tête baissée et fort bien soulagé.

(Extrait de la *Lyre gaillarde*, 1783.)

EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE

Allons, la garce, haut la quille!
Mon vit est crânement drissé.
Ouvre-moi ta large écoutille,
Embarque-moi : je suis pressé.
J'ai dans mes couill's, faut que j' te l'dise,
Six mois de foutre à dégorger,
Et si tu veux d'ma marchandise,
Aide-moi donc à décharger!

Allons donc! ne fais pas la fière,
Montre-moi tout's tes nudités;
Fourr'-moi ton doigt dans le derrière :
J'ai fait hier mes nécessités.
A ton con donne du tangage,
N'sois pas raid' comme un vieux ponton,
Et ne laisse pas à l'ancrage
Ma pine au milieu de ton con.

N'y a pas d'bon sens d'être si large!
Dans ton goulet il vente à mort,
Et si tu veux que je décharge,
Vieille carcasse, vir' de bord.
Dans l'trou d'ton cul faut que j' m'affale;
Tâch' de ravaler ton étron,
Pour que je n'sorte pas d'la cale
Avec un chapeau de goudron.

Maint'nant que j' tai, sacré' vessie,
Galipoté le fondement,
J'te préviens qu' j'ai z'une avarie
Qui me rong' tout le tour du gland;
J'ai de morpions un' populace,
J'ai la vérole à m'affaler.
Tu vois donc bien, sacré' carcasse,
Que t'es foutue, qu'tu vas couler.

RÉPONSE DE LA CARCASSE

Depuis deux heur's que tu m' patrouilles
Le trou du cul, je n' te dis rien;
Puis encore je te chatouille
Pour ton plaisir l' dessous d' l'engin;
Et pour prix de ma complaisance,
La vérole tu m'as foutu :
Heureusement qu' j'ai pris l'avance,
Car depuis six mois j'en ai plein l'cul.

ALPH. KARR. (*Parn. sat. XIXe siècle*, I, 143.)

CHANSON

Air : *Frère Frapart disait en danse.*

Alors qu'au blanc d'une muraille
Je vois de ces engins puissants,
Dedans ma pensée je me raille
De ceux qui les peignent si grands.
O la malheureuse canaille!
Ce ne sont que traîtres maudits,
De les peindre de grande taile,
Et de les avoir si petits!

Par la PRINCESSE DE CONTY (Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri de Guise, dit le Balafré, mariée en 1605 à François de Bourbon, prince de Conty. (*Rec. de Maurepas*, I, 36.)

CHANSON

Alors que mon cœur s'engage,
Ce n'est sinon pour un jour;
Car de languir en servage,
Ce n'est pas faire l'amour :
Je ne puis aimer longtemps,
Car j'aime les inconstants.

C'est à faire à la vieillesse
De garder la loyauté ;
Une gaillarde jeunesse
Ne se plaît qu'à nouveauté :
Je ne puis aimer longtemps,
Car j'aime les inconstants.

En aimer une centaine,
Les courtiser nuit et jour,
C'est rendre preuve certaine,
Que l'on a beaucoup d'amour.
Je ne puis aimer longtemps,
Car j'aime les inconstants.

CLAUDE DE TRELLON (vers 1595.)

LE GOURMAND

Air : *Du Vaudeville de Jean Monet.*

Amants de la bonne chère,
Friands de jeunes tendrons,
Faisons bombance à Cythère,
Et l'amour sur des chaudrons;

Car Vénus
Sans Comus,
Loin de ranimer la vie,
Ferait périr d'étisie
Tous les enfants de Momus.

Qu'une table bien servie
S'élève au sacré vallon ;
Débauchons, dans une orgie,
Toutes les sœurs d'Apollon.
Qu'un flacon
De Mâcon
Renverse chacune d'elles,
Et l'on verra nos pucelles
Accoucher... d'une chanson.

Si Jupin en bœuf se change
Pour couronner son amour,
Beauvilliers, pour qu'on le mange,
Fonds sur lui comme un vautour.
Mets sa chair
Sur le fer
D'un gril rougi par la braise :
Fais un beefsteak à l'anglaise
Des cuisses de Jupiter.

Contre un bonnet de cuisine,
Amour, troque ton bandeau,
Et de ta flèche badine
Larde-moi un fricandeau.
Cupidon,
Marmiton,
Reprends tes droits sur notre âme,
Et que ta divine flamme
Serve à rôtir un dindon.

J'ai vu Vénus entourée
Des Jeux, des Plaisirs, des Ris,
Et ma raison égarée
Suivit ces oiseaux chéris.
J'ai repris
Mes esprits,
Et lorsqu'il faut que je dîne,
Je mettrais en crapaudine
Jusqu'aux pigeons de Cypris.

Armé d'une lèche-frite,
Je débarque chez Pluton,
Et fais bouillir la marmite
Sur les feux du Phlégeton.
J'ai pour rôt
Uu gigot ;
Cerbère tourne la broche,
Caron fait tinter la cloche,
Minos écume le pot.

FRANCISQUE MICHEL.

LA MANIÈRE FAIT TOUT

VAUDEVILLE

Air : *Tout consiste dans la manière.*

Amants qui marchez sur les traces,
Des agréables de la cour,
Ayez de l'esprit et des grâces :
Il en faut pour faire l'amour.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût ;
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Pour faire un bouquet à Lucrèce,
Suffit-il de cueillir des fleurs ?
Il faut encore avoir l'adresse
D'en bien assortir les couleurs.
Tout consiste, etc.

L'amant risque tout, et tout passe,
Lorsque l'on sait prendre un bon tour.
S'il est insolent avec grâce,
On fera grâce à son amour.
Tout consiste, etc.

De deux jours l'un, à ma bergère
Je fais deux bons petits couplets,
Et ma bergère les préfère
A douze qui seraient mal faits.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût ;
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

COLLÉ.

COUPLETS A MÉLANIDE

Air : *De la baronne.*

A Mélanide
J'ai promis de faire un couplet ;
L'Amour qui m'inspire et me guide,
Me dit qu'il l'aura bientôt fait
A Mélanide.

A la jeunesse
Elle doit cet éclat piquant ;

Heureux qui dans ses bras sans cesse,
Jouerait à ce jeu qui plaît tant
A la jeunesse.

Ah! que de charmes
Son fichu dérobe à nos yeux!
Mais si son cœur rendait les armes,
On sait qu'on dirait encor mieux,
Ah! que de charmes!

Je lui soupçonne,
D'après mille appas que je vois,
Bien d'autres que n'a vus personne,
Et ce qu'on ne perd qu'une fois,
Je lui soupçonne.

DAMAS. (*Recueil de Cazin*, t. VIII.)

CONSEIL ET REMÈDE POUR LES COCUS

Ami cocu, veux-tu que je te die,
Si tu m'en crois, ne dis ta maladie;
Car, si ta femme un coup est découverte,
Elle voudra le faire à porte ouverte.
Être cocu n'est pas mauvaise chose,
Si autre mal on ne lui présuppose:
Ou si tu crois cocu être une tache
Garde toi bien, du moins qu'on ne le sache.
Le remède est, à qui les cornes porte,
De les planter ailleurs de même sorte.

(*Muse folastre*, 1600.)

LA RESTITUTION

Air : *De tous les capucins du monde.*

Ami, dans ce temps de carême,
Où chacun compte avec soi-même,
Et doit faire restitution ;
Mon directeur m'a fait entendre
Que j'ai pris au public un con
Qu'il est à propos de lui rendre.

Le vicomte de La Poujade (*Contes théologiques*, p. 191).

A MONSIEUR TIBAUDIERE

Ami des morceaux délicats
Et de la débauche polie,
Viens noyer dans nos vins muscats
La soif et la mélancolie.
On m'a régalé d'un jambon
Porté fraîchement de Bayonne,
Et mon fricasseur est si bon,
Que tout le monde le couronne.
Accours à mon petit festin
Avec une chanson bachique;
Et jusqu'à demain au matin,
Laisse dormir la politique.
On ne parle jamais chez moi
Ni de la paix ni de la guerre,
Ni du ministre ni du roi,
Tant qu'on y fait courir le verre.

Tibaudière, je ne veux pas
Qu'un exempt trouble ma famille,
Et vienne, à la fin du repas,
Me transporter à la Bastille.

MAYNARD.

ÉPIGRAMME

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose :
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

FRANÇOIS DE MAUCROIX (*Le Je ne sais quoi*, 1724, II, p. 207).

ÉPIGRAMME IMITÉE DE MARTIAL

Ami, sais-tu, pour être heureux,
Quels sont les objets de mes vœux ?
Avoir un corps sain et robuste,
Une âme égale, un esprit juste,
Un mérite bien reconnu,
Un honnête et sûr revenu,
Une maison bien étoffée,
Un lit où préside Morphée;
Peu de valets, mais vigilans;
Des mets simples, mais excellens;

Un équipage convenable,
Des amis d'un commerce aimable;
Dans les voluptés nul excès;
Point de dettes, point de procès;
Nuls soins dont l'âme soit gênée;
Partant point de nœud d'hymenée;
Pas même d'amour sérieux,
Ni d'emploi trop laborieux.
Ainsi, libre d'inquiétude,
Libre de toute servitude,
Ami constant des doctes sœurs,
Sans m'enivrer de leurs douceurs,
Puissé-je, en des plaisirs faciles,
Passer des jours doux et tranquilles,
Et voir leur terme s'approcher,
Sans le craindre, ni le chercher.

(Extrait des *Amours d'Enée et de Didon*, par le président Bouhier, p. 101.)

LA DÉVOTION ESPAGNOLE

Amis, bannissez le scrupule :
De la piété c'est l'abus.
C'est dans le monde un ridicule;
Et lorsqu'un esprit trop crédule,
Anime des cœurs corrompus,
Fuyez, c'est un vice de plus.
Sexe charmant, on vous accuse
D'être sujet à ce défaut;
Mais j'aime à croire qu'on s'abuse,
Vous savez trop ce qu'il vous faut.
De la gaîté, de la décence,
L'art de nous cacher vos désirs,
Sans affaiblir notre espérance,
Voilà votre utile science;

Et si vous payez les soupirs
D'un amant par la jouissance,
Votre excuse est dans ses plaisirs,
Votre gloire, dans sa constance.
Mais le scrupule est un travers
Qui n'offre ni plaisir ni gloire :
J'apporte en preuve cette histoire;
Lisez-la jusqu'au dernier vers.

A Malaga, dona Juliette
Plut au capitaine Germain :
C'était une vive brunette,
Superstitieuse et coquette,
Tenant ses heures d'une main,
De l'autre levant sa jaquette.
Gentille Agnès, vous rougissez;
Ce portrait blesse votre vue :
Vous craignez la vérité nue,
Et déjà vous m'embarrassez.
Cependant, aimable ingénue,
Par un souris vous m'agacez;
Pour m'encourager, c'est assez :
Or, écoutez, je continue.
Vous saurez donc qu'on finança,
Et qu'au moyen d'un droit d'aubaine,
Dona Julietta-y-Cuença
Finit avec le capitaine,
Comme sous Jupiter, Alcmène
Son grand Hercule commença.
Très-satisfait de sa bergère,
Il paie et mande le souper.
En attendant, dit il, ma chère,
Buvons, et vogue la galère!
Soudain il se met à lamper
D'un excellent vin de Madère;
Et la donzelle, sans façon,
Trinque et se met l'unisson,
Quand tout-à-coup l'*angelus* sonne.

Et vite aux pieds de sa madone,
Après avoir fait un *salve*,
Elle va dire trois *ave*.
Qu'est-ce ceci ! perds-tu la tête,
Dit Germain ; as-tu peur céans ?
Nous ne craignons point de tempête,
Ni bancs, ni rochers, ni courans,
Et tu pries ! au diable la bête !
Finis, car nous perdons du temps.
Allons, viens que je te corrige.
— Seigneur, vous serez satisfait ;
Nous faisons ce qu'Amour exige,
Tout en disant le chapelet.
Cependant on couvre la table
D'un chapon bien gras, bien dodu,
D'un ragoût d'odeur agréable,
Et d'un bel œuf tout frais pondu.
Ce bel œuf était pour Juliette ;
Elle l'ouvre en disant Jésus,
Et faisant une croix dessus,
Avant d'y tremper sa mouillette ;
Tandis qu'avec son coutelas,
Notre marin, du chapon gras
Lève une aile pour la brunette,
Et la jette sur son assiette.
— Non, seigneur, reprenez ceci ;
D'user de viande un samedi
Que Notre-Dame me préserve !
— Bon ! bon ! nous sommes seuls ici,
Laisse là ta sotte réserve.
Un pareil jour ! ciel ! quels remords,
Si je mettais chair dans mon corps !
Non, j'ai l'âme trop timorée.
— Par ma foi, le scrupule est bon,
Dit le marin, haussant le ton :
Peste soit de la mijaurée !
Prends-tu mon vit pour un goujon ?

VASSELIER.

LA BADINGUETTE

Air : *Des Amours du diable.*

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
D'un coup de baguette,
Devint, par hasard,
Madame César !

La belle au fond de l'Espagne
Habitait ;
Oh ! la buveuse de champagne
Que c'était !
Quoique Badinguette eût pour père,
A c' qu'on dit,
Presque tous les célibataires
De Madrid,
Et que sur sa naissance on jase
A gogo,
On l'appelait, par antiphrase,
Montijo.
Amis, etc.

Un jour sa vieille maugrabine
De maman
Lui dit : Nous v'là dans la débine
Bigrement.
Vrai ! ton visage se dégomme
Tous les jours :
Faudrait songer à faire un homme
Pour toujours.
Maint'nant que tu d'viens plus âgée,
Nous mangeons
Beaucoup trop de vache enragée,
Voyageons !
Amis, etc.

Voilà Badinguett' qui débarque
A Paris
Et Badinguet qui la remarque
Se sent pris.
Oh! s'écrie-t-il, oui, sur mon âme!
Soyons franc,
Papa Jérôme, cette femme,
Vaut dix francs!
— Bah! dit Jérôme, elle en vaut douze.
Savez-vous
Qu'on ne vit jamais d'Andalouse
Au poil roux?
Amis, etc.

Cependant il cherche une clause,
Un moyen,
De l'avoir pour très-peu de chose,
Ou pour rien.
Il s'en va trouver la duègne,
Pas honteux
Et les emballe pour Compiègne
Toutes deux.
Enfin, ne pouvant plus attendre,
Le grossier,
Au fort du bal ose lui prendre
Le fessier!
Amis, etc.

— Caracho, s'écria la belle,
Saligaud!
Savez-vous bien que l'on m'appelle
Montijo?
Quand on a deux ou trois cents pères
Andalous,
On vaut bien un Robert Macaire
Comme vous.

Ne croyez pas que je me donne,
Pour six francs;
Je veux coiffer une couronne,
Ou... du flan !
Amis, etc.

— A toi, Badinguette, mon ange,
Mes châteaux,
Quoique tu sois bien la plus franche
Des cataus.
Mais puisqu'après tout, tant je t'aime,
Entre nous,
Que mon peuple crie ou blasphème,
Je m'en fous!
Qui fut mouchard en Angleterre
Et bourreau,
Peut bien, sans déroger, se faire
Maquereau.
Amis, etc.

Adieu, cancan, Maison Dorée,
Bal Musard!
La voilà l'épouse adorée
De César.
Cependant on dit qu'ell' regrette
Quelquefois
Les amants et sa cigarette
D'autrefois ;
Et que l'Espagnole, trop fière
Pour plier,
De son mouton pourrait bien faire
Un bélier.
Amis du pouvoir, etc.

HENRI ROCHEFORT.

L'AIMABLE FANCHON

Air connu.

Amis, il nous faut faire pause.
J'aperçois l'ombre d'un bouchon ;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire.
Elle aime à rire, elle aime à boire, } *bis en*
Elle aime à chanter comme nous. } *chœur.*

Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats ;
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade.
Ah ! que son entretien, etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour ;
Pour moi, je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle.
Ah ! que son entretien, etc.

Le général A. C. DE LASSALLE.

ELOGE DU CON

A UN CAMARADE DE COLLÉGE.

Ami, tu m'as donné les leçons du plaisir ;
Je ne suis point ingrat, j'aime à m'en souvenir ;
C'est par toi que du con j'acquis la connaissance :
Du con qui plus que moi révère la puissance ?

Je crains de l'affaiblir en l'osant célébrer,
Et dans ce doux réduit je sais me concentrer.
Je n'en sors qu'avec peine ; aide ma voix tremblante.
Je goûte le bonheur, rarement je le chante.
Merveille de la terre, ô délicieux con !
Mon vit rompant son frein s'allonge à ce seul nom,
Tu vas être branlé... déjà le gueux décharge...
Il ne débande point, revenons à la charge ;
Jolis, friands tétons, et toi, cul bien tourné,
Je vous tiens, je vous presse... ô ventre satiné !
Ce con, qu'il est vermeil ! il s'ouvre, je l'aspire,
Je décalotte, j'entre, et je pousse, et j'expire...
Je revois la clarté, malheureux ! qu'ai-je fait !
Hélas ! je n'ai d'un con foutu que le portrait.
Loin du calice, hélas ! s'échappe ma rosée,
Par ce combat trompeur ma force est épuisée ;
Fléchissant, raccourci, mon Priape aux abois
Epanche tristement ses pleurs entre mes doigts.
Tu ne le vois que trop, mon cher et savant maître,
Ton disciple voudrait être digne de l'être.
Poëtes, taisez-vous. Par ses charmes divers,
Le con sera toujours au-dessus de vos vers,
Le myrte, le laurier n'est pas ce qu'il demande ;
Non, qu'un foutre éternel soit votre unique offrande
Et, si vous désirez le peindre dans son beau,
De ses poils réunis faites-vous un pinceau.

Sur un vit comme il faut qu'un con a de vertu :
Peut-il bander et passer outre ?
J'ignore, Dieu merci ! le mal d'avoir foutu,
Mais je connais le bien de foutre.
C'était hier, c'est aujourd'hui,
Toujours je baiserai, je foutrai pour mieux dire.
Je suis né pour le con, je périrai par lui.
C'est mon aimant que le con, il m'attire ;
Ma langue (ineffable douceur !)
D'un con frais, d'un con pur est la seconde éponge.

Aussi je le prépare, et lorsque je m'y plonge,
Les plus heureux du monde envieraient mon bonheur.

Dans cette grotte obscure incessamment s'allume
Un feu plus violent que celui de Vulcain;
Et c'est là qu'en secret, sur une vieille enclume,
Les culs en bondissant forgent le genre humain.

FÉLIX NOGARET (Extr. des *Épices de Vénus*).

CHANSON

SUR LA FEMME D'AMORESAN, INTENDANT DE CHARLEROY

(1672)

Air : *Des ennuyeux*

Amoresan, à ce qu'on dit,
Est une terrible pratique;
En deux jours, elle rend un vit
De vigoureux, paralytique;
Elle fait baiser la Fresnoy (1)
Sur la moustache de Louvois.

Louvois, comment peux-tu souffrir
Que chacun cajole ta belle?
Bonzi (2) a su la radoucir :

---

(1) Mme du Fresnoy était sœur de Mme d'Amoresan et femme de du Fresnoy, l'un des commis de François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, secrétaire d'Etat. Celui-ci en était amoureux depuis longtemps, l'entretenait et l'élevait de toute sa faveur. Cela n'empêchait pas qu'elle ne lui fût infidèle, et sa sœur était sa confidente.

(2) Pierre de Bonzi, cardinal archevêque de Toulouse; grand aumônier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche.

Il chevauche cette infidelle ;
Et pour attraper de l'emploi,
Caderousse (3) fout la Fresnoy.

Après le valeureux exploit
Du trop valeureux Caderousse,
Si l'on voulait rendre à Louvois
Justice sur son humeur douce (1),
Sa femme (2) le ferait ma foi !
Cocu comme la du Fressoy.

L'EXIL DE L'AMOUR

CHANSON

Amour, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Allait bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe et sa gloire.

---

(3) ... D'Ancezune, duc de Caderousse ; mais ce n'était pas pour attraper de l'emploi qu'il s'était attaché à Mme du Fresnoy. C'eût été un mauvais moyen, puisque M. de Louvois donnait les emplois militaires. Ce fut Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, secrétaire d'Etat en survivance de Jean-Baptiste Colbert, son père, qui, pour faire dépit à M. de Louvois, dont il était ennemi, obligea Caderousse, qui était bien fait et éloquent, à faire l'amour à Mme du Fresnoy, ce qui réussit.

(1) On dit ceci par raillerie : M. de Louvois était un brutal achevé.

(2) Anne de Souvré, marquise de Louvois. Elle était bien faite et assez aimable, mais elle avait peu d'esprit.

(Notes extraites, ainsi que la chanson, du *Recueil de Maurepas.*)

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel, par dépit, le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger ;
Dans vos yeux il vient se loger,
Pour de là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux, d'étrange nature,
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

MONTESQUIEU.

LES AGES

Air : *Mon destin, etc.*

Amour, c'est à toi que je livre
Le court espace de mes jours,
Et je ne voudrais toujours vivre
Que pour pouvoir aimer toujours,

Tu fais le charme de tout âge,
Tout âge languit sans tes feux ;
Tendre, jaloux, constant, volage,
Pourvu qu'on aime on est heureux.

Jeune autrefois j'étais fidèle,
Et qu'alors je trouvais de goût
Dans un seul souris de ma belle !
Dans un rien ! ce rien m'était tout,

Plus mûr, nul objet ne m'arrête,
Mais tous allument mes ardeurs ;
Amour ! de conquête en conquête,
Je voudrais dompter tous les cœurs,

L'âge avance toujours, que faire ?
Vieux, je veux encor m'enflammer.
Quoi ! dira-t-on, aimer sans plaire ?
Oui, n'est-ce donc rien que d'aimer ?

(*L'Anacréon françois*, 1780, 2e partie, p. 49).

CHANSON

Air : *J'ai trouvé sur l'herbe assise.*

Amour m'a fait voir ma belle,
Où j'ai pris tous mes ébats ;
Mon cher Adon, disait-elle,
Supportez-vous sur vos bras ;
Hé ! vous me foulez, hé ! vous me foulez,
Hé ! vous me foulez le ventre.

Une jeune damoiselle
Un compagnon embrassait,
Tandis qu'il était sur elle,
Sans cesse elle lui disait :
Hé ! vous, etc.

Sur une fille de chambre
Je travaillais tout vêtu,
Qui disait : mon ventre est d'ambre,
Il tirera ton fétu.
Hé ! vous, etc.

J'étais lors bien à mon aise
Si personne ne m'eût vu,
Car j'amortissais ma braise,
Mais un bruit est survenu.
Hé! vous, etc.

Cette belle tavernière,
On sait bien ce qu'il lui faut,
En lui serrant le derrière
Ne devrait crier si haut :
Hé! vous, etc.

Vous, jeunes hommes habiles,
Il vous faut approprier
Avec ces jeunes filles,
Les empêchant de crier :
Hé! vous me foulez, hé! vous me foulez,
Hé! vous me foulez le ventre.

(*Chansons folastres*, 1612, t. II.)

PRIÈRE A L'AMOUR

Air : *Des billets doux.*

Amour, ne me trompes-tu pas?
Serai-je ce soir dans les bras
De l'objet que j'adore?
Hélas! sans soupçonner sa foi,
Mon cœur s'alarme, et, malgré moi,
N'en est pas sûr encore.

Ouvre doucement les verroux :
Sans bruit, introduis-le chez nous;

Crains d'éveiller ma mère.
Que toi, que moi, que mon amant
Soyons les seuls, dans ce moment,
Qui veillions sur la terre.

Le président HÉNAULT (*Anthol. franç.*, 1765, t. III.)

MORALE

Amour n'est plus qu'un art de piperie,
Où le plus fin dupe son compagnon.
Grâces à vous, dame coquetterie,
Amour n'est plus qu'un art de piperie.
O le bon temps pour la galanterie
Qu'était le temps de la chevalerie!
Dames et preux sur la belle prairie,
Sur le gazon et sur l'herbe fleurie,
Faisaient entre eux une honnête frairie;
Routes de bois étaient leur galerie,
Belle verdure était tapisserie;
Valets n'avaient qu'un valet d'écurie,
Qui leur servait d'hôte et d'hôtellerie,
De sommelier et de sommellerie,
De rôtisseur et de rôtisserie.
Lors se mangeait le pain à gros quignon,
Tendre galette était pâtisserie,
Selle à trois pieds buffet d'orfévrerie,
Tasse de terre, argent et verrerie;
Mais à présent cette mode est périe,
D'aimer de cœur, d'aimer sans tromperie,
D'agir sans fard et sans affêterie.
Francs chevaliers, barons, pairs et pairie,
Dames et preux, bergers et bergerie
Sont disparus sur les bords du Lignon.
Amour n'est plus qu'un art de piperie

Où le plus fin dupe son compagnon.
Las ! à présent ce n'est que tricherie,
Ce n'est qu'abus, ce n'est que fourberie.
Du franc amour la fontaine est tarie ;
Fidélité passe pour niaiserie ;
Contes d'honneur, pour fable et rêverie ;
Simplicité pour fine gueuserie,
Et pauvreté n'est moins que ladrerie,
Grâces à vous, dame coquetterie.
Cajolez fille honnête et bien nourrie,
Vous la voyez qui fait la renchérie.
Parlez d'amour, c'est belle diablerie,
Ce mot affreux son oreille excorie.
Mais affutez la grosse artillerie,
Parlez de bals, parlez de goinfrerie,
Parlez d'habit, parlez de braverie,
Offrez mouchoirs, jupes en broderie,
Donnez bijoux, perles et pierrerie,
On lui fait bien changer de batterie ;
A découvert se voit la momerie.
Lors on connaît que sa criaillerie
N'est que grimace et pure singerie,
Et que d'aimer elle n'est pas marrie,
Quand le plaisir au profit s'apparie,
Tant véritable est notre centurie :
Amour n'est plus qu'un art de piperie.
D'autre côté notre cajolerie
N'est qu'artifice et que friponnerie ;
Galant du temps est corbeau de voirie.
Moins vaut son cœur qu'une pomme pourrie,
Tous ses beaux mots, toute sa flatterie
Ne sont parfois que pure moquerie,
Le plus souvent que fine menterie,
Pour attraper la dupe et son hoirie,
Puis aussitôt en faire raillerie,
Amour enfin est une juiverie,
C'est un marché, c'est une friperie,
Un doux trafic, un commerce mignon,

On en fait rente, on en fait métairie,
C'est un haras, c'est une boucherie,
Où de sa peau chacun est maquignon.
Amour n'est plus qu'un art de piperie,
Où le plus fin dupe son compagnon.
Grâces à vous, dame coquetterie,
Amour n'est plus qu'un art de piperie.

(*Amusements du cœur*, IX. 412.)

JOUISSANCE

Amour! qu'injustement j'ai blâmé ton empire?
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir un siècle de martyre?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs.
Ce cher objet de mes désirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux.
Mon âme toute entière a volé sur sa bouche.
J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes;
Sa bouche avait la couleur,
Son haleine avait l'odeur
Et le doux parfum des roses.
Je ressentis alors une douce langueur
S'emparer de mes sens et couler dans mon cœur.
D'amour et de plaisir nos yeux étincelèrent,
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent,
Et livrés l'un et l'autre à nos emportements,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amants.
Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue
Laissait mille beautés en proie à mon ardeur.
Comme elle oubliait sa rigueur,
J'oubliai lors ma retenue,

Et je me souvins seulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par un excès d'ardeur nos forces suspendues,
Nos corps entrelacés, nos âmes confondues,
Nous ont laissés livrés aux plaisirs les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

Attribué à l'abbé de CHAULIEU (*Muses en belle humeur*, 1779, p. 133).

MÉPRISE DE L'AMOUR

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et j'y étais, j'en sais bien mieux le conte :
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère;
Puis tout à coup, il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, dieu sait combien.
Non, non Amour, ce dis-je, n'ayez honte,
Plus clairvoyants que vous s'y trompent bien.

CL. MAROT.

LE DÉBITEUR

André prenant pour épouse Perrette,
Fut à crédit béni par son pasteur.
Au bout d'un an, le pasteur pour la dette,
Va relancer son débiteur.
Le compère mal en finance
Prend le créancier par la main,
Et lui montrant dans son jardin

Des monstres potagers d'une énorme apparence,
Dit : — Vous avez fait don, curé,
D'une citrouille à maître André ;
Prenez-en dix, et me donnez quittance.

MÉRARD SAINT-JUST (*Calembourg en action.*)

A MA FEMME

Ange un peu diable, objet cher et funeste,
Par qui je meurs, et qui mourrais pour moi,
De mes longs jours charme et trouble le reste :
Je ne puis vivre avec toi ni sans toi.

ECOUCHARD LE BRUN (ses *Œuvres*, t. III, p. 63.)

Angevin,
Sac à vin ;
Angevine,
Sac à pine.

(Proverbe cité dans les *Dial.* de Tahureau, édit. Lemerre, p. 193.)

LE SONGE

Anne, ma sœur, d'où me vient le songer
Qui toute nuit par devers vous me mène ?
Quel nouvel hôte est venu se loger
Dedans mon cœur, et toujours s'y promène ?

Certes, je crois (et ma foi n'est point vaine)
Que c'est un Dieu ! Me veut-il consoler ?
Ah ! c'est Amour, je le sens bien voler !
Anne, ma sœur, vous l'avez fait mon hôte,
Et le sera, me dût-il affoller,
Si celle-là qui l'y mit ne l'en ôte.

CL. MAROT.

LE CAFÉ D'ANNETTE

Annette était dans sa chambre cachée,
Et se faisait étouper son pertuis.
Survint un tiers, lequel à travers l'huis
Par le ribaud vit la belle embrochée,
Et puis entra la besogne achevée.
Notez qu'alors Annette était en feu ;
Pourquoi lui dit : D'où vous est arrivée
Rougeur si grande, et comment, à quel jeu ?
— Toujours ainsi, répartit la discrète,
Rougeur m'advient, quand mon café j'ai pris.
— Café, dit l'autre, ô merveille sans prix !
Qui nous eût cru cette vertu secrète ?
Il n'est besoin d'aller jusqu'au Levant
Chercher café, douce en sera la traite,
Puisqu'il nous croît à tous par le devant.

(*Légende joyeuse*, 1764, 2e part., p. 17.)

L'ÉCORCHURE

Annette et le berger Etienne
Tous deux d'amour épris,
Passaient et les jours et les nuits
A l'ombre des forêts à parler de leur peine.

Lui, sans certain plaisir, ne pouvait être heureux.
Un soir fatal à la vertu d'Annette,
Etienne la pressait l'œil enflammé d'ardeur ;
Son heure étant venue, une langueur secrette,
Dont la bergère encore ignorait la douceur,
Coule insensiblement jusqu'au fond de son cœur.
Dieux ! que vos lois sont inhumaines !
Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs si doux ?
Dit-elle, je me rends ; Etienne, vengez-vous
De mes rigueurs et de vos peines.
Le berger aussitôt, dévoré d'appétit,
Prend le bout du lacet, ce reste de machine,
Que sans nommer chacun devine :
Le bout était trop gros ou le trou trop petit.
La belle crie, il pousse, à la fin il engaîne ;
Mais, hélas ! par malheur, d'effort le pauvre Etienne
S'écorche en un endroit peu distant du nombril.
Etienne, une heure après, riant avec Annette,
Vit cet endroit sanglant : — Je suis perdu, dit-il,
C'est fait de moi, j'en tiens. Il court, il s'inquiète,
Conte la chose ainsi qu'elle s'est faite.
— Pauvre sot, lui dit-on, qui se plaignit jamais
Qu'une fille fût trop étroite ?
Retourne-t-en, demeure en paix,
Et fais gloire de ta blessure.
Je connais des amants, même des hupés,
Qui, maudissant dame nature,
Voudraient bien, comme toi, qu'on les eût écorchés.

PIRON.

ÉPIGRAMME

Anne un jour demandait à quelque médecin
Quel temps était plus sain le soir ou le matin
Pour prendre son plaisir aux jeux de la Cyprine.
Le médecin répond le matin être sain,
Et le soir de plaisir et de volupté plein.

Lors elle, souriant d'une joyeuse mine :
Je prendrai donc, dit-elle, au soir ma volupté,
Et au matin j'aurai souci de ma santé.

P. Le Loyer.

LE PÈLERINAGE DE LISETTE

Air : *Bababalancez-vous donc, etc.*

A Notre-Dame de Liesse
Allons, me dit Lisette un jour.
J'ai peu de foi, je le confesse,
Mais Lise, malgré plus d'un tour,
Ferait tout croire à mon amour;
Aussi notre joyeux ménage
Scandalise le voisinage.
Prenons, dit-elle, prenons donc,
Pour aller en pélerinage,
Prenons, dit-elle, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux.
Nos ducs vont bâiller à l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.
Chaque siècle a son amusette:
Nous édifierons la Gazette.
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route.
A pied, nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,

Nouveau repas et nouveau chant;
Partout trinquant, partout couchant.
Le Dieu qui d'aï nous asperge
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions-nous donc,
Pour mener l'amour à l'auberge,
Ma Lisette prenions-nous donc,
Coquilles, rosaire et bourdon?

Aux pieds de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer nos cierges;
Lise se dit: A Loyola
Je veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche et de ses poursuites
Lui montre, hélas! les tristes suites.
Quoi! volage, preniez-vous donc,
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi! volage, preniez-vous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.
De l'enfer il se prend à rire;
Du pape il ose plaisanter.
Moi, je m'endors à l'écouter.
A mon réveil, dieu! le peindrai-je,
Abjurant ses goûts de collége!...
Ah! traîtresse, vous preniez donc
Pour les plaisirs du sacrilége
Ah! traîtresse, vous preniez donc
Coquilles, rosaire et bourdon!

Des beaux miracles de Liesse
Je garde un triste souvenir.
Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque il veut nous bénir.
Sainte Lisette par famine

Quelque jour se fera béguine.
Prenez grisettes, prenez donc
Des leçons de la pélerine ;
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon,

BÉRANGER.

ANTOINETTE, D'ARTOIS, POLIGNAC ET CAMPAN

CONTE

Antoinette aime beaucoup ça,
Ça, dit-on, et bien d'autre chose.
D'Artois, qui premier la pinça
Dans son innocence, pensa
Du rosier enlever la rose,
Il le crut de si bonne foi,
Qu'il en eût juré sur son âme.
Il savait d'ailleurs que le roi
Ne voulait jamais voir sa femme.
Quand je dis : voir, vous entendez
Voir comme un mari voit sa femme,
Avec d'amoureux procédés.
Mais alors, quel est donc l'infâme
Qui l'oiseau nous a déniché ?
Et d'abord le godemiché
N'est pas interdit en Autriche ;
Là, comme ici, chacun y triche,
En attendant le vrai miché ;
Puis, nous avons le doux usage
De l'italique Sigisbé.
Non pas le grand laquais, le page,
Ou le muguet petit abbé,
Des Sigisbés le plus maussade,
Mais un féminin : la tribade
Surpasse l'ardeur du mari,

De l'amant la chaude embrassade,
Et des enfants met à l'abri.
Mais à la tribade secousse,
A moins que la fleur ne repousse,
Convenez qu'il n'en doit rester
Que peu d'indice à constater.
Voici comment notre Jodèle,
Mons d'Artois, c'est bien entendu,
Qui faisait son frère cocu,
Croyant sa belle-sœur pucelle,
Du contraire fut convaincu.
Il arrive un soir, est reçu
Par la Campan, la pudeur même,
Qui lui dit : Ici l'on vous aime
Comme vous ne l'avez été
Jamais autre part ; mais la reine,
Prise d'une affreuse migraine,
S'est mise au lit pour sa santé.
Sur ce, notre amoureux, sans gêne,
Qui n'entend perdre ainsi ses pas,
Fourrage les chastes appas
De la Campan, heureuse et vaine
De remplacer sa souveraine.
Mais, couchée avec Polignac,
Antoinette entend ce mic-mac,
Et, pour s'en rendre un plus sûr compte,
Du lit saute, accourt, voit le comte.
Dame ! alors ce sont des éclats,
Des ris, des cris, de tels ébats
Que j'en rougis de pure honte.
Je ne saurais, de mes dix doigts,
Peindre ces quadruples exploits.
Mais la morale de ce conte,
C'est que notre vaillant d'Artois
Sut les enfiler toutes trois ;
Et qu'il vit, dans cette occurrence,
Que la tribade, en apparence,
Si peu redoutable aux maris,

Fait, à la cour, comme à Paris,
Une terrible concurrence
Même aux amants les plus chéris.

MONVEL (*Parn. Sat, XVIIIe siècle*)

RÉPARTIE

A Paquette, disait Mendoce :
Avec vous l'homme a seulement
Deux bons jours : celui de la noce
Et celui de l'enterrement.
— Quel vieux conte, reprit Paquette :
Content est mon mari toujours.
Voulez-vous savoir sa recette ?
C'est qu'il fait noce tous les jours.

SENECÉ (*Anth. fr.*, 1816, I, 420).

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

A Paris, ainsi qu'à Florence,
On y voit mainte révérence,
Frère Frappart et moinillon
Ne pas haïr le cotillon ;
Et Satan qui tourne et qui vire,
Souvent à ces cagots inspire
Bien pire.
Mais, me dira quelque censeur,
Il ne faut plaisanter notre mère l'Eglise :
Sur tel cas la railler n'est pas chose permise.
J'en conviens, il est dangereux.
Mais quel mal de faire connaître.
Que dans un combat amoureux

Un carme est toujours un grand maître?
Peut-être, dites-vous. Il n'est point de peut-être.
Ecoutez. L'autre jour, un des plus vigoureux,
Dom Antoine, en amour un Samson, un Hercule,
Paillard qui jamais ne recule,
Et qui, sans se lasser, travaille plus que deux;
Enfin ce Roland furieux
Promit à son ami que, s'il voulait se taire,
Il le rendrait bientôt heureux.
Il choisit pour cela la femme d'un notaire
De bonne affaire,
Qu'il résolut de lui sacrifier.
Le drôle était un César, un Pompée,
Se faisant blanc de son épée,
Un dragon. A ces gens on devrait se fier.
Soit que le révérend fût las de la donzelle,
Ou qu'il eut le dessein de se défaire d'elle,
Il promit au dragon que dans deux ou trois jours
Il vous le conduirait au logis de la belle.
Vous verrez, lui dit-il, la mère des Amours.
Mais il faut prendre scapulaire,
Robe et froc; sans l'habit vous n'y pourriez rien faire.
La dame à l'Ordre seul accorde ses faveurs,
Et pour d'autres que nous il n'est point de douceurs.
Le dragon tôpe à tout, et dit au dévot père :
Chargez-moi de l'ajustement,
Et nous irons dans le moment.
— Demain, dit le béat, je ferai votre affaire,
Et je vais de ce pas me rendre au monastère;
Dès demain vous aurez, mon cher, contentement.
Le lendemain la notaire avertie
De la partie,
Prépare le souper, rien de trop, force vin;
On l'avait pris chez d'Arboulin.
Chapon gras, lapereaux, et tourtes de commande;
Chez Guerbois le rôti : la dame était friande.
Bref, nos froqués se rendent au festin;
On les reçut le mieux du monde,

Et Vénus à la tresse blonde
Sortant de l'écume de l'onde
A Jupin ne parut jamais
Avec tant de grâce et d'attraits,
Comme aux yeux du dragon la charmante notaire.
J'oublie que le mari, pour certain inventaire,
Avec un sien confrère
Ne faisait que sortir.
Pendant ce temps, la troupe se dispose
A se bien divertir,
Surtout l'homme à métamorphose.
On y but, on y mangea bien;
Des discours je n'en dirai rien.
Venons au fait, l'hôtesse aimable
Sort de la table,
Prend le faux moine et le conduit
Dans une chambre où, sur un lit,
Le dragon fit le carme
Deux fois;
Mais, voulant tirer jusqu'à trois,
Son arme
Prit rat. La notaire surprise
Des faiblesses du révérend,
Aussitôt dans ses bras le prend
Le caresse, l'embrasse, enfin elle s'avise
De courir au buffet,
S'imaginant que le jus de la treille
Sur son amant ferait un bon effet;
Mais le dragon d'un trait eut vidé la bouteille.
Et n'en était pas plus au fait.
Elle cherchait en vain la cause
D'un si funeste événement :
N'ai-je plus le même agrément?
Quoi! rester court pour deux coups seulement?
Elle ne peut enfin en tirer autre chose,
Et du dragon froqué se plaignit vainement.
Après un tel affront on se remet à table,
Et la dame au faux moine dit

Avec un ton plein de dépit :
Es-tu carme? Il n'est pas croyable,
Tu en as tout au plus l'habit.
Toi, carme? carme? c'est le diable.
Le dépit la rendit si belle
Qu'aussitôt le vrai révérend.
Pour terminer le différend,
Et rétablir l'honneur de l'Ordre qui chancelle,
Fit le carme et le fit très-bien;
La belle, au changement, ma foi ne perdit rien.
A l'ouvrage on connut que c'était père Antoine.
Que tirer de cet entretien?
Que l'habit ne fait pas le moine.

L'abbé de GRÉCOURT.

L'ENFANT

A Paris était une dame
Extrêmement malade dans son lit,
Qui, comme fait toute femme d'esprit,
Avait eu de son temps mainte secrète flamme,
Sans en avoir jamais rien dit.
Enfin, voyant que la mort la talonne,
Et qu'elle ne trouve personne
Qui puisse soulager son mal,
Montrant un cœur en ce moment fatal,
Des taches de sa conscience
Fort marri,
Elle demande son mari,
Dit qu'elle avait affaire d'importance,
Qu'avant de mourir,
Elle lui voulait découvrir.
Le mari vient, le monde se retire,
Hors les enfants qui demeurèrent là.

La femme d'abord soupira,
Puis commença de dire :
Mon pauvre mari, c'en est fait,
Nous sommes tous mortels, c'est mon tour que je meure,
Dieu veuille que ce soit du moins à la bonne heure,
C'est là tout mon souhait.
Ce qui fait maintenant ma peine plus cruelle.
C'est... c'est un certain cas,
Duquel vous ne vous doutez pas.
C'est... Je ne vous ai pas toujours été fidèle.
Vous croyez bien, ajouta-t-elle,
Ne voir personne ici qui ne soit votre enfant;
Ils ne le sont pas tous pourtant.
Je vous dois en mourant révéler ce mystère :
De ces deux-là vous êtes père,
A monsieur l'abbé tel appartient celui-là,
Cet autre à tel marquis, cet autre à tel chanoine,
Cet autre à tel évêque, cet autre à tel moine.
Le plus petit de tous resta,
Qui n'avait que cinq ans, et qui voyant ses frères
Ainsi donnés à divers pères,
D'une voix triste s'écria :
Oh! maman, donnez-moi du moins un bon papa,

SAINT-GLAS, abbé de ST-USSANS.

LES NOTAIRES

A Paris, où l'Hymen est peu considéré,
La jeune et fringante Nicole,
Epouse du notaire André,
Aimait le notaire Bartole.
Et passait avec lui certain acte frivole.
Mais non pas sur papier timbré.
Le mari fait tapage : Ah! dit l'aimable folle

C'est un confrère et son droit est sacré ;
Car vos actes, messieurs, sont exempts de contrôle.

DAILLANT DE LA TOUCHE.

LA FILLE DE PARTHENAY

CHANSON TOURANGELLE

A Parthenay t-il y avait
Z'une tant belle fille,
Ell' 'tait jolie et l' savait ben,
Elle aimait qu'on l'i dise,
Voyez-vous !
J'aime lon la, lon landerirette,
J'aime lon la, lon landérira.

Ell' 'tait jolie et l' savait ben,
Elle aimait qu'on l'i dise :
Un jour son galant vint la voir,
Puis un baiser l'i prit,
Voyez-vous, etc.

Un jour son galant vint la voir,
Puis un baiser l'i prit.
Prenez-en un, prenez-en deux,
Passez-en vot' envie ;
Voyez-vous, etc.

Prenez-en un, prenez-en deux,
Passez-en vot' envie,
Mais quand vous m'aurez bien bigée,
N'allez pas leu' zy dire,
Voyez-vous, etc.

Mais quand vous m'aurez bien bigée,
N'allez pas l'eu' zy dire,
Car si mon père il le savait.
Il m'en coûterait la vie.
Voyez-vous, etc.

Car si mon père il le savait,
Il m'en coûterait la vie ;
Quant à ma mère, ell' le sait ben,
Mais ell' ne fait qu'en rir',
Voyez-vous, etc.

Ell' se rappell' ce qu'ell' faisait
Du temps qu'elle était fille.
Dam ! ell' faisait tout comm' je fais :
C'est qu'ça l'i f'sait plaisi',
Voyez-vous !
J'aime lon la, lon landerirette,
J'aime lon la, lon landérira.

Chansons joyeuses du XIXe siècle, II, p. 232.)

ANAGRAMME DE M. FOUQUET

(1662)

Nicolas Fouquet,
O ! qu'il fout, céans !

A peine eut-on, chez le roi,
Lu de Fouquet les fleurettes
Et connu ses amourettes,

Que tout fut en désarroi (1).
Quoi ! dit l'un, il fout les filles
De la cour les plus gentilles ?
Quoi ! dit l'autre tout transi,
Il fout nos femmes aussi ?
A cet imprévu tumulte.
Qui toute la cour culbute,
Chacun accourt au château
Pour voir un cas si nouveau.
Lors, l'un d'eux voyant le rôle,
Ne put tenir son babil :
O ! qu'il fout céans, le drôle,
O ! qu'il fout céans ! dit-il.

LA BOUGIE DE NOËL (2)

A Pise, ville d'Italie,
Habitait un certain nommé Dalcantaris,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie ;
Le fait n'est étonnant, italiens maris
Sont sujets, comme on sait, à visions cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Savait sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour, même les moins connues.

---

(1) On sait que, aussitôt l'arrestation de Fouquet, on saisit ses papiers et ses lettres, et l'on y reconnut beaucoup de traces de galanteries avec nombre de dames de la cour et de jeunes filles, réputées jusqu'alors pour sages et honnêtes.

(Note extraite, ainsi que l'anagramme, du *Recueil de Maurepas*, IV, 248).

(2) Robbé a fait un conte intitulé *la Bougie de Noël*; mais il est tout à fait différent de celui-ci. Il commence par ce vers :

Je vous ai peint un vieux Philotanus...

Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de son épouse,
Ceintures de virginité
Vinrent d'abord s'offrir à son âme jalouse ;
Mais c'était peu pour lui. Les plus sûrs cadenas,
Pour garder ce trésor, font en vain résistance.
Le drôle le savait, et par expérience ;
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas :
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de rasoir ;
Deux ressorts les faisaient mouvoir,
Et dès qu'on les lâchait, refermaient l'ouverture.
Sa femme à peine eut reçu ce présent,
Que, pour tromper sa méfiance,
Elle en propose à son amant
La dangereuse expérience.
Une nuit que, cédant aux charmes des pavots,
Notre Argus, sur la foi de la chaste ceinture,
Reposait, si jamais on vit dans la nature
Un jaloux dormir en repos ;
L'amant arrive : il court dans les bras de sa belle.
Par des baisers, on prélude un moment,
Et las de ces faveurs qui croissent son tourment,
Il en cherche une plus réelle.
L'infernale machine arrête ses plaisirs ;
Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose,
Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose
Dans le centre de ses désirs.
Le serpent qui tenta notre commune mère,
Se réveille d'abord à cet aspect charmant,
Et leur fit inventer, dans cet heureux moment,
Les moyens de se satisfaire.
Que ne surmonte point un amour violent ?
Des deux ressorts, la belle en tenait un, l'amant
Retenait l'autre ; et dans cette aventure
Le serpent, sans trembler, saisit la conjoncture,
Et se plonge à l'instant avec vivacité
Dans le sein de la volupté.

A cette douce approche, on s'emporte, on s'oublie,
On est prêt à perdre la vie ;
On ne pense plus, mais on sent ;
Et dans ce transport si puissant.
Le serpent, au milieu de l'ardeur qui l'anime,
Se voit la funeste victime
Des rasoirs échappés, et cet endroit si beau,
Trône de ses plaisirs, en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme accourt la soubrette tremblante ;
Elle emmène l'amant, tandis que son amante,
Ignorant du serpent les mortels déplaisirs
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
A de si doux transports vient succéder la plainte,
Qui fit bientôt place à la crainte :
Il fallait au plus tôt retirer le serpent,
Et l'embarras était comment ;
Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
L'animal, encor furieux,
Ne sortit qu'avec peine, écumant de colère,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.
Sur le lieu de sa sépulture
Il fut question d'opiner :
Pour en conserver la figure,
La dame à l'embaumer paraissait incliner.
La soubrette disait que ce serait folie,
Et que besoin n'était de l'enchâsser,
Tels animaux étant communs en Italie.
Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
Une vieille dévote en allant à l'église,
(Car c'était, m'a-t-on dit, Noël le lendemain)
Trébuche, et laisse échapper de sa main
La lanterne qu'elle avait prise.
Le hasard fit qu'à ses pieds le serpent
Tombe au moment qu'elle tâtonne ;
Pour sa bougie, elle le prend,
Le met dans sa lanterne : Ainsi Dieu n'abandonne
Ses serviteurs, dit-elle, et sait les secourir.
Elle arrive à l'église, elle dit des premières,

Ce que par cœur elle sait de prières ;
Mais bientôt à son livre il lui faut recourir.
Elle met sa bougie aux mains de sa voisine ;
Jusqu'à celle du clerc, elle parvient enfin.
Il souffle sur la mèche, il se tourmente en vain
Pour l'allumer ; tant plus il examine,
Plus ce qu'il tient lui paraît surprenant.
Une veuve à l'autel venait à ce moment :
— Qu'est-ce ceci ? dit le clerc. — Ah ! dit-elle,
C'est un... Là les sanglots lui coupèrent la voix,
Tant cet objet puissamment lui rappelle
Ce que la mort lui ravit autrefois.
Le clerc alors comprenant le mystère :
A d'autres ! cria-t-il d'une voix en courroux ;
Cette bougie est faite à s'allumer chez vous,
Mesdames, que chacun fasse son ministère.

PIRON.

LE MORPION ÉTRUSQUE

A Pistoie, en m'éveillant,
Un prurit soudain m'offusque !
Un insecte frétillant
S'était-il pas logé jusque
Où croît mon sexe brillant !...
Je le saisis d'un air brusque
Et je m'écrie, — en riant : —
C'est le morpion étrusque !
— Petit insecte rageur,
Je ne suis qu'un voyageur :
Cherche ailleurs une autre proie...
Je dis, et pose sans bruit,
Dessus la table de nuit,
Le morpion de Pistoie.

CH. MONSELET.

LE SCRUPULE

Appeler Cocu votre chien!
Fi, monsieur, ce n'est pas honnête!
D'aller ainsi, pour une bête,
Profaner un nom de chrétien.

P. DE BOLOGNE. (*Amusements d'un septuagénaire.*)

BILLET

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verroux
Qui dès la nuit sombre
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des amours.

EVARISTE PARNY.

CHANSON

Apprenez mes belles âmes.
A mépriser tous les blâmes
De ces hommes hébétés
Ennemis des voluptés.

Ils ont mis au rang des vices
Les plus mignardes délices,
Et fuyant leurs doux appas
En vivant ne vivent pas.

Abhorrez cette folie
Qui vient de mélancolie,
Et ne cherchez seulement
Que votre contentement.

Que les ris joints aux œillades,
Les baisers, les accolades
Et les autres jeux d'amour,
Vous occupent nuit et jour.

Poussé de douce manie,
Il faut que chacun manie
Le sein de ces nymphes-ci,
Pour apaiser son souci.

Leur humeur n'est point farouche,
Elles ouvriront leur bouche,
Plutôt pour vous en prier,
Qu'afin de vous en crier.

Abordez-les donc sans crainte,
Et dès la première plainte
Vous serez récompensés
De vos services passés.

Quand de semblables délices
Viennent après les supplices,
Notre âme a tant de plaisirs
Quelle n'a plus de désirs.

Les langueurs, les rêveries,
Avec les chaudes furies
Et la douce pamoison
Agitent notre raison.

Ah ! mon Dieu, que j'ai d'envie
De pouvoir finir ma vie
Au fort d'un si doux combat,
Pour mourir avec ébat.

CH. SOREL. *(Histoire comique de Francion.)*

CANTIQUE SUR SAINT-ROCH

Approchez tous, et que chacun écoute
Sur un vieux saint un cantique nouveau ;
Le ton badin conviendrait peu sans doute,
Pour un sujet si pieux et si beau.
Sur un air tendre,
Faisons entendre
Comme à saint Roch
Le paradis fut hoc.

Ce fut d'un grand, gros, large et long village,
Que notre saint se trouva né natif ;
De quatorze ans à peine avait-il l'âge,
Qu'à Satanas il se montra rétif ;
Le diable insiste,

Le saint résiste
Et le lutin
Y perdit son latin.

Un pauvre, un jour, lui demandait l'aumône,
Transi de froid, car il gelait alors,
Soudain saint Roch se dépouille et lui donne
Manteau, culotte et veste et justaucorps,
Puis à l'église
Fut en chemise,
Dont le devant
Flottait au gré du vent.

Il soufflait fort, et la bise était froide ;
Cette bonne œuvre allait lui coûter cher ;
Voilà Saint Roch tout transi, quasi roide,
Quoiqu'il fut dur du côté de la chair.
Mainte canaille,
Sotte marmaille
Le honnissait,
Et le vilipendait.

Son cher papa le voyant de la sorte,
A coups de canne accueille ce cher fils ;
Saint Roch lui dit : Le diable vous emporte !
Pour Dieu j'ai fait présent de mes habits.
— Ils sont, je gage,
Peut-être en gage,
Dit le papa :
Mais nous allons voir ça.

Saint Roch, voyant qu'il était difficile
De vivre là comme doit un chrétien,
Prit le parti d'abandonner la ville,
Et dans les bois s'en fut avec son chien,
A leur substance

La providence
Prit bien le soin
De fournir au besoin.

Saint Roch, voyant venir sa dernière heure,
Dit de grand cœur son dernier *oremus*,
Et puis, adieu mon pauvre chien, demeure,
Car pour ton maître, il dit son *in manus*.
Exempt de blâme,
Il rendit l'âme
En bon chrétien,
Dans les bras de son chien.

VADÉ.

LA BULLE

Après avoir dit messe, un jour un certain curé
Méditait sur un prône assez mal digéré.
Un dégourdi de son village
Le voyant en cet équipage,
En l'abordant lui dit : — Bonjour, notre pasteur ;
Quoi donc ! vous êtes bien rêveur !
C'est sans doute quelque nouvelle
Qui vous occupe la cervelle.
Peut-on voir ce papier ? Est-ce quelque *oremus* ?
— C'est la bulle *Unigenitus*
Que je vais publier à qui voudra l'entendre,
Répondit le pasteur. Ami, comme à m'attendre
On se lasse peut-être, adieu, jusqu'au revoir ;
Il faut à tout le moins prévoir,
Avant que de monter en chaire,
Si non il vaut bien mieux se taire.
— Bon, bon, fit l'égrillard. Eh ! vous n'y pensez pas,
Vous voilà, en ma foi, dans un grand embarras ;

J'ai chez moi d'un bon vin : curé, venez-en boire,
Le bon vin le matin rafraîchit la mémoire,
Et j'ai de reste encor quelques vieux rogatons;
Empoches votre bulle, après nous la lirons ;
Venez, nous trouverons au logis nappe mise.
Le curé réfléchit, il quitte mine grise :
Allons, dit-il, ne nous amusons pas.
Ils arrivent : d'abord, sans faire de fracas,
On s'attable, en deux coups on vide une bouteille;
Une autre arrive. Enfin tout se passe à merveille.
Mais que fit notre drôle? A ses fins il visait.
Il fixa le moment que le curé buvait;
Il tira adroitement la bulle de sa poche,
Et lui glisse un couplet. Dans cet instant la cloche
Se fait entendre, on se lève, on s'en va,
Le curé peu certain de ce qu'il prêchera.
On l'attendait, il monte en chaire.
Je viens vous annoncer une bien grande affaire,
Dont sans doute serez surpris.
Il fait un grand *in nomine Patris.*
Frères, il s'est glissé depuis peu dans l'Eglise
Des abus plus cuisants que n'est le vent de bise,
C'est l'ouvrage, dit-on, d'un troupeau de sorciers.
Oui, je les brûlerais moi-même volontiers.
Ils s'appellent, dit-on, messieurs de l'Oratoire;
Ce sont eux qui voulant éterniser leur gloire,
Sont les seuls boute-feux de tant de remuements.
Ah! grand Dieu! les vilaines gens!
Pour éviter leurs coups, leur rage, leur furie,
Disons cent fois par jour l'oraison à Marie.
En un mot, mes chers auditeurs,
Ce sont autant de séducteurs,
Qui, pleins d'une mauvaise bile,
Ont renversé tout l'évangile;
Mais il leur en a cuit; car le Père Eternel
Les a tous foudroyés par un arrêt cruel :
Cet arrêt, mes enfants, c'est cette bulle sainte
Que nous devons tous accepter sans crainte.

Par inspiration au pape il est prescrit
D'en envoyer partout un manuscrit.
Le voici, mais silence. *En revenant de Pise,*
Je pris ma robe grise.
Je vais tout expliquer. Pise est une maison
A quelques pas de Rome, où le pape, dit-on,
Va, quand sa poitrine le presse,
Faire usage du lait d'ânesse.
Admirez, mes enfants, sa douceur, sa bonté,
Il ne veut point tromper votre crédulité,
Il daigne nous mander, pour ôter tout scrupule
Comment du divin greffe il a reçu la bulle.
Je rencontrai Nanon,
Et la jetai sur le gazon.
Voyez qu'il aime peu la pompe du Saint-Siége !
Nanoni, cardinal, faisait tout son cortége.
Levai son cotillon :
C'est pour se mettre en oraison ;
Car ces deux saints prélats sont toujours en prières.
Après avoir fini cette sainte carrière,
Sans doute ils jouiront du prix de leurs travaux.
Ah ! j'aperçois déjà ces deux heureux rivaux
Savourer à longs traits cette douce allégresse
Dont Dieu récompensa la sainte pécheresse.
Mais achevons... *mis la main sur son...*
Qu'on m'ôte ce papier, c'est bien avec raison
Que l'on m'a dit cent fois à diverses reprises,
Que la bulle partout fourmille de sottises.

GRÉCOURT.

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES

OÙ SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE

Après bon vin, trois commères un jour
S'entretenaient de leurs tours et prouesses.

Toutes avaient un ami par amour,
Et deux étaient au logis les maîtresses,
L'une disait : J'ai le roi des maris ;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas partout m'ébattre :
Avec ce tronc j'en ferais un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre,
— Par mon serment ! dit une autre aussitôt,
Si je l'avais, j'en ferais une étrenne ;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mène ;
Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.
Bien saurait prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperait à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chôme :
Le passe-temps en est d'autant plus doux ;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrais contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux. »

Sur ce débat, la troisième commère
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis
Qu'amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère,

Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : « Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
— Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,

Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai; puis, pour le jugement
On en croira la commère Macée. »
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus était contrainte
Aimait alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avaient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées:
Toujours fallait forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux la regardait,
Et dans son cœur déjà se proposait
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui semblait en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille,
On la retient avec peine pourtant
Belle servante, et mari vert-galant,
C'était matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle;
Mais, tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encore lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et, de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit:
« Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit. » Incontinent le maître
Et la servante, ayant fait leur marché
S'en vont au lit, et le drôle couché,

Elle en cornette et dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux cette fois pris pour dupe.
« Oh! oh! lui dit la commère en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût? Eh! par saint Jean! beau sire,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire;
J'aurais chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer, cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi!
J'en suis d'avis! Non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille:
Grâces à Dieu je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point; je sais un bon moyen:
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu! dirait-on qu'elle y touche?
Vite, marchons; que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin:
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'était le scandale et la honte,
Je vous mettrais dehors en cet état.
Mais je suis bonne et ne veux point d'éclat:
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir; et vous jure ma foi
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours? »
La chambrière écoutant ce discours,
Fait la honteuse et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet et sort sans consulter,
Ne se le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage,

Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd ; et des moindres moments,
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très-bien que l'on n'y revient guères.
Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre de qui le mari croyait tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux était debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise,
Et qui faisait les servantes trotter.
La dame dit : Je voudrais bien goûter
De ce fruit-là. Guillot, monte et secoue
Notre poirier. « Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paraît que le mari se joue
Avec la femme : aussitôt le valet,
Frottant ses yeux comme étonné du fait :
« Vraiment, monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel ton vous point ? Attendez à tantôt :
Ces privautés en seront plus friandes ;
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.

Pourquoi ce lieu? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles. »
La dame dit : — « Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve! Où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras. «
Guillot descend. « Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous?

GUILLOT

Non pas pour le présent.

LE MARI

Pour le présent?

GUILLOT

Oui, monsieur, je veux être
Ecorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME

Mieux te vaudrait laisser cette sornette,
Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI

Non, non, m'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas, par mon ordre on le mette.

GUILLOT

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur qui dans ce même endroit

Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette :
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME

Voire, charmé ! Tu nous fais un beau conte.

LE MARI

Je le veux voir ; vraiment, faut que j'y monte ;
Vous en saurez bientôt la vérité. »
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçut quelque échec.
« Comment, dit-il, quoi ! même à mon aspect !
Devant mon nez ! à mes yeux ! Sainte dame !...
— Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARI

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME

Et pourquoi non ?

LE MARI

Pourquoi ? n'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME

Ah ! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie !

LE MARI

Quoi ! ce coquin ne te caressait pas ?

LA FEMME

Moi ? Vous rêvez !

LE MARI

D'où viendrait donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverais-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avais envie ?

LE MARI

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encore. « Dans le même moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher et, descend doucement.
« Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
C'est ce poirier ; il est ensorcelé.
— Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. » Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement :
Quel si grand crime a ce poirier pu faire ?
La dame dit : « Abattez seulement :
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire. »
Par ce moyen la seconde commère
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit,
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquaient, non plus que l'eau du puits,
Là tous les jours étaient nouveaux déduits,
Notre donzelle y tenait sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'était libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit...
« Deux, lui dit-elle, et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit ;
Jà, de par moi, ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. » Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avait pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais ;
Il n'allait pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvait en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours allait au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avait fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'était le vieux stile ;
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil, qui rendait à la porte
De la maison : et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier,
(On appelait son mari de la sorte.)
Elle fit tant qu'Henriet, se tournant,
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne ;
Se lève enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui semblait ; suit le fil dans la rue,
Conclut de là que l'on le trahissait ;

Que quelque amant que la donzelle avait,
Avec ce fil par le pied la tirait,
L'avertissant ainsi de sa venue;
Que la galante aussitôt descendait.
Tandis que lui, pauvre mari, dormait.
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il fallait bien que messer cocuage
Le visitât; honneur dont à son sens,
Il se serait passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avait sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami:
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique en trompant un mari
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière!
En grand soulas cette nuit se passa,
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
Tout fut des mieux, grâces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place et dit que la migraine
L'avait contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la commère ne faut
De mettre un fil: Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre en la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie; on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier prenant la même excuse
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.

On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement.
Trois actes eut, sans plus, la comédie.
Sur le minuit, l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens sur qui l'époux se rue,
Et le contraint en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venait trouver la chambrière;
Qu'avec ce fil il la tirait à soi
Pour faire ouvrir, et que depuis naguère
Tous deux s'étaient entre-donné la foi.
« C'est donc cela, poursuivit la commère,
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil? Je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien, c'est votre époux!
A la bonne heure! Il faut, cette nuit même,
Sortir d'ici. » Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il fallait au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement:
L'époux, la fille, et le valet l'amant:
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connaissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre était forte.
Toutes avaient eu raison de gager:

Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor longtemps, comme l'on peut juger.

LA FONTAINE.

A MA FEMME EN L'ENTERRANT

Après de longs et pénibles travaux,
Dors, dors en paix, ma bonne et tendre amie;
Et que le ciel t'accorde le repos
Que tu m'ôtas lorsque tu fus en vie!

(*Anth. fr.*, 1816, I, p. 138.)

MADRIGAL

Après de longs soupirs, j'ai fléchi ma Climène;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine.
Hélas! si tes plaisirs doivent durer si peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine?

L'abbé de CHAULIEU.

AINSI SOIT-IL

Après deux mois de mariage,
Maître Blaise et dame Alison,
Se disputaient et faisaient rage.
Enfin, las de tout ce tapage,
Blaise se met à la raison,

Se tait. Il n'en est pas ainsi de la donzelle,
Qui se démène en vrai lutin :
Elle crie encore plus contre Blaise et l'appelle
Magot, infâme, sac à vin,
Coquin, pendart... Elle allait passer outre,
Quand l'époux la traitant d'oison,
L'apostropha d'un « Va te faire foutre! »
— *Amen*, répondit Alison.

PLUCHON-DESTOUCHES (*Le Petit neveu de Boccace*, 1787, III, p. 198.)

LE SIFFLET

Après dîner, sur une galerie
Qui dominait sur l'écurie,
La jeune Agnès pissait, mais de telle façon,
Que son cocher Lucas, éveillé par le son,
Dit, en lâchant un mot de sucrerie :
Petit con, si je te tenais,
Comme autrement tu sifflerais!
Jeunesse est toujours curieuse.
Le cocher fut mandé. — Voyons, dit la pisseuse,
Si vous ferez siffler cela.
Lucas n'osait; mais l'humeur s'en mêla.
Agnès était impérieuse;
Elle voulut : il obéit.
Il la renverse sur un lit
Après avoir fermé la porte.
Là, mon gaillard y va de telle sorte,
Qu'Agnès, expirant de plaisir,
Surprise de ne rien ouïr,
Lui dit, articulant à peine :
Mais..., mon cher..., il... ne... siffle pas?

Parbleu, je le crois bien, lui répondit Lucas :
Siffleriez-vous, madame, ayant la bouche pleine ?

VASSELIER.

CHANSON

A présent, je vous confesse
Que tout est plein de cocus,
Qu'un chacun branle la fesse
Et qu'un chacun joue du cu :
Chacun fait ci, chacun fait ça,
Tout le monde fait cela,
Tout le monde rit, tout le monde baise,
Tout le monde met cul bas.

Les maris ont leurs maîtresses,
Les femmes ont leurs galants,
Les maris baisent sans cesse
Les femmes incessamment.
Chacun, etc.

La demoiselle suivante
Est pour le maître d'hôtel,
Le laquais voit la servante,
Ou il s'en va au bordel.
Chacun, etc.

Un clerc a bien l'impudence,
Quand son maître est au palais,
De baiser en son absence
Sa maîtresse, s'il lui plaît.
Chacun, etc.

Tous les courtauds de boutique
En font tous leurs sobriquets
Et en sont mélancoliques
Pour n'être dans les caquets.
Chacun fait ci, chacun fait ça,
Tout le monde fait cela,
Tout le monde rit, tout le monde baise,
Tout le monde met cul bas.

(*Recueil des chansons du Savoyard.*)

LA JUSTICE

Après la galante aventure
Courait Pierre, en indépendant.
Chez lui d'un semblable pendant
Sa femme doublait la peinture.
Un jour il la prit au tableau,
Peignant encore un trait nouveau.
Elle tremblait de la notice.
— Voisin, dit l'époux, je t'y prends,
Mais c'est une œuvre de justice,
Ce n'est qu'un prêt que tu me rends.

(*Constitution de l'hôtel du Roule.*)

EPIGRAMME

Après la messe, à travers un parloir
La sœur Colette entretenait père Ange :
Est-ce un péché, dit-elle au père noir,
De me gratter quand le con me démange ?

— Oui, c'est péché, ne fût-ce qu'un moment;
Nos corps ne sont que boue et que souillures,
Et quel qu'en soit le désir véhément,
Ne faut sur soi porter des mains impures.
Lors se levant et troussant ses habits :
Grattez-moi donc, dit Colette au père Ange,
Vous, père en Dieu, dont les doigts sont bénis;
Et grattez fort, car bien fort me démange.

L'abbé de Grécourt.

LA BONNE LEÇON

Air : *Il faisait noir*.

Après le soupé sur sa chaise,
Papa dormait;
Suzette, en reconduisant Blaise,
(Minuit sonnait)
Laissa tomber sa lampe à terre,
Qu'en dira-t-on?
Neuf mois... et papa fut grand-père.
Bonne leçon.
Papa dormait;
Minuit sonnait :
Qu'en dira-t-on?
Bonne leçon.

Maréchal (*Cazin*, t. IV.)

LE SORT DES PUCELAGES

Après leur mort où vont les pucelages?
En paradis? Ils tenteraient les saints.

Descendent-ils sur les sombres rivages?
Si bon morceau n'est pour esprits malins.
En purgatoire? Ils l'ont fait dès ce monde.
Dessous les mers? Ils dessécheraient l'onde.
Où vont-ils donc? Limbes sont leur séjour;
Des innocens ces lieux sont la patrie.
Quand pucelage abandonne le jour,
A peine il sait ce que c'est que la vie.

De Vauréal (*Contes théologiques*, p. 217.)

JOUISSANCE IMPARFAITE

Après mille amoureux discours
Interrompus d'un long silence,
Elle repousse mes amours
D'une agréable violence.

Je sais qu'en cette occasion
Ce qui cause notre querelle,
Ce n'est pas son aversion,
Mais c'est sa pudeur naturelle.

Pour ses bras en vain résistants,
Ses yeux semblent me faire excuse,
Et je trouve qu'en même temps
Elle m'accepte et me refuse.

Pour favoriser mon dessein,
Et soulager mon mal extrême,
Le linge qui couvrait son sein
Est tombé presque de lui-même.

Ayant porté ses belles mains
Dessus ces deux globes d'albâtre,

Je baise les doigts inhumains
Qui cachent ce que j'idolâtre.

« Hélas ! à quoi, dis-je, vous sert
D'être à mon amour si farouche ?
Vos mains ont votre sein couvert,
Et m'ont découvert votre bouche.

« Vous faites autant de péchés
Que vous m'ôtez de belles choses ;
Mais pour les lis que vous cachez,
Je m'en vais bien cueillir des roses.

« Dieu ! que cette bouche a d'appas !
Que tout ce visage a de grâces !
Cent mains ne vous suffiraient pas
Pour garder tant de belles places. »

Ici sa constance est à bout,
Toute sa force est ralentie :
Elle aime mieux me donner tout,
Que d'en céder une partie.

Au lieu donc de me repousser,
Ses bras, sans aucune contrainte,
Ne servent plus qu'à m'embrasser
D'une amoureuse et molle étreinte.

Son amour dans ses yeux se lit,
J'y connais son inquiétude ;
Elle tombe dessus le lit,
Plus d'amour que de lassitude.

Par l'ardeur de sa passion
Toute sa personne est émue,
Et son imagination
Trouble lascivement sa vue.

Déjà sa gorge s'enfle un peu,
Et (j'ai de la peine à le croire)
J'aperçois l'éclat d'un beau feu
Entre deux colonnes d'ivoire.

Mais, ô faible contentement,
Passion qui n'a point d'exemple,
Mon vain devoir en un moment
Se rend à la porte du temple.

Incomparable affliction !
Une ville après cent batailles
Se rend à ma discrétion,
Et je meurs au pied des murailles.

Nous faisons, mais séparément,
Ce qu'ensemble nous devions faire,
Et, sans le vif attouchement,
S'achève l'amoureux mystère.

Ici nos amours sont punis
Par l'excès de leurs propres flammes,
Et nos deux corps seraient unis,
Si nous n'avions uni nos âmes.

« Hélas ! c'est trop tôt achever !
Lui dis-je, la voyant fâchée,
Et honteuse de se lever,
Aussitôt qu'elle fut couchée.

« Si je n'ai duré qu'un moment,
Accusez-en votre constance :
La moitié du chatouillement
S'est passée en la résistance.

« D'une si nuisible vertu
Ne faites jamais tant de gloire ;

Si vous aviez moins combattu,
Vous eussiez gagné la victoire.

« Mon défaut vous est glorieux,
Ne le prenez pas pour un crime;
Un feu lancé de vos beaux yeux
A brûlé toute la victime.

« L'âme, par l'admiration
Et par le désir suspendue,
Est cause que sans action
La volupté s'est répandue.

« Excusez donc mon chaud désir,
Et vous consolez, Isabelle;
Vous eussiez eu plus de plaisir
Si vous aviez été moins belle. »

(*Maximes et lois d'amour*, 1669, Supplément.)

LA VIVANDIÈRE

Après qu'Eugène eut les Turcs déconfit,
Milliers de morts, aux plaines de Belgrade,
Gisaient épars. Dépouillement suivit
Complet et prompt; était en embuscade
La vivandière, et regardait de loin
Ces grands corps nuds étalés sur l'échine.
Mais se trouvant à peu près sans témoin,
Elle approcha, voit partout, examine.
Puis en pitié prenant ces malheureux,
Veut des mieux faits avoir une relique.
La voilà donc moissonnant devant ceux
Qui lui semblaient de plus belle fabrique.

Un officier survint et la gaula :
— As-tu fini, gourgandine inhumaine!
Vraiment, dit-il, à ce petit train-là,
Bientôt sera ta poche toute pleine,
— Par sa bonté, monsieur m'excusera;
De les garder je ne sens nulle envie;
C'est pour donner à quiconque voudra
Me donner... las! ce gros-là seul en vie.

GRÉCOURT.

LES GRANDS HOMMES

Après souper chez dame Hortense,
De beaux discours étaient sur le propos
Des conquérants : chacun à son héros
Voulait donner la préférence.
L'un s'écriait : Que ne suis-je Caton!
— Du fier Brutus j'aime bien mieux l'audace.
— Ah! de César, que n'obtiens-je la place!
Disait un autre, au moment qu'Elison,
Gentille Agnès de seize ans affligée,
Se prit à dire en se grattant le front :
— Moi, je voudrais être Pompée!

(Les Muses du foyer de l'Opéra, 1783, p. 81.)

RONDEAU

Après tout ce qu'ont dit les gens,
Je crois qu'il serait de bon sens
De mettre Cloris en ménage.
Cloris n'est-elle pas en âge?
Pourquoi différer plus longtemps?

Ses regrets ne seraient pas grands,
Y dût-elle perdre ses gants;
Mais les perd-on en mariage,
Après tout?

Quand on tarde à jeter des bans
Pour une fille de vingt ans,
Il n'en est guère de si sage
Qui ne mette son cœur en gage;
Et puis l'époux vient sur les rangs
Après tout.

RÉGNIER-DESMARAIS. (Bruzen, tome 1er.)

L'AMOUR CONJUGAL

Après trente ans de mariage,
La signora Margot, femme du vieux Lubin,
Dans un bel esquif de sapin,
S'embarqua pour le grand voyage.
Au bout d'un mois autre accident :
Lubin dûment confessé et purgé fraîchement,
Entre son confesseur et son apothicaire,
Expira net ne pouvant pas mieux faire.
Tandis qu'on fredonnait tous les *De profundis*
Son esprit dégagé des fanges de la terre,
Prit le chemin du paradis.
— Ouvrez, s'écriait-il, ouvrez, ô grand saint Pierre!
Je suis chrétien, nous devons être amis.
L'apôtre ouvrit, et voyant le compère
Qu'il eut aussitôt reconnu :
— C'est vous, Lubin! tant mieux, mon frère,
Entrez, soyez le bienvenu :
Une sainte qui vous est chère,
Sainte Margot enfin, votre digne moitié,
Dans cet asile heureux, sans vous séchait sur pié.

— Sainte Margot! cela vous plaît à dire;
Je ne crois pas que Margot soit ici.
— Elle n'est qu'à deux pas: je vais vous y conduire.
— M'y conduire! moi! grand merci,
Puisque c'est-là sa place, adieu, je me retire.

SAUTEREAU DE BELLERAUD (*Chefs-d'œuvre des conteurs français*, III, p. 139.)

LA DOUBLE SURPRISE

Après trois ans de mariage,
Nice aimait son époux comme le premier jour;
Elle croyait, tranquille en son ménage,
Que Jean, ce cher époux, la payait de retour.
Point du tout, il était d'humeur un peu volage;
Mais il avait la prudence du sage,
Et les bons procédés qui font croire à l'amour.
Charmante épouse et bonne fille,
Nicette allait de temps en temps
Passer trois jours dans sa famille,
A la fête de ses parents.
Il faut la voir, jupe à demi-troussée,
D'un pied léger à travers champs
S'en revenir plus empressée,
Embrasser son mari, caresser ses enfants,
Et retrouver, après trois jours de fête,
Fête nouvelle en sa maison,
Comme on jouit, quand on a l'âme honnête!
Tout est plaisir, quand on a le cœur bon,
Et Nice était d'une bonté si franche!
Un jour que son mari l'attendait le dimanche,
Elle arriva samedi vers le soir.
Personne pour la recevoir,

Personne autre qu'une servante.
Jean, qui croit bien sa femme absente,
Doit rester chez Alix jusqu'à la fin du jour.
Tant mieux, dit Nice, il faut lui jouer un bon tour
Qui lui fera plaisir. Ecoute bien, Marie,
Je te défends et je t'en prie,
Ne lui dis pas que je suis de retour,
J'aurais dessein de le surprendre.
Mon pauvre Jean! quelle joie il aura,
A ses côtés lorsqu'il me trouvera!
Motus, au lit je vais me rendre.
Nice est couchée, et son sommeil
Est un songe couleur de rose,
Qui la prépare aux plaisirs du réveil.
Dans un calme si doux, tandis qu'elle repose,
Arrive Jean qui ne soupçonne rien,
Frais et gaillard, prêt à bien faire.
Alix l'accompagnait et l'on se doute bien
Qu'Amour donnait la main à la jeune commère.
Les accords étaient faits, point de moments perdus,
Et, sans prendre le soin d'allumer la chandelle,
Voilà nos deux amants sur la couche étendus,
La couche où Nice attendait l'infidèle!
Bon dieu! vous m'écrasez! dit-elle.
Ce son de voix, ce peu de mots
Pour Alix et pour Jean fut un coup de tonnerre.
Onc on ne vit d'amants plus sots,
Onc on ne vit femme plus en colère
Que Nice; elle avait bien raison,
Trop noire était la trahison.
Notez que Nice avait la beauté d'un archange,
Hideuse était Alix, mais tout homme est léger,
Faible ou bizarre. On a beau perdre au change,
Tel bien qu'on soit, on veut encor changer.
On ne dit point comment finit l'histoire.
Nice est si bonne! J'aime à croire
Que sa colère ne tint pas,
Et que l'amour lui dit tout bas :

Pour guérir un mari du péché d'inconstance,
Quelquefois le pardon sert mieux que la vengeance.

(*Contes en vers*, par l'abbé Bretin.)

DISTIQUE

Après trois jours, on s'ennuie
De femme, d'hôte et de pluie.

(*Muse folastre*, 1600.)

EPIGRAMME

A Priapus mons Piron, son grand-prêtre,
Sacrifiant au coin de son foyer,
Comme un mulet allait semant son être
Sur les charbons d'un coupable brasier.
Entrent deux gars qui, surpris de l'affaire,
Vont du pourquoi bonnement s'enquiérant :
— Vous le voyez, messieurs, je viens de faire,
Reprend Piron, de petits saint Laurent.

Robbé de Beauveset.

SONNET

A qui le donnez-vous, ce joli pucelage ?
A quelque riche fat qui doit être cocu,
Car un con si poli ne doit être vaincu,
Ni pour le vit d'un sot s'établir en servage.

Ouvrez-vous à mon vit d'admirable courage,
Qu'il vous perce et vous sonde, et lui tendez le cu.
Sans foutre vous avez par trop longtemps vécu :
C'est faire à si beau con incomparable outrage.

Ne parlons plus d'honneur, bonsoir à la vertu !
Ces vieux noms péregrins ne valent un fétu,
Le plaisir plus souvent nous fait gagner victoire.

C'est Vénus qui a fait ces amoureuses lois :
Il ne faut imposer à nos couillons des choix ;
Et foutre est naturel comme manger et boire.

BERNIER (*Parnasse satyrique*, tom. II.)

PHYSIOLOGIE DU PET CHEZ LA FEMME

CHANSON

A quinze ans, timide pucelle
Bien souvent baisse la prunelle,
Devant le regard flamboyant
Que lui lance son jeune amant.
L'amour, l'émotion, le reste,
La voix, la joie, le moindre geste,
Font partir un tout petit pet } *bis.*
Qui folâtre dans son duvet. }

Comme une cavale superbe
Bondit sous l'étalon dans l'herbe,
Telle est la femme de trente ans,
Entre les bras de ses amants.
Mourante, haletante, éperdue
Elle les enlève en la nue...
Mais soudain un bruit discordant } *bis.*
La rejette du firmament. }

A quarante ans, grasse et fleurie,
Elle braque une batterie
Qu'auraient apprécié Carnot,
Victor, Kléber et Augerot;
Se campant devant sa toilette,
Et sanglant sa taille replète,
A chaque tour de son lacet
La foudre gronde en son corset. } *bis.*

Ma bonne vieille, sur ta chaise,
Trémousse-toi, pète à ton aise :
Le bruit que fera ton rouet
Amortira ton faible pet.
Pareil aux cloches de l'église
Dont les sons meurent dans la brise,
Tel s'éteindra ce faible son
Dans les plis de ton grand jupon. } *bis.*

La pauvre lampe qui vacille,
Le feu follet qui le soir brille,
L'étoile filant dans les cieux
Ou, ma foi! si vous l'aimez mieux,
Un léger glacis en peinture,
L'exhalaison de la nature,
Sont autant de portraits frappants
Du pet de la femme à cent ans. } *bis.*

F. Bovie (*Bibliophile fantaisiste*, 1869, p. 178.)

FOUTERIE DE POÈTE

La Fille

A quoi rêves-tu sous la couverture,
O mon cher poëte, ô mon doux amant?
Ne suis-je donc plus cette créature
Que tu désirais passionnément?

Tu brûlais pour moi d'un amour immense
Dans des vers fort beaux — que je n'ai pas lus;
Notre fouterie à peine commence,
Et déjà, mon cher, tu ne bandes plus !

Tes couilles, je vois, se vident plus vite
Que ton encrier plein de sperme noir.
Ta pine n'est plus qu'une humble bibite
Indigne d'entrer dans mon entonnoir.

Pourtant, si j'en crois mes propres rivales,
Je réveillerais le plus mort des morts
D'un coup de ce cul qu'ici tu ravales
Sans en éprouver le moindre remords.

Ma gorge se tient mieux qu'un militaire,
Mon con est boisé comme l'est Meudon,
Afin de cacher l'autel du mystère
Où l'on officie en toute saison.

J'ai des cheveux roux comme des carottes,
Des yeux de faunesse, émerillonnés,
Qui guignent les vits au fond des culottes
Et des pantalons les mieux boutonnés.

Je possède l'art du casse-noisette,
Qui ferait jouir un nœud de granit;
Un coup avec moi n'est qu'une amusette :
Quand on est à douze on n'a pas fini.

Et lorsque mon con a soif de ton sperme,
Lorsqu'il en attend dix litres au moins,
Tu sers une goutte ou deux, puis tu ferme
Le doux robinet des ruisseaux divins !

Est-ce du mépris ou de l'impuissance?
Es-tu pédéraste ou castrat, voyons?
Un pareil état m'excite et m'offense :
Descends de mon lit, ou bien rouscaillons!

LE POÈTE

Je sens les sonnets pousser sur mes lèvres,
A vous contempler dans cet abandon.
Vous me rappelez les biscuits de Sèvres
Pétris par la main du grand Clodion.

Corrège vous eût peinte en Antiope
A voir votre pose et vos charmes nus.
Je vous aime ainsi, divine salope :
La Farcy n'a pas de telles Vénus.

Je vous chanterai dans mes hexamètres,
Superbe catin dont je suis l'amant,
Des vers parfumés comme ceux des maîtres
Qu'on lit d'une main..., tout en se pâmant.

LA FILLE

Conserve tes vers pour une autre muse
Qui se montera mieux le bourrichon.
Ce n'est pas cela, mon cher, qui m'amuse :
Sois moins poète et... beaucoup plus cochon.

Ingrat ! tu m'as mis le foutre à la bouche !
J'allais presque entrer dans le paradis !
Maintenant je suis réduite, farouche,
A me branler, moi ! Que je te maudis !

Bande ta pine et débande ta lyre,
L'important, au lit, est de pisser droit,
La femme n'est pas au monde pour lire.
Le nœud d'un goujat vaut celui d'un roi.

Ah ! je n'y tiens plus !... le cul me démange...
Qu'on m'aille chercher l'Auvergnat du coin...
Car je veux sentir le vit de cet ange
Enfoncer mon con — comme avec un coin.

ALFRED DELVAU (*Parnasse XIXe siècle.*)

AVANT ET APRÈS

A quoi sert l'examen avant le mariage ?
A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connaît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus ;
Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement, on ne le reprend plus.

LA CHAUSSÉE (*École des mères*, acte 1er).

LA PUCELLE BAVARDE

Arrête-toi, que veux-tu faire ?
Tircis, as-tu l'esprit bien sain ?
Quoi ! de ma bouche et de mon sein
Ne dois-tu pas te satisfaire ?
Garde d'attirer ma colère,
Si tu ne quittes ce dessein.
Quoi donc ! je te conjure en vain !
Crains-tu si peu de me déplaire ?
Aye ! ouf ! pour Dieu ! n'achève pas,
Si tu ne veux que le trépas

Soudain à tes yeux ne m'enlève!
Aye! ouf! crois-tu que ces douleurs...?
Aye! aye! ah! Tircis, je me meurs!
Reste, mon cher! achève! achève!

(*Recueil du Cosmopolite.*)

UN CŒUR HOSPITALIER

Arrêtez donc votre furie,
Ismène n'a rien de léger;
Son cœur est une hôtellerie,
Où chacun a droit de loger.

(*Les Vérités plaisantes*, 1702, p. 466.)

SUR LA JUDITH DE BOYER

A sa *Judith*, Boyer, par aventure
Etait assis près d'un riche caissier :
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure.
— Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur;
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
De vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant lui dit ;
— Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holopherne
Si méchamment mis à mort par Judith.

J. Racine.

LA FAUSSE AGNÈS

A sa moitié, qu'il croyait être neuve,
Lubin disait : De si gentils ébats,
On le voit bien, Lise n'a fait d'épreuve.
A ce jeu-là, quoi ! n'aller que le pas !
Il faut aussi que la femme s'émeuve ;
Et le plaisir à son joli tracas
Veut que surtout ton sexe s'associe.
— Non dieu ! dit-elle, on n'y répugne pas,
Mais on ne sait que faire en pareil cas :
L'un le requiert, l'autre ne s'en soucie ?

DES BIES (*Passe-temps des mousquetaires*).

MOT D'UN OFFICIER

A sa toilette, Orphise étendait ses deux mains
Sur le plus beau de tous les seins.
Ah ! dit un fils de Mars, que ces mains sont cruelles
De venir ainsi nous priver...!
— Halte-là ! s'il vous plaît, ce sont mes sentinelles.
— Je voudrais bien les relever.

F. GUICHARD. (*Contes*, p, 173.)

L'EXORCISME

HISTOIRE DU P. GIRARD ET DE LA CADIÈRE

A ses parents dès l'enfance enlevée,
Dans un couvent Agnès fut élevée.

Elle y croissait, belle sans le savoir,
Et de ses yeux ignorant le pouvoir.
Dans un miroir, contempler son image,
A Lucifer c'eût été rendre hommage.
Agnès livrée à de saintes erreurs,
Se remplissait de pieuses terreurs.
Par le démon, son âme intimidée,
Ne pensait pas, n'avait pas une idée.
Tout son savoir était des *oremus*,
Et ses joujoux une boîte aux *agnus*.
Et cependant elle touche à cet âge
Dont le bonheur semble être le partage,
Age charmant qu'on nomme puberté,
Où la nature agit en liberté,
Où les trésors d'une gorge indiscrète
Enflent déjà la simple collerette,
Où des regards l'éloquente langueur
Peint les désirs et les besoins du cœur.
Au cœur d'Agnès une flamme inconnue
De veine en veine est déjà parvenue.
Ce feu secret a troublé tous ses sens.
Il étincelle en ses yeux innocens.
La pauvre fille à qui rien ne révèle
D'où peut venir cette chaleur nouvelle
Souvent y rêve, et soupire souvent,
Puis sent enfin le dégoût du couvent.
Ce dégoût-là s'étend à d'autres choses.
Auparavant Agnès aimait les roses ;
De simples jeux amusaient ses loisirs,
Roses ni jeux ne sont plus ses plaisirs.
La triste Agnès, des réduits les plus sombres,
Cherche à présent le silence et les ombres,
De tout se lasse, et partout sur ses pas,
Traîne un ennui qu'elle ne conçoit pas.
Pour s'éclairer sur cette maladie,
Notre innocente enfin s'est enhardie
D'aller trouver le père directeur.
Remarquez bien ce tableau, cher lecteur :

Voyez ses traits embellis par ses larmes.
« O père saint, terminez mes alarmes ;
Comment, hélas ! vous dire les ennuis
Et l'embarras, et le trouble où je suis ?
Un feu brûlant, malgré moi, me consume.
C'est le démon, sans doute, qui l'allume.
Il me promène en tous lieux sans dessein.
Il me tourmente, il agite mon sein.
De mes propos ma maîtresse obsédée
M'a dit hier que j'étais possédée.
Serait-il vrai que tous ces feux brûlans
Vinssent du diable enfermé dans mes flancs ?
S'il est ainsi, Dieu, que je suis à plaindre ! »

Mes chers amis, je ne saurais vous peindre
L'enthousiasme où ce trouble enchanteur
Avait plongé le fervent directeur.
De la maîtresse il adopte l'idée :
« Oui, mon enfant, vous êtes possédée.
Je ne veux pas vous faire un long sermon,
Sur le péché qui vous livre au démon.
Chassons plutôt cet hôte impitoyable ;
Je vais, ma fille, exorciser le diable.
— O père saint, est-il vrai, vous pourriez !...
(Lui dit Agnès, en tombant à ses pieds.)
Quoi ! je serais !... — Oui, vous en serez quitte,
Ma chère enfant, avec de l'eau bénite.
Que votre cœur ne soit point alarmé,
Dévote Agnès, dites l'*asperges me :*
Suppliez Dieu que son bras vous assiste. »

Elle obéit. Le paillard exorciste
Sur son beau corps pour chasser le malin,
Porte partout et la bouche et la main.
Tout tressaillant de luxure et de joie,
L'impur vautour s'élevant sur sa proie,
Toujours mêlant le profane au sacré,
(C'est un ragoût des mondains ignoré)

Le moine feint que cet esprit immonde
Dans tout le corps se promène à la ronde,
Fuit avec art, va de la bouche au sein,
Et pied à pied, dispute le terrain.
Or, les baisers de notre bon papiste
S'en vont suivant le démon à la piste.
Dans ses beaux yeux d'abord il le trouva,
Ensuite aux pieds le diable se sauva.
Plus fin que lui le directeur l'attrape,
Mais le démon tout de nouveau s'échappe,
Et pour tromper le père tout-à-tous,
Va se cacher entre les deux genoux.
Le père suit un si doux exercice,
Lève une jupe au démon trop propice,
Et de sa main croit le saisir déjà ;
Mais bien plus loin le démon s'engagea.
Il se renferme et le moine s'apprête
A visiter sa dernière retraite,
Vous devinez, lecteur, qu'en cet endroit,
Le pauvre diable était fort à l'étroit.
Le goupillon bien muni de l'eau sainte,
Doit, à sa place, occuper cette enceinte.
Le moine en feu prétend bien s'y loger ;
De son côté l'autre ne veut bouger.
La belle en souffre. « O mon Dieu ! pour quel crime
De ton courroux suis-je donc la victime ?
Père très-saint, je crois que Lucifer
Veut aujourd'hui m'entraîner en enfer.
Il me déchire, il me brûle, ah ! de grâce,
Chassez-le donc, ou je meurs sur la place.
— Il va partir, résignez-vous, ma sœur,
Répond alors le benoît confesseur,
Je sens qu'il est obstiné comme un diable ;
Mais pour lui faire une peur effroyable
Je vais enfin l'asperger comme il faut. »
Dans le réduit le père entre aussitôt.
Et par les flots d'une source féconde
Eteint le feu du diable qu'il inonde.

De vifs transports, un doux tressaillement
De l'exorcisme étaient le dénouement.
La belle Agnès, jusqu'au fond de son âme,
En sent l'effet. Elle crie et se pâme ;
Le doux plaisir si longtemps attendu
Semble flotter dans son œil éperdu.
Dans cette extase Agnès longtemps plongée,
De sa douleur se sentit dégagée.
« Je l'ai vu fuir, s'écria-t-elle alors ;
Oui, j'en suis sûre, il a quitté mon corps.
Oui, je l'ai vu remplacé par des anges.
Que l'exorcisme a des vertus étranges !
Et que je goûte avec componction
Cet avant-goût de la sainte Sion !
Ce doux remède a guéri ma blessure,
Mais écoutez, je ne suis pas bien sûre
De n'avoir eu que ce seul démon-ci,
Et je voudrais les laisser tous ici.
— C'est très-bien fait, j'approuve votre haine
Pour l'ennemi de la nature humaine,
Dit le pater. Vous devez aujourd'hui
Entièrement vous séparer de lui.
Ma chère enfant, c'est le vœu du baptême,
Qu'attendons-nous ? Il faut à l'instant même,
Pour vous soustraire à la contagion,
Exorciser toute la légion. »
Le père alors, en zélé formaliste,
Recommença son métier d'exorciste.
Ce qui suivit cette aventure-là,
N'est de mon conte : ainsi donc, brisons-là.

Si par hasard le démon vous obsède,
Jeunes beautés, voilà le grand remède.
Quoiqu'oublié dans plus d'un rituel,
Cet exorcisme est très-spirituel.
Messer Satan a peur de l'eau bénite.
Qu'on l'en menace, il décampe au plus vite ;
S'il est rétif, que votre bénitier,

Pour le chasser, se verse tout entier.
O trop heureux qui, brûlant d'un saint zèle,
Quand le démon tourmente une pucelle,
Peut le poursuivre, et du matin au soir
L'exorciser à grands coups d'aspersoir !

(*Délassemens du boudoir*, p. 77.)

LA REVANCHE

TIRÉ DE BOCCACE

A Sienne, deux voisins, ainsi le conte-t-on,
Nommés Acate et Dorimon,
Avaient femme chacun de beauté peu commune :
Dorimon, blonde; Acate, brune.
Or est-il que, se fréquentant
A tout instant,
A la brune en conta le mari de la blonde,
Et si bien s'en amouracha,
Près d'elle si bien fit la ronde,
Qu'avec cette brune il coucha.
La discrétion longtemps couvrit l'affaire;
Mais Acate, sans le chercher,
Et par ses propres yeux, fut instruit du mystère :
Vives amours ont peine à se cacher.
Un jour qu'on croit dehors ce pauvre Acate,
Et qu'au logis certain travail le tient,
Pour lui parler Dorimon vient:
Toute seule ! ah ! tant mieux ! Flamme nouvelle éclate.
De bon accord on s'embrasse, on se flatte;
Déjà de la commère on presse les genoux ;
Et sur le lit, où l'on s'enchaîne,
Au nes de l'invisible époux
Se file et s'achève la scène.
Il se contient, renferme son courroux :

Faire du bruit, dit-il, est une extravagance,
C'est publier l'injure et le malheur;
Pour assurer notre vengeance,
Conduisons-nous avec douceur.

Amours, jeux et plaisirs ont battu la retraite;
Acate survient brusquement,
Fixe d'abord les yeux sur le dérangement,
Puis sur sa moitié stupéfaite,
Qui s'occupait, en ce moment,
A rajuster sa collerette.
— Que faites-vous? — Ah! ne le vois-tu pas?
— Oui, lui répond Acate, et plût au ciel, hélas!
Que je n'eusse point vu... ce que j'ai vu sur l'heure!
La coupable, surprise et ne pouvant nier,
Recule dans un coin, en statue y demeure,
Observe le silence et pleure.
— De la soumission, femme, ou point de quartier.
A ce qu'il me plaît te prescrire
Songe bien qu'il faut te plier.
A Dorimon tu vas écrire
Que demain le matin serai hors de chez moi,
Et qu'il s'en vienne encor vers toi;
Point ne refuseras telle offre.
Je le suivrai, tu m'entendras;
Feignant l'effroi, tu le feras
Entrer vite en ce coffre,
Et dedans tu l'enfermeras.
Sois sûre qu'aucun mal je ne prétends lui faire.
Le surplus, dans son temps tu l'exécuteras.
Promesse de le satisfaire.
Au rendez-vous, le lendemain venu,
Dorimon est exact; la brune était piquante,
Triste un peu seulement, et plus intéressante.
On veut la consoler. Sur son sein demi-nu...
— Dieux! voilà mon mari! Si grand matin ensemble!
Il aura des soupçons, je tremble...
Dans ce coffre mets-toi; c'est son pas, je l'entends.

Coffre ouvert et fermé, Dorimon est dedans.
— Ma femme, je reviens, je n'ai trouvé personne.
Le cher Dorimon, aujourd'hui,
J'en suis certain, ne dîne pas chez lui.
Notre soupe est nouvelle, et, je crois, sera bonne.
Appelle la voisine, et dînons tous les trois.
« Voisine ! » Ainsi par la fenêtre
S'échappe une petite voix.
Et la voisine de paraître,
Et de venir sur l'invitation.
Le dénouement approche : entre blonde gentille,
Je vois Acate qui pétille
D'effectuer la loi du talion.
Signe à la femme est fait d'aller à la cuisine,
Et sur le coffre est la voisine.
— Notre-Dame ! quoi ! pour ceci
M'avez-vous fait venir ici ?
(*Ceci* très-clairement vous désigne la chose.)
Arrêtez donc ! A votre ami,
Cœur déloyal !... La bouche est par un baiser close.
Corps délicat sent un bras affermi.
Mais Acate fait une pause
Pour s'expliquer, et parle ainsi :
Hier, moi témoin oculaire,
Dorimon m'a joué le tour
Que je veux aujourd'hui lui jouer à mon tour.
Il a, tranchons le mot, baisé ma ménagère ;
Et j'aurai ma revanche, ou je saurai pis faire.
Nos destins doivent être égaux.
De bonne grâce, allons, allons, ma chère !
Que n'est-il là présent !... Bien l'était le compère :
Accroupi dans le coffre, il entend ces propos
Suivis d'amoureuses tendresses.
Patiemment ou non, il tend le dos
A l'assaut redoublé des plus vives caresses.
Dans sa vengeance Acate a beaucoup de plaisir.
Assez communément blonde est voluptueuse :
De se venger aussi ma blonde a le désir ;

Et ce couple fournit une carrière heureuse.
L'autre femme toujours était
Dans la cuisine, et le tout apprêtait.
Acate, enfin, las de s'ébattre,
Ouvre le coffre, et dit : Respirez, Dorimon.
Ma femme, j'ai grand'faim, vas-tu servir ? — Oui. — Bon !
Mets un couvert de plus, et dînons tous les quatre.
Le repas fut délicieux,
Bacchus et l'Amour l'animèrent.
De la double aventure on rit à qui mieux mieux ;
Et ces braves voisins d'être amis ne cessèrent.

J.-Fr. Guichard (*Contes*, etc., p. 72.)

LES SAUCISSONS

A son curé, d'un saucisson
Une villageoise jolie
Vint faire honnêtement le don.
Chez le pasteur était nombreuse compagnie ;
Les hommes, la voyant, louèrent sa beauté,
Qui leur faisait à tous envie ;
Les femmes seulement parlaient de sa gaieté :
Quant à sa générosité,
Quelqu'un dit avec ironie :
C'est un rendu pour un prêté.

F. Nogaret (*Pièces désopilantes*, 1867, p. 252.)

LA VIANDE MAL EMBROCHÉE

A son époux, qui tout son saoûl ronflait,
Sans lui donner aucun signe de vie,
Ardente au fait, la charmante Silvie
Dans son dodo rudement se tournait,

En répétant : Que je suis malheureuse !
Lui, s'éveillant : Non, pareille tourneuse
Ne se vit onc ! La belle assez fâchée,
Lors lui repart : — N'est étrange le cas !
Car si j'étais un peu mieux embrochée,
Mon doux ami, je ne tournerais pas.

(*Gaillardises*, 1874.)

EPIGRAMME

A son mari, Guillemette.
Par la fenêtre parlait,
Lorsque Gros Jean, sans lunettes,
Par derrière la foutait.
Voilà comme
Souvent l'homme
Par je ne sais quel effet,
Voit la tête
De sa bête
Sans voir ce que le cul fait.

(*Recueil du Cosmopolite.*)

LE PARDON

A son voisin la gentille Isabelle
Fut se plaindre de son époux
Qui toujours lui cherchait querelle.
— Croyez-moi, dit-il, vengez-vous
Le conseil plut fort à la belle.
Le galant fut choisi pour servir son courroux.

A chaque heure du jour, c'était nouvelle plainte ;
Notre couple à l'envi signalait son ardeur.
Mais la colère du vengeur
En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin.
La belle que toujours la vengeance aiguillonne
Six fois fut se plaindre un matin.
— Oh ! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chrétien, je lui pardonne.

FR. DE CHENNEVIÈRES (*Étrennes gaillardes*, 1784.)

LA PROMENADE A CHEVAL

Assez mauvaise cavalière,
En galopant une dame tomba
De cheval, sur le derrière,
Jambes en haut, mais point ne se blessa.
Promptement relevée : As-tu, demanda-t-elle
A son valet, vu mon agilité ?
Lui de répondre en sa simplicité :
Oui, madame ; c'est donc comme ça qu'il s'appelle ?

J.-FR. GUICHARD (*Contes*, p. 136).

LA BERGÈRE EXIGEANTE

Air : *Faut attendre avec patience.*

Assis au bord d'une fontaine,
Le jeune Tircis, l'autre jour,
Les yeux attachés sur Climène,
L'entretenait de son amour.

— Non, non, dit-elle d'un air tendre,
Tous tes regards sont superflus,
  Pour me forcer à me rendre,
Il faut quelque chose de plus.

Il lui disait : Chère Climène,
Rien n'est égal à mon ardeur ;
Et l'Amour lui-même aurait peine
A t'offrir un plus tendre cœur.
— Non, non, dit-elle d'un air tendre,
Tous tes discours sont superflus ;
  Pour me forcer, etc.

— Que te faut-il donc davantage ?
Tu vois l'excès de ma langueur ;
Cruelle, change de langage,
Ou je vais mourir de douleur.
— Non, non, dit-elle d'un air tendre,
Tous tes chagrins sont superflus.
  Pour me forcer, etc.

Du *plus* qu'attendait la bergère
Tircis se doutant à la fin,
Crut débrouiller tout ce mystère
Et sur sa bouche, et sur son sein.
— Non, non, dit-elle d'un air tendre,
Tous ces baisers sont superflus,
  Pour me forcer, etc.

Tircis qu'un tel reproche enchante
Profite enfin de la leçon,
Et pour répondre à son attente,
Il s'y prend d'une autre façon.
— Ah ! lui dit-elle d'un air tendre,
Tous autres soins sont superflus,
  Tu me forces à me rendre,
Je ne demande rien de plus.

(Cazin, *Nouv. Recueil*, t. IV.)

L'ENTRE-GENT

Assis auprès de son bureau,
Maître Aubert, quittant ses besicles,
Disait à sa fille Babeau :
Je veux d'un mari jeune et beau
T'étrenner. Puis, articles par articles,
Il en détaillait les vertus.
Dans celles qui peuvent lui plaire,
C'est l'entre-gent qu'il vante plus.
Mais Babet, en fine commère :
— D'entre-gent je lui fais crédit,
Dit-elle ; qu'il ait, mon cher père,
L'entre-jambes, cela suffit.

B. de La Monnoye (*Contes en vers imités du Moyen de parvenir*, p. 49.)

ÉPIGRAMME

Assouvissons notre envie
D'aise et de contentement,
Rien ne fuit si vitement
Que les forces de la vie.
Nous volons vers le trépas ;
Demain nous ne serons pas
Tout ce qu'aujourd'hui nous sommes.
Il n'est ni soir ni matin,
Qui sur la vigueur des hommes
Ne fasse quelque butin.

Maynard (*Recueil des plus beaux vers*, 1627, p. 324.)

RÉGIME D'ASTRÉE (1)

Astrée un jour s'enquit d'un médecin.
Quel temps était à l'amour plus propice
L'ébat, dit-il, au matin est plus sain,
Mais vers le soir il a plus de délice.
Doctrine sûre! Oracle accrédité!
Depuis ce temps la régulière Astrée
Chaque matin le fait pour sa santé,
Pour le plaisir le fait chaque soirée.

VERDIER.

LA SOURDINE

A table, deux ménétriers,
D'une taverne vrais piliers,
S'entretenaient de leur ménage,
Entre la poire et le fromage.
— Ma foi, je suis las de souffrir,
Dit l'Épine à monsieur Bécarre;
Ma femme fait un tintamarre
Que je ne puis plus soutenir,
— La baises-tu souvent, compère?
— Non, dit l'autre; on ne baise guère,
Quand on n'a pas le cœur joyeux.
— Eh! voilà le nœud de l'affaire,
Répond Bécarre au langoureux.

---

(1) Cette pièce est à peu près la même que celle commençant ainsi :

Anne un jour demandait à quelque médecin...

Lorsque l'hôtesse est bien pansée,
Et tous les matins caressée,
Le calme règne en la maison.
Tiens, vois-tu, mon pauvre l'Épine;
La femme est comme un violon :
Veut-on en éteindre le son ?
Il faut y mettre une sourdine.

VASSELIER.

ÉPITRE

AU CUL DE MADEMOISELLE CAMARGO

(1732)

A toi, beau cul, qu'une gentille audace
Fait voltiger à nos yeux ébaubis,
Cul que Gruère contemple face à face,
Et qu'à l'orchestre ainsi qu'en paradis,
Le vieux Rebel voit mouvoir avec grâce,
Cul aéré que Cassini dans peu
Ira lorgner au nombre des étoiles;
Toi que le vol d'une bacchante en feu
Fait voir déjà sans nuage et sans voiles,
Mes yeux t'ont vu, beau cul digne du jour,
Où t'ont produit Terpsichore et l'Amour;
Reçois l'encens que ma main te dispense.
Cul de Cupis (1), que Voiture eût chanté,
Je te consacre à l'immortalité.
Mais dans la lice un cul rival s'avance,
Amour sourit autour de lui flottant;
Belle Sallé, faites-en voir autant,
A vous sans faute est le prix de la danse.

(*Recueil de Maurepas*, IV, p. 71.)

---

(1) Cupis de Camargo.

VŒU D'UNE DAME A VÉNUS

A toi, déesse, qui as soin
De nous secourir au besoin,
Mère des amours ensucrée,
Douce, riante Cythérée;
Si ce gros Priape charnu,
Je puis voir une fois tout nu,
Raide, sonder jusques au centre
Le profond de mon large ventre,
Et d'une abondante liqueur
M'arroser le flanc et le cœur,
Tandis qu'une froide impuissance
Retient mon Vulcain en silence,
J'ornerai de beaux myrtes verts
Ton autel à jours tous divers,
Et là, te faisant humble hommage
Aux pieds de ta si belle image.
Je t'appendrai fort humblement
Le portrait de cet instrument,
Pour servir d'honneur et d'exemple
Aux sacrifices de ton temple.

(Cabinet satyrique.)

CHANSON A DANSER

Air : *Là-haut, sur ces montagnes.*

A ton serviteur La Rose
Permettrais-tu, Serpilla,
De te baiser, je suppose,
Cette main que je tiens là?

— N'est-ce que ça?
C' n'est pas grand' chose.
Ce n'est rien qu'ça;
Va ton train, va!

Ta bouche, couleur de rose,
Est jalouse de cela;
Te fâcheras-tu, si j'ose
Y prendre ce baiser-là?
— N'est-ce que ça? etc.

Pour ce coup-ci, je m'expose
Au refus de Serpilla:
Souffriras-tu que La Rose
Baise ces deux jumeaux-là?
— N'est-ce que ça? etc.

Danserais-tu pour La Rose,
Aurais-tu c'te bonté-là?
Si tu veux danser, dispose
Du flageolet que voilà!
— N'est-ce que ça?
C' n'est pas grand' chose!
Ce n'est rien qu'ça;
Restons-en là!

COLLÉ.

ÉPIGRAMME

A tout riche amant faisant fête,
Lise se fanait chaque jour,
Et sa mère, femme de tête,
La grondait: Voyez cette bête

Qui ne sait qu'en trafic d'amour,
Du plaisir il faut se défendre.
Donnes-en, c'est le fin du tour ;
Mais garde-toi d'en jamais prendre.
Lise écoutait le document;
Mais le soir même avec Valère,
Elle disait en se pâmant :
Je voudrais bien y voir ma mère.

GRÉCOURT.

LE MALENTENDU

A Trianon, quand la cour l'habitait,
Un page, un soir, à l'aventure allait
Dans les bosquets, rêvant à quelque chose
(Ce quelque chose est connu du lecteur),
Quand il avise une dame d'honneur,
Au coin d'un bois, qui sur l'herbe repose.
Dame d'honneur qui dort sur le gazon
Doit, se dit-il, avoir le sommeil bon.
D'elle il s'approche et lève un peu la robe,
Puis le jupon ; puis des yeux il dérobe
Mille trésors. L'autre toujours dormant,
Il fait l'époux si bien qu'elle en frissonne.
— Qui vous a fait si hardi, bel enfant?
— Je m'ôterai, si madame l'ordonne.
— Ce n'est pas ça que j'ai dit, étourdi;
J'ai demandé : Qui vous fait si hardi?

Le comte de CHEVIGNÉ.

LES DEUX RATS

Au bon vieux temps, lorsque Berthe filait,
Et que mainte bête parlait

Mieux que ne font nos docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine mitronne
Un soir, comme elle pétrissait
Se sentit vivement mordre par une puce
Sur le bord de certain endroit,
Par où l'ermite frère Luce
Fit croire que d'Agnès un pape sortirait.
Sur-le champ la mitronne adroite
Surprit cette puce indiscrète,
La pressant, le col lui tordit;
Puis, après sa besogne faite,
Auprès de son mitron, elle se mit au lit.
Or, quand la puce eût été dénichée,
La pâte de ses doigts, qui s'était attachée
Au bord de cet endroit que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux rats
Dont le nez fin l'avait flairée.
En tapinois, venus pour en tâter,
Ils commençaient à grignoter,
Quand le mitron, sentant sa pâte bien levée,
Se mit en devoir d'enfourner.
Les deux rats, l'oyant se tourner.
L'un, étourdi de peur, tremblant, tête baissée
Dans le plus prochain trou brusquement se jeta ;
Et l'autre auprès tapi resta.
Le mitron, besogne achevée,
Se recoucha sur le côté.
Les prisonniers en liberté,
S'enfuirent au grenier, en leur gîte ordinaire...
Les voilà se questionnant,
L'un à l'autre se demandant
Comme ils s'étaient tirés d'affaire.
Moi, dit l'un, j'ai donné droit dans le pot au noir.
Je ne crois pas qu'on puisse avoir
Une plus risible aventure.
Par je ne sais quelle ouverture,
Je me suis fourré dans un trou,
Où j'ai cru ma retraite sûre;

Mais le maudit mitron m'a bourré tout mon soûl,
Avec je ne sais quoi qu'il poussait à mesure
Que pour sortir de là je voulais avancer.
Se plaisant à me relancer,
Il m'a cogné le nez, et m'a fait ce tapage,
Tant que lassé du badinage,
Ce gros et long je ne sais quoi,
Prenant enfin congé de moi,
M'a craché par mépris au milieu du visage.
Le vilain m'a presque aveuglé.
— Moi, dit l'autre, surpris, troublé,
Dans l'encoignure d'une cuisse,
Sans grouiller, m'étant cantonné,
Témoin impatient d'un fort sot exercice,
Pendant qu'il te cognait le nez
Avec sa cheville ouvrière
Qui te causait tant de souci,
Deux boules qui pendaient à son chien de derrière,
Sans cesse allant, venant, cognaient mon nez aussi.

GRÉCOURT.

LA SIMPLICITÉ RUSTIQUE

Au bon vieux temps, siècle de la décence,
Avant l'hymen une fille ignorait
En quoi de l'autre un sexe différait.
On était sûr d'épouser l'innocence.
Contente, pour la fin de l'an
D'épouser son amoureux Jean,
La jeune et naïve Perrette
Avec lui folâtrait un jour.
Tous deux jouaient à la cachette,
Et Jean se cachait à son tour.

Il entre au fond d'une masure,
Où croyant sa retraite sûre,
Et n'être pas sitôt trouvé;
Tout en guettant il s'évertue
De donner à ses eaux l'issue
Par le canal accoutumé.
Mais déjà l'agile Perrette
A fureté partout; soudain
Elle parvient à la cachette,
Et voit Jean qui tenait en main
Certain tuyau de taille non menue.
Lors se sauvant toute éperdue,
S'en fut trouver sa mère : Ah! ma bonne maman!
Si vous saviez ce qu'a le pauvre Jean!
Je ne voudrais jamais être sa femme.
Il est blessé : je l'ai vu, sur mon âme.
Hors de son ventre il sort un gros boyau!
Connaissant mieux le prix de ce joujou :
— Rassure-toi, lui répondit sa mère;
Ce bobo-là fera bien ton affaire.
Et ce boyau qui t'a fait tant de peur,
D'un bon mari fait toute la valeur...
Un mois après se fit le mariage.
Pendant le bruit d'un rustique festin,
Où le plaisir nageait parmi des flots de vin :
Perrette sent désir de connaître l'usage
Du mal de Jean, dût-elle le gagner.
Elle fait signe à Jean de s'éloigner...
Elle le suit... ils vont dans un bocage,
Où les oiseaux par leur tendre ramage
De nos époux célébraient le beau jour,
Et leur donnaient l'exemple de l'amour,
Jean, garçon vif, docile à la nature
Saisit Perrette, et se met en posture.
Il n'introduit d'abord qu'un petit bout
De son bobo. Perrette y prend du goût;
Elle rougit, s'anime : Enfonce, lui dit-elle,
Ah!.. Ah!.. encore... Enfin, fit si bien la donzelle

Que Jean lui dit : Par ma foi, voilà tout.
— Oh ! vous mentez, répond notre novice ;
Je sens encor là-bas un supplément.
— Oui, lui dit-il, mais c'est pour l'ornement,
Et le reste pour le service.
— Oblige-moi, mets tout dedans.
Ah ! mon ami, reprit-elle attendrie,
Aux gros monsieurs laissons la braverie,
Il n'en faut point aux pauvres gens.

(*Heures de Paphos*, 1787.)

COMPLAINTE PASTORALE

Au bord d'une fontaine.
Tircis brûlant d'amour,
Contait ainsi sa peine
Aux échos d'alentour :
Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Félicité passée,
Que n'ai-je, en te perdant
Perdu le souvenir !

J'aimais la jeune Annette,
J'étais tous ses plaisirs ;
Une flamme secrète
Unissait nos désirs.
Félicité passée, etc.

Il vaut mieux, disait-elle,
Mourir que de changer ;
Cependant l'infidèle
Aime un autre berger.
Félicité passée, etc.

O jours dignes d'envie,
Je ne vous verrai plus !
Au printemps de ma vie
Vous êtes disparus,
Félicité passée, etc.

C'était sur ce rivage,
A l'ombre de ce bois,
Qu'avec moi la volage
Se plaisait autrefois.
Félicité passée, etc.

Un autre amour l'appelle
Loin de ces lieux charmants,
Où je goûtai près d'elle
De si tendres moments.
Félicité passée, etc.

JEAN BERTAUT, évêque de Séez, mort en 1611.

COUPLET

Air : *Des fraises.*

Au bordel, un vieil abbé
Dit à une fillette :
Je voudrais être branlé.
— Monsieur, votre volonté
Soit faite, soit faite, soit faite.

(*Panier aux ordures*, p. 98.)

LA LOGE GRILLÉE

OU

LE PROVINCIAL AU SPECTACLE

ANECDOTE DRAMATIQUE

Air : *Au soin que je prends de ma gloire*

Au bruit d'une fade musique,
Qu'attristaient des vers langoureux,
Hier à l'Opéra-Comique
Je bâillais comme un bienheureux ;
Un voisin me tira de peine,
Et, grâce à lui, je distinguai
Dans une loge d'avant-scène
Un spectacle beaucoup plus gai.

Malgré l'obstacle de la grille,
Je voyais un jeune homme assis
Près d'une femme, veuve ou fille,
Ce point me semblait indécis :
Mon voisin qu'une longue étude
Ne mettait jamais en défaut,
Jugea, d'après son attitude,
Qu'elle était femme ou peu s'en faut.

J'avais d'abord peine à comprendre
Comment à ces chants ennuyeux,
Cette belle paraissait prendre
Un intérêt prodigieux.
N'en cherchons pas plus loin la cause,
Me dis-je, dans tout ce fracas,
Elle aura saisi quelque chose
Que le public n'aperçoit pas.

Mais bientôt elle manifeste
De son cœur le trouble croissant;
Son maintien, son regard, son geste,
Expriment tout ce qu'elle sent.
Sur la grille, sa main posée,
Atteste, par son tremblement,
Que sa raison est maîtrisée
Par la force du sentiment.

De la musique sur notre âme,
Voyez quel différent effet!
De plaisir la dame se pâme
Dans un duo que l'on sifflait.
Mais tout lui plaisait, il me semble,
Car je fus encor plus surpris,
A la fin du morceau d'ensemble
De l'entendre demander bis.

Je riais de sa folle ivresse,
Mais le voisin, grand connaisseur,
Interprétait avec finesse
Tous les mouvements de son cœur.
La grille se baisse, la dame
Paraît dans toute sa splendeur.
— Ciel! Qu'avez-vous?... — C'était la femme
De mon voisin l'observateur.

De Jouy.

LE SIRE DE FRAMBOISY

LÉGENDE DU MOYEN-AGE.

Au brrruit rrretentissant de ma grande trompette,
Du bugle et du saxhorrrn, venez! petits et grands,
Peuple, bourgeois, manants,
Venez prêter l'oreille à mon historiette;

Elle contient pour tous de hauts enseignements.
Or donc... oyez! oyez! oyez!
Ce qui veut dire : écoutez! écoutez!

(Il se mouche sur le dernier moment. — Avec emphase et d'un ton héroïque) :

Avait pris femme le sir' de Franc-Boisy. *(bis)*

(Avec regret. — Voix cassée de vieillard) :

La prit trop jeune... bientôt s'en repentit. *(bis)*

(D'un ton belliqueux) :

Partit en guerre, pour tuer les ennemis.

(D'un air piteux et boitant.)

Revint de guerre après sept ans et d'mi.

(D'un air ébahi.)

De son domaine, tout l'monde était parti.

(Avec anxiété.)

Que va donc faire le sir' de Franc-Boisy?

(D'un air effaré).

Chercha sa femme, trois jours et quatre nuits.

(Avec indignation.)

Trouva madame dans un bal de Paris.

(Le Sire de Franc-Boisy : — Voix sourde et cuivrée d'un tyran basse-taille.)

— Cordieu! madame! que faites-vous ici?

(La dame de Franc-Boisy : — Voix de fausset. — Avec coquetterie) :

— J' dans' la polka avec tous mes amis.

(Le sire avec une fureur toujours croissante.)

— Cordieu! madame, avez-vous un mari?

(La dame, d'un air fouchon et satisfait.)

— Je suis, Monsieur, veuve de cinq ou six.

(Le sire, avec exaspération.)

— Corrrdieu! madame, cett'vie-là va fini!

(La dame suffoquée et effrayée.)

— Qui êt's-vous doncque pour me parler ainsi?

(Le sire d'une voix foudroyante.)

— Je suis lui-même... le sir' de Franc-Boisy.

(Avec une précipitation effarée.)

La prend, l'emmène au château d' Franc-Boisy.

(Explosion criarde.)

Lui tranch' la tête... d'un' ball' de son fusil.

(Parlé pendant la ritournelle.)

Hélas!

MORALITÉ.

(D'un air piteux.)

De cette histoire, la moral' la voici : *(bis)*

(Gaiement).

A jeune femme, il faut jeune mari! *(bis)*

E. Bourget et Laurent de Rillé.

L'INSOUCIANCE DE MATHURIN

Au cabaret, certain soir, Mathurin
Avec Lucas vidait mainte chopine.
En son absence, un galant mandarin
D'autre nectar enivrait Mathurine.
Bacchus, Amour, tous deux allaient leur train;

Bacchus finit le premier d'aventure.
L'époux revient, frappe, entend certain bruit,
Se baisse, lorgne, et dit par la serrure :
Homme de Dieu ! grand merci, je vous jure ;
J'en dormirai beaucoup mieux cette nuit.

ECOUCHARD LE BRUN (*Epigr.*, l. VII, 24.)

AU CLAIR DE LA LUNE

AIR de Lulli.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu.
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

Au clair de la lune,
Pierrot répondit :
Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit.
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est,
Car, dans sa cuisine,
On bat le briquet.

Au clair de la lune,
L'aimable Lubin
Frappe chez la brune ;
Ell' répond soudain :

Qui frapp' de la sorte?
Il dit à son tour :
Ouvrez votre porte
Pour le dieu d'amour.

Au clair de la lune,
On n'y voit qu'un peu.
On chercha la plume,
On chercha du feu.
En cherchant d'la sorte,
Je n'sais c' qu'on trouva,
Mais j'sais que la porte
Sur eux se ferma.

(Ancienne chanson.)

LE MOT ENTRECOUPÉ

Au coin d'un bois l'innocente Glycère
Rencontre un jour le chevalier Bonfort,
Qui sans détour et sans préliminaire
De son honneur attaque le trésor.
— Monsieur Bonfort, j'appellerai ma mère...
Que faites-vous? vous me donnez la mort!...
Finissez donc!... Pour le galant corsaire
Tous ces hélas ne sont que réconfort.
Enfin l'amour subjugue la colère :
Mais le tendron prêt à pécher d'accord.
Entrecoupant le nom du téméraire
Criait toujours : — Monsieur, monsieur Bonfort!
Monsieur.. Bon..fort.. Bon..fort.. Bon..fort.. fort.. fort.

MÉDARD ST-JUST (*Le Calembourg en action*, p. 90.)

LE SCRUPULE

Au dernier jubilé Tircis eut un scrupule,
Et pour s'en délivrer alla dans la cellule
D'un vieux carme des plus savants.
— Mon père, lui dit-il, depuis quatre ou cinq ans
Je suis dans les bonnes fortunes.
Jeunes ou non, blondes ou brunes,
Tout est bon pour mon cœur, ou du moins pour mes sens.
Ce n'est tout, et j'y mets certaine différence.
Aux jeunes il m'en coûte rien :
Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finance;
Mais les vieilles en récompense
Me paient souvent cher deux heures d'entretien :
En six mois j'ai tiré de la vieille Emilie,
S'il m'en souvient, dix mille francs et plus;
J'ai ruiné Cloris, et la laide Julie
Paya ma feinte ardeur de douze mille écus.
Or, dites-moi, mon très-révérend père,
Puis-je sans me damner garder tout ce bien-là?
Le carme rumina longtemps pour cette affaire,
Puis, voici comme il lui parla :
— Toute peine, dit-il, mérite son salaire,
Et tout péché mérite châtiment;
Ainsi je suis d'avis que vous gardiez l'argent
Des vieilles qui n'ont pu vous plaire,
Et qui voulaient vous avoir pour amant.
Tandis que dans vos yeux, feu de jeunesse brille,
De la vieille maman prenez en sûreté;
Mais il faut que le bien retourne à la famille,
Et si dans l'âge à lunette et béquille
Le penchant à l'amour vous est encor resté,
Vous devez le rendre à la fille,
Pour le prix qu'il vous a coûté.

PIRON (*Anecd. secr. du XVIIIe siècle*, I, 195.)

IL N'EST RIEN DE TEL QUE DE TENIR

Au dessert, après bonne chère,
Des dames disputaient sur la bonté des.... fruits.
J'aime fort, disait la première,
Ceux qui sont gros et bien nourris.
Peu m'importe, dit la seconde,
Qu'ils soient gros ou qu'ils soient petits;
J'aime ceux où le jus abonde.
Un autre dit : J'ai lu qu'en un certain pays,
Dans l'Amérique on en voit nombre,
De fort gros et aussi fort longs.
— Oui, dit une autre, en forme de concombres :
Ceux-là ne croissent pas à l'ombre,
Et c'est ce qui les rend si bons
— Ma foi, dit une chambrière,
Sur tout cela c'est bien parler en vain;
J'ai toujours vu que, dans cette matière,
Le meilleur est celui que l'on tient dans la main.

H. Pajon (*Contes nouveaux*, p. 83.)

LE VICAIRE IMPORTUN

Au diable le vicaire
Qui vient tous les jours chez nous,
Je crois qu'à not' ménagère
Le drôle fait les yeux doux.
Je sais qu' c'est un bon chrétien;
Mais vient-il chez nous pour rien?

Quand d'vant elle il entonne,
Il la regard' d'un air futé;
Et quand il prêche au prône,
S' tourn' toujours de son côté
J'sais bien, etc.

L'aut' jour, dans le cim'tière,
Par hasard je l'rencontris :
Eh ! bon jour, dit-il, Pierre ;
Puis chez nous s'coulit sans bruit.
J'mais bien, etc.

Le curé, le vicaire
Ont tous deux l'air trop jovial ;
Et comme ils n'ont rien à faire,
Ç'a tout l' temps de penser au mal.
Morgué ! que n'se mariont-ils !
J'irions voir leurs femmes aussi.

(CAZIN, *Chansons choisies*, t. II.)

LA CORDE SENSIBLE

RONDEAU

Air : *C'est sur l'herbage* (La p'tite Margot).

Au dieu d'amour il n'est rien d'impossible,
Donc, il ne faut jamais désespérer ;
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

Une lorette est toujours accessible
Pour qui l'aborde avec un riche avoir,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par un coupé, des chevaux, un boudoir.

Une bourgeoise est bien plus susceptible,
Par pruderie elle craint les témoins ;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par le respect et par les petits soins.

Une duchesse est altière, inflexible,
Pourtant elle aime et la gloire et l'honneur;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Quand on est noble et d'esprit et de cœur.

Une danseuse est bien plus combustible,
Livre son cœur à mille auto-da-fés,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par du champagne et des perdreaux truffés.

Une grisette est souvent disponible,
Pour la toucher tous les moyens sont bons;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par de l'amour, du cidre et des marrons.

Une dévote est farouche au possible.
Elle prescrit le jeûne et les sermons;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par la prière et les privations.

Mais l'innocence est encore plus terrible,
Elle est toujours prête à s'effaroucher;
Pour arriver à sa corde sensible
Il faut parfois longtemps escarmoucher.

Et cependant, il n'est rien d'impossible,
L'amour jamais ne doit désespérer;
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

CLAIRVILLE et LAMBERT THIBOUST.

LE POT DE CHAMBRE ET LE TROPHÉE

Au faîte d'un palais antique,
Un vieux trophée immense était,
Qui par vétusté paraissait
Comme une montre de boutique.
Sa décadence l'affligeait,
Jugeant que le temps détruirait,
Quoique sa matière fût dure,
Les triomphes qu'il figurait,
Et qu'enfin rien n'en passerait
Jusques à la race future.
Tandis qu'aux pleurs il se livrait
D'une héroïque et triste mine,
Un pot de chambre l'écoutait
Sur une fenêtre voisine.
Il l'aperçoit et lui dit en fureur :
Vase infect et pétri d'argile,
Récipient de matière vile
Propre à faire bondir le cœur,
Que fais-tu là, vaisseau fragile,
Près du monument d'un vainqueur ?
Le pot de chambre sans colère,
Répond : pourquoi m'interpeller ?
Quelle raison de m'insulter ?
Ici dans ma loge ordinaire
Si je regarde ces faisceaux,
Ces dards, ces haches, ces drapeaux,
Quel mal cela te peut-il faire ?
Mais quand je suis à t'écouter,
Et qu'il te plaît de te vanter
D'être l'enfant de la victoire,
Je ris de te voir exalter
Ce qui produit ta vaine gloire.
Que montrent tes faisceaux ? qu'on a bien ravagé,
Brûlé, renversé, saccagé.

Le beau coup d'œil d'architecture
Que la destruction de toute la nature!
Moi cependant toute la nuit,
Meuble utile sous chaque lit,
Quand la femme au mari se prête sans murmure,
Ou que quelque tendron en secret, sans mesure,
Se livre à l'amoureux déduit,
Ne suis-je pas témoin, et témoin oculaire,
Des réparations du tort que fait la guerre?
Compare ici, Trophée, et ton rôle et le mien.
Conviens pour mon honneur, sans offenser le tien,
Qu'il vaut mieux regarder le tendre amour construire,
Que de voir le dieu Mars dans sa fureur détruire.
Concluons pour l'humanité,
Qu'un trophée est une chimère
Par la fausse gloire inventé,
Et que le pot de chambre est un bien nécessaire.

GRÉCOURT (*Œuvres diverses*, tome Ier).

LE BOUILLON

Au fond d'hiver, notez l'époque,
Un jour Guillot de froid transi,
Et pressé de la faim aussi
Revint des champs à la bicoque.
Un plantureux potage en riant appareil,
Fumait en attendant dans une large écuelle.
Gillette, fraîche jouvencelle,
Sœur du manant, avait un lot pareil;
L'innocente femelle alors troussait ses cottes,
Les levant un peu plus que jeu;
C'était pour profiter d'un assez mauvais feu
Qui n'était fait qu'avec des mottes,

Et pour ranger sur ses genoux
Une pyramide de choux.
Guillot imite la femelle ;
Même il avait encor de meilleures raisons
Pour apporter vers les tisons
Son potage et son escabelle.
Guillot ne songeait au moment
Qu'à dévorer son restaurant.
Le diable qui de tout se mêle,
Et principalement entre mâle et femelle,
Conduisait comme par hasard
D'abord l'indifférent, puis l'avide regard
Sur la cuisse ronde et polie.
Jamais morceau ne fut plus délicat.
Un lis aurait eu moins d'éclat.
Plus loin perspective jolie ;
Là sur les bords d'un vif émail,
Il vit cette grotte enchantée
Par qui Vénus est tant vantée,
Et tout l'amoureux attirail.
Enfin, en promenant sa vue,
Il découvrit jusqu'au bosquet touffu,
Qui jusque-là n'avait été tondu,
Et dont l'ombre couvrait une plage dodue.
Dans *l'intérim* Guillot sentit
Priape qui se dégourdit,
Jusques au point d'aller insulter son écuelle,
Qui stable auparavant, chancelle,
Le camard ignore la loi
Par qui notre mère nature
Est souvent mise à la torture,
Et met scrupule en désarroi.
Guillot trémousse et se remue
Pour donner à sa soupe un autre fondement ;
Mais l'incestueux mouvement
Causé par tant d'objets qui lui frappaient la vue,
Ne le permet aucunement.
Ma mère, s'écrie-t-il dans cette peine extrême,

Dites donc que ma sœur baisse son cotillon ;
Car s'il demeure encor de même,
Je répandrai tout mon bouillon

GRÉCOURT.

LES CABINETS PARTICULIERS

Air : *De la Leçon de botanique.*

August' t'emmèn' dîner tout' seule ;
Chère Elise, écout' ma leçon :
Ne va pas faire la bégueule,
Vouloir dîner dans un salon.
D'abord, ma p'tit', c'est mauvais ton ;
De tell's manièr's aux hommes n'sauraient plaire
Pour qu'un amant puisse t'apprécier,
Il faut t' laisser conduir', ma chère, } *bis.*
En cabinet particulier. }

Dans un salon, lorsque l'on dîne,
Jamais on n'se régal' si bien ;
Souvent notre amant fait la mine,
Il ne nous offre presque rien ;
De l'égayer, c' n'est pas l'moyen.
En tête-à-tête, y d'vient galant et tendre
Et d'mande d' tout sans se faire prier ;
C'est étonnant c' qu'il nous fait prendre
En cabinet particulier.

L'cabinet parfois effarouche
Lorsque l'on y voit un sopha ;
On r'cule en se pinçant la bouche
Puis on s'écrie : Oh ! pas de ça !
Certain'ment je n'din'rai pas là !

Tout ça, ma p'tite, n'fait peur qu'aux niaises ;
Sur un sofa si l'on peut s'oublier,
On s'oublie aussi sur des chaises
En cabinet particulier.

Je n'te dis pas d'cesser d'étr' sage,
On n'tient pas tout ce qu'on promet :
On est réservée au potage,
On rit un peu plus au poulet,
On s' laisse' pincer quand vient l'beignet ;
Mais au champagne, si parfois tu te grises,
Ah ! c'est fichu, va, t'auras beau crier,
Il faut t'attendre à des bêtises.
En cabinet particulier.

CH. PAUL DE KOCK.

Fin du premier volume.